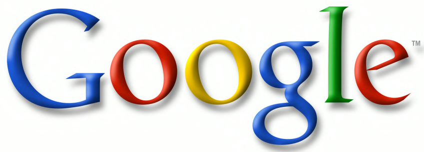
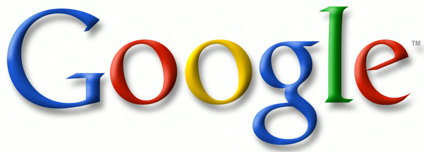







TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA





35-1

+ Ouvrage composé par François Bonnal en 1654, puis refondu par Caraccioli.

LE CHRETIEN DU TEMS, CONFONDU PAR LES PREMIERS CHRÉTIENS. +

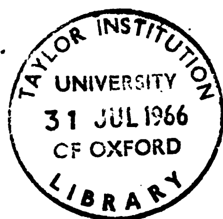
Rédigé par l'Auteur de la Jouissance de Soi-même. (Caraccioli)

Heu! quid est vita nostra, si sanctis fuerit comparata?
Lib. 1. de Imit. Christi cap. 18.



A PARIS,
Chez NYON, Libraire, Quai des Augustins; à l'Occasion.

M. DCC. LXVI.
Avec Approbation, & Privilege du Roi.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1966
OF OXFORD
LIBRARY

PREFACE.

Ayant été engagé par un Prédicateur plein de zele & de lumieres (*a*) à refondre un Livre qui a pour titre *le Chrétien du tems*, & qui parut en 1654; je me hâte d'offrir ce travail au public. Je sentis à la premiere lecture que je fis de cet Ouvrage, qu'il étoit important de le reproduire, à raison des excellentes vérités qu'il contient, & de lui donner une nouvelle forme afin de l'ac-

(*a*) Le R. P. Villain, Cordelier.

commoder ſelon le goût du tems.

Je ne me ſuis aſſervi ni à conſerver l'ordre des chapitres ni à ſuivre toute la marche de l'Auteur. Souvent j'ai retranché des pages entieres, pour en ſubſtituer de ma composition, & ſouvent j'ai paſſé d'une partie du Livre à l'autre pour éviter les rédites & la confuſion, de ſorte que cet Ouvrage aura tout le mérite de la nouveauté, quoiqu'il ſoit la ſubſtance même *du Chrétien du tems.*

La plûpart des Ecrivains du ſiécle dernier n'avoient

point la méthode qu'on observe dans celui-ci. Ils revenoient sans cesse sur le même objet, ils manquoient presque toujours de prouver ce qu'ils avançoient, & leurs productions, quoique riches & brillantes, étoient souvent défigurées par un défaut de précision & de symmétrie. Ils croyoient qu'en entassant phrases sur phrases, comparaisons sur comparaisons, ils intéresseroient leurs Lecteurs, & ils noyoient leur sujet, & leurs preuves, dans un déluge de similitudes & de mots.

Tel fut l'Auteur de l'Ou-

vrage dont je vais faire l'analyſe. Quoique célebre par ſon éloquence, & par ſon ſavoir, il prodigua des ornemens & des beautés qu'on voudroit conſerver, mais qu'on eſt ſouvent forcé d'abandonner pour former la liaiſon des parties. Chaque morceau plaît lorſqu'il eſt lû ſéparement, tandis que l'enſemble produit un tout qui n'a rien de régulier. Auſſi puis-je dire, avec vérité, qu'il m'en auroit moins couté pour compoſer un livre, que pour refondre celui-ci: mais je me félicite d'avoir employé mon tems à faire

revivre un Ouvrage qui doit autant inſtruire qu'édifier ; diſons mieux, à découvrir un tréſor qui étoit caché.

Je m'afflige ſeulement avec raiſon de n'avoir ni le zele, ni la piété de l'Homme Apoſtolique dont je vais rendre les idées. Tout le Royaume a ſçu que le R. P. *Bonnal*, Franciſcain, Auteur *du Chrétien du tems*, étoit un de ces Théologiens vénérables que la Grace éclaire intérieurement, un de ces Prêtres tout céleſtes que le zele de la Maiſon de Dieu devore, un de ces juſtes

dont le monde n'eſt pas digne.

Il paroît dans tout ſon Livre, que j'ai cru devoir réduire à un Volume in-douze, qu'il eſt vivement pénétré des grandes verités qu'il annonce, qu'il n'a puiſé des lumieres, dans ſon Ordre toujours fécond en grands hommes, que pour les faire ſervir au triomphe de l'Egliſe, & qu'il ne reſpira que pour travailler à la converſion des Pécheurs.

Je n'aurois rien ajoûté au titre de l'ouvrage, s'il avoit bien énoncé le deſſein de

l'Auteur, mais il m'a ſemblé que *le Chrétien du tems* étoit une indication trop vague, & qu'en mettant à la ſuite, *confondu par les premiers Chrétiens*, tout le plan du livre ſeroit parfaitement développé. Le but de l'Ouvrage eſt en effet de faire voir par des exemples, tirés de la primitive Egliſe, & par l'affreuſe peinture de nos mœurs, combien nous avons dégénéré de la vertu de nos Peres, & combien leur force & leur zele condamnent notre lâcheté.

On m'accuſera peut-être d'avoir retranché *du Chré-*

tien du tems , toute la partie qui entre dans des questions Théologiques ; mais comme j'ai pensé que les Fideles avoient moins besoin d'un Ouvrage de controverse, que d'un livre d'édification, je me crois suffisamment justifié sur cet article.

Il ne me reste maintenant à desirer que de voir cet ouvrage aussi répandu qu'il merite de l'être. Je ne doute point que lorsqu'il sera connu, il ne soit recherché avec cette pieuse avidité que les vrais Chrétiens eurent toujours pour les ins-

tructions ſolides. Je viens, après plus de cent ans écoulés, faire renaître un Livre qu'on n'eut jamais dû oublier, & ranimer en quelque ſorte la cendre d'un Auteut dont le ſouvenir ne peut être trop cher, & dont le tombeau ne ſauroit être mieux honnoré que par la lecture de ſes ineſtimables productions. Faſſe le Ciel que le ſuccès réponde à mes vues, & que les Chrétiens du tems travaillent de toutes leurs forces à reſſembler aux premiers Chrétiens!

On verra dans cet Ouvrage que le nom de Chré-

tien n'eſt pas un vain titre; mais une obligation de bien croire, & de bien vivre; que le Chriſtianiſme eſt un Ordre de Réligion inſtitué par Jeſus-Chriſt même, que chaque Baptiſé eſt véritablement un Réligieux, dont l'Evangile eſt la régle, & l'Egliſe le cloître.

On verra que Jeſus-Chriſt eſt la voie unique du ſalut, parcequ'il étoit impoſſible de trouver ſans lui le chemin de la vérité, & que les Patriarches & les Prophetes ainſi que les Apôtres, n'ont pû être ſauvé que par l'ineffable bienfait de ſon in-

carnation : qu'enfin Jésus-Christ est notre vrai modele, & que nous devons être ses copies , & que si nous ne portons le sceau de sa Passion imprimé dans nos cœurs , & sur notre front , nous serons du nombre des Réprouvés.

On verra que ces grandes vérités se sont insensiblement effacées de l'esprit des Hommes, que les siécles en croissant en nombre , ont crû en malice & en corruption ; que le nôtre est dans une léthargie si profonde , qu'il s'imagine être dans le meilleur état, parcequ'il ne

ſent point ſon mal, & qu'il ne nous reſte, de toute la ferveur des premiers Chrétien, que quelques dehors, & le nom ſur lequel nous fondons toutes nos eſpérances.

On verra que nos ſcandales & nos déſordres préparent les voies à l'Antechriſt : mais Dieu veuille qu'on voye avec fruit, & que les Lecteurs ne conſiderent pas ce Livre comme un miroir où l'on jette un ſimple coup d'œil, & dont on ne ſe ſouvient plus incontinent après ! Il faut voir ici avec réflexion, avec deſir

de ſe réformer, d'autant mieux que ce Livre eſt plus capable que tout autre, d'éclairer & de toucher. Il reſſemble à ſon Auteur qui étoit ſaint & ſavant.

Il n'a point recherché, comme il le dit lui-même, à remplir ſon Ouvrage d'idées extraordinaires. Il n'y a que Dieu, ſelon ſon expreſſion, qui ſoit Créateur, & il n'appartient pas à un foible mortel, de vouloir travailler ſur le néant. C'eſt pourquoi il a choiſi une matiere abondante, qui lui a fourni les réflexions judi-

cieuſes qu'il employe ſi à propos.

Je les ai conſervées, ces réflexions, autant qu'il m'a éte poſſible, comme des vérités ſuggérées par un zele conforme à la ſcience de Dieu. Plus on les lira, plus on connoîtra ſes devoirs, & plus on ſe renouvellera dans l'amour de la Religion, qui a beſoin plus que jamais d'être ranimé par de bonnes lectures, & par de charitables avis.

Que ceux qui veulent un Chriſtianiſme ſans Calvaire, un Calvaire ſans croix,

une Couronne ſans épines, viennent lire ici leur condamnation. Ils apprendront tout ce que la Religion Catholique exige des ſiens, & ils reconnoîtront que leur vie n'eſt point celle d'un Chrétien. Ce n'eſt pas que ce Livre excede les bornes de la modération : tout y eſt conforme à la Doctrine évangelique; & c'eſt ce qui doit faire trembler & confondre le Chrétien du tems.

J'oſe même dire à ce ſujet, que la ſageſſe qui regne dans tout cet Ouvrage, le rend auſſi précieux que ſa ſolidité; & que la force

des expreſſions, ainſi que l'énergie des penſées, lui donnent un merite bien ſuperieur aux Livres ordinaires de dévotion.





LE CHRETIEN DU TEMS, CONFONDU PAR LES PREMIERS CHRÉTIENS.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Origine du Christianisme.

QUOIQUE la Religion n'ait pas toujours été honorée du titre de Chrétienne, il n'en est pas moins vrai que le Christianisme est aussi ancien que le monde, & que le premier homme fut le premier Chrétien. Quand Dieu formoit Adam,

dit Tertullien, il ne faiſoit que la copie de Jeſus-Chriſt, & lorſqu'il poſoit les fondemens de la Terre, il préparoit une habitation à ce divin Sauveur. Le Seigneur n'a enfanté les merveilles de la Nature, dit Saint Auguſtin, que pour produire les miracles de la Grace, il n'a créé le monde, que pour ſe bâtir un Temple, & il n'a multiplié les hommes, que pour ſe procurer des Adorateurs.

Le Paradis Terreſtre fut donc le berceau de la Religion Chrétienne; & ce fait, loin d'être obſcurci, ainſi que la plûpart de nos hiſtoires, s'eſt conſervé juſqu'à ce jour ſans aucune altération. Perſonne n'ignore qu'Adam & Eve furent la premiere famille de l'Univers, & perſonne ne doit ignorer que le culte que nous profeſſons prit racine au milieu d'eux. Il n'y a rien de plus

incertain que le principe des choſes, ſelon tous les ſyſtêmes de Philoſophie, & rien de plus douteux que l'origine de toutes ces pompeuſes généalogies que la vanité s'efforce de nous prouver; mais dès qu'il s'agit de la Religion, on découvre qu'il n'y a que l'éternité qui précede ſon antiquité. Sitôt que Dieu ſe manifeſte, elle paroît comme l'objet & la fin de ſes ouvrages; & tandis que les plus brillantes Monarchies ne peuvent fixer la datte de leur établiſſement, elle s'annonce comme étant née le jour même que naquirent nos premiers Parens.

Quel beau ſpectacle de voir le Chriſtianiſme, dont la Loi naturelle & la Loi écrite n'étoient que la figure, deſcendre comme un fleuve majeſtueux, depuis Adam juſqu'à nous, rouler à travers tous les ſiécles de l'Impiété &

de l'Idolâtrie, sans alterer en rien sa pureté, & se diviser ensuite en autant de canaux qu'il y a de Pays & de Nations, pour y répandre les richesses de la Grace, & les espérances du salut.

De quel autre que de Dieu même, dit S. Léon, pouvions-nous apprendre la vraie Religion! il n'appartenoit qu'au Seigneur de faire connoître à l'homme le moyen de vivre d'une maniere qui surpasse l'humanité, & d'élever la Nature au point de triompher d'elle-même par l'enchaînement des desirs, & des passions. C'étoit au donateur de tous les biens que nous avons reçus, de faire des conditions selon sa volonté, de sorte que le Traité de Dieu avec notre premier Pere, est la marque de son pouvoir, & l'effet de sa bonté. Il ordonne à Adam; parcequ'il est le maître souverain; & il lui

défend de manger d'un fruit, parcequ'il veut qu'il ſoit heureux.

On n'apperçoit dans tout le cours de l'Hiſtoire Sainte, que des alliances du Créateur avec ſa Créature; autant de liens qui reſſerent la Religion, & qui la perpetuent. Noë devient le confident du Très-Haut, & il eſt choiſi pour conſerver le Genre humain; Abraham plaît au Seigneur comme le Pere des croyans, & ſa race reçoit les plus abondantes bénédictions; Moyſe entre en converſation avec Dieu, & le titre de Legiſlateur des Juifs lui eſt conféré au milieu des plus grands miracles; les Prophetes paroiſſent, & la vertu du Tout-Puiſſant ſe communique de toute part.

Ainſi le nom de Teſtament convient eſſentiellement à la Religion, puiſqu'elle eſt une alliance, un pacte, un contrat. Ainſi

l'ancienne & la nouvelle Loi ne contiennent que les ordonnances paternelles d'un Dieu, qui daigne se manifester aux hommes, & leur faire connoître ses voies & les desseins de son éternelle sagesse. Mais les hommes n'ont-ils point changé les termes du contrat, & sous prétexte de respecter les volontés de l'Eternel, ne respectons-nous point des inventions purement humaines?

Que de preuves & de témoignages se présentent ici à mon esprit! mais comme je n'écris point pour l'incrédule qui met sa gloire à contester tout ce qu'il y a de plus évident & de mieux autorisé, il suffit de dire que les Juifs & les Payens mêmes, c'est-à-dire les plus grands ennemis des Chrétiens, & les deux peuples les plus anciens, sont garants des vérités que nous croyons. Les uns ont les Propheties telles que

que nous les avons ; & tout le monde ſait avec quelle précaution ils ont toujours conſervé ce précieux dépôt : les autres reverent des fables qui ne ſont que la Réligion défigurée, & qui nous prouvent demonſtrativement que notre culte eſt celui-là même que Dieu nous a fait connoître, & que nous obſervons.

C'eſt par cette raiſon que le Chriſtianiſme a ſubjugué l'Idolâtrie, & qu'il a diſperſé les Juifs : quoique la terre fût devenue un temple d'Idoles, & que tout fût adoré comme Dieu excepté Dieu même, la Religion de Jeſus-Chriſt, à titre de verité, de ſainteté, & d'ancienneté, a triomphé de toute la puiſſance des Barbares conjurés pour l'exterminer, & eſt venue ſe placer dans le centre même de l'Idolâtrie, & ſur le Trône des Empereurs qui la

ſoutenoient, & qui la profeſſoient.

En vain les Chinois ſe parent d'une Chronologie qui remonte à plus de vingt mille ans ; comme ils n'ont pour garant de cette opinion, qu'une imagination égarée qui les met ſur ce point en contradiction avec tout l'Univers, leur ſentiment ne mérite aucune attention. La date de la Religion, ainſi que ſes époques, ſe trouvent conſignées dans des livres qu'on ne peut ſoupçonner de menſonge, & d'altération. Le tems où le Monde fut crée nous eſt connu comme celui où Jeſus-Chriſt eſt né, & c'eſt de ces deux inſtans les plus intéreſſans pour l'humanité, que nous datons les événemens qui font époque, & qui meritent d'être conſervés. Il n'y avoit ni Empire, ni Conſulat lorſque le veri-

table Dieu étoit adoré, lorſqu'une ſociété de Juſtes, unis par le même culte, & par les mêmes eſpérances, rendoit hommage à l'Etre ſuprême, & attendoit un libérateur.

Si nous appellons la Loi de Jeſus-Chriſt nouvelle, ce n'eſt ni parcequ'elle a commencé avec Jeſus-Chriſt, ni parcequ'elle eſt venue abolir l'ancien Teſtament: toujours les Juifs eſperent dans le Meſſie; Abraham vit ſon jour, & il treſſailla d'allegreſſe, Jacob annonça ſa venue comme l'époque la plus fortunée, & tous les Juſtes qui parurent ſur la Terre avant la naiſſance du Chriſt, ne ſe ſauverent que par la vertu de ſa médiation. *Omnia, & in omnibus, Chriſtus.*

La loi de grace exiſtoit en quelque ſorte ſous les ombres de la judaïque, & elle n'eſt enfin qualifiée de Loi nouvelle que parce-

qu'elle eſt venue perfectionner ce que Moyſe avoit enſeigné. Sitôt qu'Adam eut prévariqué, le péché originel entra dans le monde, le Meſſie eſt promis, & le Chriſtianiſme commence à germer. Les hommes connurent, avant d'être Philoſophes, Poëtes, ou Juriſconſultes, qu'il y avoit un Etre Suprême qu'il falloit adorer, des loix d'humanité qu'on devoit obſerver ; ils connurent qu'ils étoient nés pour de grandes choſes, & que tous les animaux leur étoient ſubordonnés, ils connurent que la vertu cauſoit de la joie, & le crime des remords, & que la conſcience étoit un juge qui condamnoit intérieurement celui qui faiſoit mal.

Ce n'eſt qu'en conſéquence de ces ſentimens que la Religion faiſoit naître, qu'on forma des loix ; & qu'on décerna des peines contre quiconque troubleroit l'har-

monie de la société. Si la Religion naturelle n'eût point subsisté, les hommes ne pouvoient attendre de leur esprit & de leur cœur, que les plus affreuses monstruosités. On les auroit vus se confondre avec les animaux, & se livrer à toute la férocité. Mais Dieu en créant l'homme, avoit écrit dans son ame les premiers principes du Christianisme, qui devoit par la suite se développer, & il en avoit fait en quelque sorte le miroir de sa propre substance, & l'image de ses perfections.

Mais si le Christianisme est aussi ancien que le monde, toutes les sociétés qui ne sont pas Chrétiennes, ne peuvent passer que pour des Sectes nouvelles, que pour des Sectes isolées, que pour des Sectes où il n'y a ni grace, *ni salut*; & le Chrétien au contraire doit être regardé comme l'homme de Dieu, comme celui

que le Seigneur a choiſi pour pallier ſes miſéricordes & ſes grandeurs, & qu'il a revêtu, en quelque ſorte, de l'éclat de ſa Majeſté.

Que le Chrétien reliſe donc continuellement ſes titres, & qu'il n'héſite plus à ſe reconnoître pour le perſonnage le plus excellent & le plus diſtingué de l'Univers. Les prérogatives de la nobleſſe ne ſont qu'une chimere en comparaiſon de celles du Chriſtianiſme : auſſi, voyons-nous que Saint Louis préferoit l'endroit où il a été baptiſé, à celui où il avoit été couronné. Il ſignoit *Louis de Poiſſy*, avec une ſatiſfaction qui annonçoit combien le titre de Chrétien lui étoit précieux. Si ces ſentimens paſſent dans nos ames, nous ſerons ce que nous devons être, & nous apprendrons à toute la Terre que rien n'égale un diſciple de Jeſus-Chriſt.

CHAPITRE II.

Les Livres du Christianisme sont les premiers dans le Monde, comme ils seront les derniers.

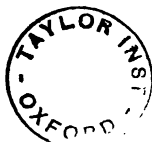
IL est sans doute étonnant de voir qu'un volume aussi petit que la Sainte Bible ait pu échaper à toute la barbarie des siécles, & à la révolution des tems, & parvenir tout entier depuis Moyse jusqu'à nous, tandis qu'il ne nous reste rien des écrits de tous ces Peuples si célebres & si puissans dans tout l'Univers. La Nation Juive est la plus foible en apparence, Nation toujours meprisée, toujours persecutée, la seule dispersée depuis dix-sept siécles sans cesser d'exister. Les Saintes Ecritures, dont elle fut la dépositaire, se sont perpétuées sur les debris

de la sagesse des Grecs, & des Romains.

Le pouvoir divin, qui a conservé la Doctrine de la Foi dans la tradition & dans la mémoire des Enfans de Dieu, jusqu'au tems de la Loi écrite, est le même qui a maintenu cette Doctrine dans l'Ecriture, consignée premierement au Peuple d'Israël, & ensuite résignée à l'Eglise Chrétienne, & qui la maintiendra jusqu'à la fin des siéces. Toutes les parties de l'Univers, toutes ses productions marquées au sceau de la puissance du Créateur, furent, pour ainsi dire, le premier livre où l'homme put apprendre à connoître la grandeur du Dieu qui nous a formés. Les hommes alors instruits par leurs consciences, trouvoient dans leur propre cœur un maître qui les avertissoit & qui les corrigeoit, & les Parens, joignant la tradition à

l'inſpiration, excitoient les enfans à la vertu.

Mais lorſque les années n'allerent pas au de-là du nombre de quatre-vingt, lorſque la malice & la perverſité eurent, pour ainſi-dire, établi leur regne, il fallut ſecourir les infirmités de la nature, & ſuppléer au malheur des tems par le moyen de l'écriture; car quoique la ſcience du Dieu vivant demeurât toujours écrite au fond des cœurs, quoique les Aſtres & les Elemens fuſſent les prédicateurs continuels de la vérité, néanmoins il y avoit peu de perſonnes qui ouvriſſent l'oreille à la voix de leur conſcience, & leurs yeux aux témoignages de la Nature. L'ame étoit en quelque ſorte un livre cacheté, & les créatures autant de chiffres inconnus. C'eſt pourquoi le Seigneur, dit Saint Auguſtin, fit



transcrire au dehors ce qu'il avoit imprimé au dedans.

Le Monde par ce moyen est rapellé à lui-même, d'où les passions l'avoient banni. La Doctrine se joint à la Nature pour l'éclairer & pour le guider ; & cette Doctrine s'est conservée par un miracle de puissance & de bonté. Les hommes qui n'y lisent rien qu'un perpétuel reproche de leurs erreurs, & de leurs déreglemens, les Grands qui n'y trouvent que l'accusation de leur orgueil & de leur ambition, les Pauvres qui ne connoissent même pas trois degrés de leur généalogies, & qui sont étrangers dans leur propre famille, enfin les Savans qui n'estiment que les connoissances profanes, & les études de pompe & d'ostentation, n'étoient pas capables de conserver la Loi donnée par Moyse.

Quelle eſt la ſociété qui ſe ſeroit empreſſée à garder un Livre qui s'éleve ſouvent au-deſſus de la raiſon, ſans charmes & ſans attraits pour les ſens, un Livre qui partout humilie l'eſprit dans ſes écarts, afflige le cœur dans ſes penchants, & qui dompte la chair dans ſes révoltes; un Livre que la prudence humaine rejette en l'admirant, que le bel eſprit regarde comme incroyable, quand il prend ſon goût moderne pour juge, & non pas une ſaine & ſavante critique. Et cependant ce Livre ſi ſévere pour les ſenſuels, ſi rédoutable aux ambitieux, ſi ſublime & ſi ſimple à la fois pour tous les hommes, ce Livre où les négligens trouvent des menaces qui les épouvantent, & les criminels des arrêts qui les déſeſperent, ce Livre où les Souverains ne trouvent que des Couronnes d'épines, les riches d'autre

béatitude que la pauvreté, les Conquérans d'autre gloire que l'humilité, les Mondains d'autre conseil que l'austérité ; ce Livre est le seul qui remonte à la plus haute antiquité, est le seul qui demeure tel qu'il a toujours été, tandis que les Ouvrages des Mages de Chaldée, & des Perses, des Sages d'Egypte, des Gymnosophistes des Indes, & les Histoires des Potentats, & des Vainqueurs du monde ne subsistent plus, & ont eu le même tombeau que leurs Héros & leurs auteurs.

Certainement si l'on a de tous tems retenu au monde un Livre que le monde n'a jamais recherché, il faut que ce soit par une vertu superieure à celle des hommes qui n'ont jamais pu perdre ce qu'ils n'ont pas voulu garder. Les rayons qui viennent jusqu'à nous à travers les orages & les

tempêtes, nous font voir qu'ils viennent d'un endroit bien plus éloigné que la région des éclairs & des météores; & une Doctrine qui descend depuis Adam jusqu'à nous en dépit des violences & des oppositions de toute la terre, témoigne également qu'elle dérive d'une autre source, que d'une autorité humaine, & temporelle.

Il n'y a que la parole de Dieu qui puisse se conserver sans aucun soin, & malgré l'effort & la rage des passions. Il faut qu'elle tienne de la force de son principe immortel, puisqu'elle n'a pu être abolie ni par le déluge d'eau qui a noyé toute la terre, ni par le déluge de sang qui a souvent submergé la Judée, ni par le déluge des vices & des erreurs qui a corrompu toutes les ames. *Omnis caro corruperat viam suam.*

Personne n'ignore que Moyse

avoit donné les Livres de la Loi qu'il reçut de Dieu, environ mille ans avant la chute de Priam, quinze cents ans avant que les fictions de l'Iliade & de l'Odyssée fussent au monde, selon le calcul de Tertullien qui prouve que le Legislateur des Juifs étoit contemporain d'Inachus, Roi des Argiens. Les anciens Sages, & les Savans de la Grece ne peuvent dont être regardés que comme des enfans nouvellement nés, en comparaison de nos Ecrivains, & de nos Prophetes. Aussi tous les Historiens s'accordent-ils à dire que les premiers hommes du monde, qui enseignerent l'art de lire, furent les Hébreux. Philon soutient que ce fut Abraham, & Eupolémus assure que ce fut Moyse ; d'où il s'ensuit que les Livres sacrés sont infiniment plus anciens que les rudimens de la grammaire des Athéniens, & que

tout l'alphabet des Romains.

Ainsi notre foi, victorieuse du monde & des tems, s'annonce avec tous les caracteres d'autenticité, avec toutes les marques de vérité, comme étant la force des foibles, la lumiere des ignorans, comme étant proportionnée à tous les siécles, convenable à toutes les nations. L'Ecriture est un fleuve, dit Saint Gregoire, que les agneaux passent à gué, & les éléphans à la nage; elle est un trésor, selon Tertullien, qui renferme toutes les richesses, & qui contient les principes de la vraie physique, toutes les beautés de la Poësie, & toute la sublimité de la Théologie.

Que de volumes faits pour la défendre, & pour l'expliquer! Comme elle est le premier des livres, elle a servi à toutes les Sectes & à toutes les Religions,

pour manifester leurs systemes & leurs opinions. Les Mahometans y ont pris la base de leur Alcoran, & les Rabbins, le fond de leur Talmud. Ainsi la mer engendre des coquillages, de l'écume & des sels, & elle roule par le transport de nos navires, les besoins des hommes & leurs passions. Le Christianisme, dit Tertullien, est la doctrine de la nature, & comme un secret confié de tout tems à la conscience qui naît avec l'homme. Il est vrai que les Philosophes n'avoient point encore paru, que les Ecoles & les Académies n'existoient pas, & l'on savoit qu'il n'y a qu'un seul & unique Dieu maître de la terre & des cieux; que l'ame est faite à son image, & qu'elle ne peut absolument périr; que tous les hommes sont freres, & qu'il n'est permis de faire à autrui, que ce qu'on veut qui soit

fait à soi-même ; que le Seigneur nous ayant rendus capables de connoissance & d'amour, nous devons le servir & l'aimer comme notre Créateur, notre Conservateur, notre Bienfaiteur ; que la bête est née pour vivre selon la chair & les sens, mais que l'homme doit s'élever au dessus des foiblesses de l'humanité, & chercher dans le ciel les traces de son origine & de son bonheur. Tel est l'enseignement de la loi de nature & de la loi écrite, deux loix qui ont été perfectionnées par la loi de grace, & qui n'ont subsisté que pour y préparer les hommes, & pour la leur faire desirer. Mais si les livres divins renferment la doctrine la plus excellente & la plus sublime, s'ils sont avant tous les ouvrages qui ont paru, ils ont l'avantage de devoir durer autant que l'Univers. *Le Seigneur*, dit David,

s'est souvenu de la parole qu'il a donnée à Abraham, du serment qu'il a fait à Isaac, & qu'il a confirmé à Jacob, pour être un Commandement inviolable, & un Testament éternel. Dieu conserve la race des Juifs, c'est-à-dire, des dépositaires de sa loi sainte, & il la conserve par un miracle continuel. Il les laisse vivre afin qu'ils soient de perpétuels témoins que les Divines Ecritures n'ont été ni falsifiées, ni altérées, afin que ceux qui ont crucifié Jesus-Christ, constatent, quoique sans le vouloir, sa Divinité, afin que la parole de Dieu qui annonce la dispersion des Juifs, soit pleinement justifiée. Le ciel & la terre passeront, & les paroles du Seigneur ne passeront point. L'Evangile éternel triomphera des scandales, des hérésies, des impiétés, comme il en a triomphé jusqu'ici, & l'on rendra gloi-

re au Pere, au Fils, au S. Esprit dans tous les siecles, comme hier, & comme aujourd'hui. Les langues cesseront, dit l'Apôtre, les sciences finiront, mais la charité (qu'on peut appeller la substance des livres saints) durera éternellement. *Caritas autem non excidet.*

CHAPITRE III.

On n'a pu se sauver dans l'ancienne Loi comme dans la nouvelle, que par la foi en Jesus-Christ.

SI la foi des Chrétiens n'étoit pas instituée depuis le commencement du monde, il n'y auroit eu aucun Elu jusqu'à la publication de l'Evangile; & les Abraham, les Isaac, les Jacob, seroient enveloppés comme le reste

des infideles dans d'éternelles ténébres; mais de même que par le crime d'un ſeul, dit S. Paul, la condamnation eſt tombée ſur tous les hommes, ainſi la Juſtice d'un ſeul a communiqué à tous les hommes le ſalut & la vie. Doctrine importante qui nous fait connoître de la maniere la plus préciſe & la plus claire, que la vertu des mérites de Jeſus-Chriſt fut une vertu rétroactive qui s'étendit juſque ſur tous les ſiecles qui s'écoulerent avant ſon Incarnation. Si le ſang du vieil Adam eut la force de corrompre par ſon infection toute la maſſe de la nature humaine, en faiſant couler la damnation éternelle avec la vie naturelle, le ſang du nouvel Adam vint laver les ſouillures des pecheurs, en remontant par toutes les générations, juſqu'à l'origine de toutes les races, & en repan-

dant de toutes parts les effets d'une puiſſante Rédemption. Ce ſont les eaux du Jourdain qui remontent vers leur ſource. *Jordanis converſus es retrorſum.* La vertu de l'Incarnation paſſe du milieu des ſiecles où elle a été accomplie dans les années précedentes, & ſauve les Patriarches & les Prophetes, ainſi que les Apôtres & les Diſciples.

Rien n'eſt plus admirable que l'économie du Chriſtianiſme, lorſqu'on en examine toute la ſuite & tous les rapports. Le crime d'Adam eſt un venin myſtérieux qui agit perpétuellement ſur les enfans long-tems après la mort de leur pere ; & la mort de Jeſus-Chriſt eſt un remede miraculeux qui opére de tout tems ſur les malades, même avant l'arrivée du Médecin. Il n'eſt donc pas permis d'ignorer que tous les hommes qui ſe ſont

ſauvés dans tous les âges du monde, n'ont pu être ſauvés que par la médiation de Jeſus-Chriſt. Le premier Adam ne tient ſon ſalut que du ſecond, & quoique le ſacrifice de l'Agneau qui ôte les pechés du monde n'ait été offert qu'en la plénitude des tems, il a été accepté de Dieu de tout tems, & appliqué par un bienfait anticipé à tous ceux qui ont eu part à l'héritage du ciel. Ainſi la nature ne fut pas ſans lumiere les trois premiers jours de la création, quoique le ſoleil n'ait été créé que le quatrieme. Comme il n'y a qu'un Dieu, il n'y a qu'un ſeul médiateur entre Dieu & les hommes, qui eſt Jeſus-Chriſt. *Agnus occiſus ăb origine mundi.*



CHAPITRE IV.

De la pureté du Christianisme.

SI le Christianisme, comme nous l'avons dit, n'est autre que le vrai culte du vrai Dieu révelé au premier Adam, & perfectionné par le second, on doit sans doute l'envisager comme l'unique Religion de tous les hommes, & comme le sacrifice le plus pur. Tout Chrétien doit aimer Dieu de toute son âme, de tout son cœur de toutes ses forces ; & son Prochain comme soi-même, & ce double devoir renferme ce qu'il y a de plus chaste & de plus saint. Qu'y a t'il de plus parfait que de s'attacher à son Créateur, de maniere à ne vivre qu'en lui, & pour lui, que de consa-

crer à la gloire de ſon nom, toutes ſes penſées, tous ſes deſirs; que de s'immoler continuellement pour lui faire un holocauſte de ſon ame & de ſon corps, de ſes ſens, & de ſa volonté. Or tel eſt cet amour de Dieu qui anime le vrai Chrétien, ne voyant que Dieu, ne reſpirant, pour ainſi dire, que Dieu, il ne connoît de jour que l'Eternité, de terre que l'immenſité, d'exiſtence & de vie que le Ciel, pour lequel il ne ceſſe de ſoupirer.

L'amour du prochain qui l'anime, loin de partager ſon cœur entre la Créature & le Créateur, ne fait que reſſerrer davantage ſes liens avec Dieu, parcequ'en aimant ſincerement tous les hommes, il ne les aime que pour Dieu. Et c'eſt en conſéquence qu'il ne voit que des freres parmi ceux que les loix, les uſages, éloignent le plus de ſa maniere

de

penser, & que tour-à-tour il prie pour eux, il s'intéresse pour eux, & il voudroit au prix de sa vie même pouvoir leur procurer le salut éternel.

Si nous regardons maintenant le Christianisme en ce qu'il est, quelle pureté! quelle sainteté! Fruit de la mort de Jesus-Christ qui en est l'auteur, & le consommateur, il ne prêche qu'une doctrine toute céleste, & il ne communique que des graces qui élevent l'homme au dessus de lui même, & qui l'unissent de la maniere la plus intime à la Divinité.

Tout annonce dans l'Eglise la plus éminente sainteté. Jesus-Christ par l'aspersion d'un sang qui ne cesse de couler, purifie les cœurs, & rend les ames autant de sanctuaires propres à le recevoir: les Evêques & les Prê-

tres, animés de ſon eſprit, ſont diſtingués du reſte des hommes par une conſécration toute merveilleuſe, par une plenitude de pouvoir que n'ont pas même les Anges, & qui s'étend juſqu'à la faculté de remettre les péchés, & de les retenir, de chaſſer les démons, & de les enchaîner, de faire chaque jour deſcendre Dieu ſur les Autels & dans les cœurs, d'ouvrir & de fermer les portes même du Ciel.

Les Colonnes du Chriſtianiſme, ſes Oracles, ſes Apôtres, ſes Docteurs, furent des hommes dont le monde n'étoit pas digne, & qui par la ſainteté de leurs mœurs, par l'efficace de leurs diſcours, par le ſacrifice de leur propre corps que la pénitence ou le martyre ont conſumé, terraſſerent les Idoles & l'Idolâtrie, chriſtianiſerent l'Univers qui

étoit Payen, & purgerent la terre des horrible ſouillures dont elle étoit infectée.

C'eſt la qualité de Chrétien qui ſoumet, par une chaſte obéiſſance, les femmes à leurs maris, qui donne autorité aux époux ſur leurs épouſes, qui lie les fils à leurs peres. C'eſt en vertu de ſon nom, que les ſerviteurs s'attachent à leurs maîtres & les ſervent avec fidélité; que les Rois aiment leurs ſujets, & que les Peuples leur ſont ſincerement ſoumis; que les Magiſtrats rendent exactement la juſtice; que les Soldats combattent, que tout le monde eſt dans l'ordre. La meilleure police d'un Etat, dit Saint Auguſtin, c'eſt le Chriſtianiſme, parcequ'il n'y a pas une de ſes Loix qui ne tende au bien général, qui ne conduiſe à une bonne fin. Combien n'étoit-il pas admirable dans ces tems où les Apôtres

défrichoient la vigne du Seigneur, dans ces tems où le Sang de Jesus-Christ fumoit encore. Alors toute la multitude des croyans n'avoient qu'un cœur & qu'une ame ; alors les biens étoient en commun, & l'indigent trouvoit dans les aumônes du riche de quoi se vêtir & subsister ; alors tous les fideles étoient tels, au rapport de Saint Jerôme, que les Religieux solitaires desirent d'être, s'adonnant à la priere, à la psalmodie, au travail, à l'étude des Saintes Ecritures, à la continence. : *quales Monachi esse nituntur.*

On ne peut se rassasier de contempler ces premiers tems du Christianisme, où la foi se confirmoit par la dévotion, où l'innocence s'entretenoit par la retraite, où la simplicité se nourrissoit par la pauvreté, où la persévérance se fortifioit par la charité,

où la penitence se conservoit par l'austerité, où le zele se consommoit par le martyre. Il n'y avoit point alors de Chrétiens qui ne fussent tous ou des miracles ou des exemples. Leur vie, & leur mort étoit également illustres, & en paix & en guerre, quand ils offroient leur encens à Dieu dans l'enceinte de leurs maisons, & quand ils repandoient leur sang pour l'amour de lui. La vie privée faisoit des pénitens prodigieux, la mort violente couronnoit des Martyrs intrepides. On ne voit plus aujourd'hui de visages semblables à ceux des premiers Chrétiens, qui desarmoient les Tyrans, qui remplissoient les spectateurs d'admiration, qui annonçoient la sainteté de l'Evangile, & qui retraçoient la pureté de Jesus-Christ: toujours contens, toujours joyeux, ils couroient aux exils, au travaux des

mines, dans les prisons, sur les buchers, sur les échaffauds, comme dans des lieux de délices, & leur ame tressailloit d'allegresse au milieu des plus horribles tourmens.

Combien de fois les a-t-on vus chercher des occasions de souffrir, & de mourir. Ils soupiroient quand le Martyre leur manquoit, de même que vous soupirerrez s'il se presentoit. Les vieillards, les enfans, les femmes, tous sans exception s'assembloient pour avoir le bonheur de consommer ensemble leur sacrifice, & la consolation de s'exhorter mutuellement à la mort. De tout ce grand feu, il ne nous reste aujourd'hui que de la cendre. Mais à qui nous en prendre, si ce n'est à nous mêmes. Cependant les occasions de souffrir renaissent continuellement, & quoique nous ne vivions plus dans des tems où le

Martyre soit la recompense de la Foi, il n'y en a aucun parmi nous qui n'ait des mortifications à pratiquer.

Les obligations du Christianisme demeurent toujours les mêmes ; & lorsqu'on est veritablement Chrétien, on sait sans la présence des tyrans & des bourreaux, trouver les douleurs du Martyre dans sa propre Maison, au sein même de sa famille. L'amour de la Penitence ne doit jamais nous quitter, & en quelqu'endroit que nous voyagions, soit par Terre, soit par Mer, la Croix de Jesus-Christ est un trésor qu'il faut toujours porter. Il y a des souffrances pour tous les états, au milieu des armées, comme au milieu des cloîtres, dans les palais des Rois, comme dans la cabane des Bergers ; & il ne s'agit que de s'en faire un mérite par la patience & la soumis-

ſion aux ordres d'un Dieu qui ne nous exerce & ne nous chatie, que pour nous procurer une heureuſe Eternité. Ainſi les ſiécles ont beau changer, les générations ſe renouveller, le Chriſtianiſme reſte tout ce qu'il a toujours été: ſon eſprit ne peut ſe perdre, parceque Dieu n'eſt point coutume, mais vérité.

Si l'on veut trouver l'homme pacifique, l'homme d'honneur, l'homme de probité, l'homme détaché de tout, l'homme mortifié, il faut chercher le vrai Chrétien. Lui ſeul rend ſes devoirs à Dieu qui l'a créé, comme à ſon premier Pere; à Jeſus Chriſt qui l'a racheté, comme à ſon Sauveur; au Saint Eſprit qui l'a régéneré, comme à ſon conſolateur: lui ſeul aime ſes freres comme les images du Créateur, & ne voit dans ſes plus grands ennemis que des hommes qui ont droit à ſa charité &

à ses bienfaits : lui seul remplit, par un sentiment surnaturel, les obligations de Parent & de Citoyen, ne voyant que Dieu dans tout ce qu'il dit, & tout ce qu'il fait.

C'est un Sage par excellence, un Philosophe accompli qui aime mieux perdre que plaider, souffrir qu'offenser, mourir que pécher : c'est un Juste officieux & patient, qui au lieu d'ôter ce qui ne lui appartient pas, est toujours plus prêt à donner, qu'à acquerir, à rendre plus qu'il n'a reçu, à refuser plus qu'on ne lui offre, qui oublie plutôt les injures, qu'un ingrat n'oublie les bienfaits; qui ne recherche pas moins les occasions d'obliger, qu'un vindicatif poursuit celles de se venger : c'est un sobre, un chaste, un tempérant, qui ne mange que pour vivre, qui respecte ses membres & son corps, comme une

chair vivifiée & consacrée par les onctions de l'Esprit Saint, qui n'apperçoit qu'une prison dans toute l'étendue de l'Univers, & qui au milieu de la Terre ne s'occupe que du Ciel : c'est un homme tranquille & modeste, qui considérant son corps comme un vaisseau où son ame s'est embarquée, voyage ici bas pour arriver à l'Eternité, & ne considere tous les hommes que comme des compagnons de sa navigation, le sépulcre comme son port, & le Paradis comme sa Patrie ; enfin le Chrétien est celui qui tâche de garder toute sa vie les Commandements de Dieu, qui persévere dans l'exercice de toutes les bonnes œuvres, & qui, dans tout ce qu'il entreprend, se propose Jésus-Christ comme son modele & comme sa recompense.

CHAPITRE V.

Peu de Personnes tâchent d'atteindre la perfection du Christianisme.

ON est si éloigné de la perfection du Christianisme, que l'idée que je viens de donner du vrai chrétien, aura sans doute paru chimérique. Cependant mon dessein n'est pas de faire des tableaux de caprice & d'imagination. Je sais que la fiction n'appartient qu'aux fausses Religions; que tout doit être vrai dans une Religion qui n'enseigne que la vérité: & je ne veux représenter, en conséquence, que des Chrétiens réels, tels que nous pouvons le devenir avec la Grace toute puissante de Jesus-Christ, & tels que l'ont été ces Disciples

de la Foi qui illustrerent les premiers siécles de l'Eglise.

Si le Christianisme n'étoit qu'un ouvrage d'ostentation, il n'auroit jamais été plus parfait, & plus brillant. Les Temples sont en grand nombre & magnifiquement parés, les Autels sont superbement enrichis, les assemblées de piété nombreuses, les sacrifices multipliés de toutes parts, les prédications frequentes, les offices dignement célébrés; mais Dieu, qui mesure la devotion sur les dispositions de l'ame, ne voit dans ces dehors qu'un culte extérieur, très louable à la vérité, mais qui n'est que l'écorce de ce que nous devons être, & de ce que nous devons intérieurement pratiquer. Malheur à nous si nous nous contentons d'un Christianisme superficiel, & si à l'exemple des Pharisiens, nous n'avons que l'apparence de la piété. Vous

ſavez que ces Docteurs étoient ſcrupuleuſement exacts à remplir la Loi de Moyſe, qu'ils payoient la dixme, qu'ils donnoient aux Pauvres, qu'ils ne paroiſſoient en public qu'avec des habits décents, & avec un exterieur composé, & que cependant Jeſus-Chriſt les apelle des races de viperes & des ſepulcres blanchis.

Les Phariſiens ſe ſont malheureuſement perpetués juſqu'à nous; & en approfondiſſant la conduite & les mœurs de la plupart des Chrétiens, on voit que le plus grand nombre reſſemble à ces hypocrites dont l'Evangile nous a fait le plus affreux portrait. On diroit que les eaux du Baptême n'ont point pénétré juſqu'à notre ame, & qu'il nous ſuffit de louer la pureté du Chriſtianiſme, ſans travailler à nous purifier nous-mêmes. Tout le monde veut mourir chrétiennement, mais per-

ſonne ne penſe à vivre comme il deſire de mourir ; comme ſi l'on pouvoit moiſſonner ſans ſemer, arriver au port ſans naviguer.

Quiconque connoît l'excellence de notre Sainte Réligion, ne ſe perſuadera ſurement pas que ce ſoit aſſez d'être inſcrit dans les regiſtres de Baptême, pour être veritablement Chrétien ; il ne croira pas qu'il ſuffiſe de profeſſer le Chriſtianiſme une ſimple demie-heure chaque dimanche, & de communier une ou deux fois chaque année, pour pouvoir obtenir le Ciel. Cependant telle eſt la vie du plus grand nombre. Leur Chriſtianiſme conſiſte uniquement dans un mélange de petites dévotions extérieures & de grands vices, de prieres & d'injuſtices, de Sacremens & de ſacrileges, d'aumône & de larcins de prédications & de co-

médies, de livres de piété & de romans, de bénédictions & de bals.

Diogene disoit autrefois, en tenant une lanterne à la main, qu'il cherchoit un homme : mais ne pourroit-on pas à son exemple faire la même chose à l'égard du Chrétien. Il y a sans doute, & il y aura toujours de saintes ames remplies de l'esprit de Jesus Christ, & cela dans tous les états; mais où sont-elles, & où se trouvent-elles, en comparaison de cette multitude innombrable de faux Chrétiens? Les uns abjurent chaque jour leur Religion par des blasphemes & par des impiétés; les autres se laissent séduire par l'appas d'un monde qui les captive, & qui les joue: ceux-ci servent alternativement Dieu & le démon, & leur vie n'est qu'un cercle de confessions & de rechutes; ceux-là n'ont que des

velléités de converſion, & s'imaginent follement que le Seigneur leur donnera la grace de bien mourir : quatre claſſes qui compoſent malheureuſement preſque tout ce monde qui habite nos villes, qui fréquente nos maiſons, qui ſe répand dans nos Egliſes, & qui conſtituent ce que nous appellons fideles.

Autant de phantômes de Religion, dit S. Bernard, autant de ſimulacres, autant de ſpectres, qui nous retracent la viſion du Prophete Ezechiel. Si les Egliſes ſont fréquentées, ſi les Prédicateurs ſont ſuivis, ſi les Confeſſionnaux ſont remplis, Dieu ſoit loué; il ne nous appartient ni de deviner, ni de condamner : mais quand on vient à conſidérer les détails de la vie, les fraudes qui regnent dans le commerce, les infidélités qu'on trouve dans le mariage, les impudicités qui cor-

rompent toute la jeunesse, la division qui éclate jusqu'au milieu de toutes les familles, le luxe qui gagne toutes les conditions, l'impiété qui se fait entendre jusque dans les places publiques, & qui fait l'assaisonnement de la plûpart des livres & des sociétés ; on tremble, on frémit, & l'on s'écrie avec le Roi Prophete, sauvez-nous, ô mon Dieu, parcequ'il n'y a plus de vérités parmi les enfans des hommes, parcequ'il n'y a plus de Saints : *quoniam defecit Sanctus.*

Il faudroit bien peu connoître le monde, pour ne pas voir qu'il est tout établi dans la malice & dans la corruption. Hélas ! pouvons-nous dire à l'aspect des désordres qui regnent de toutes parts, *comment l'or s'est-il obscurci, comment a-t-il perdu sa couleur* ? Prenons des flambeaux pour visiter Jerusalem, & consi-

dérons dans quel état se trouvent ses édifices, & ses habitans. Y reconnoîtrons nous la ville Sacerdotale & Royale, la demeure de Dieu, le séjour de ses Prophetes, la Mere des Saints, la source des Oracles sacrés, le Dépositaire des Sacremens. L'Eglise sans doute ne peut périr, l'Eglise enseigne toujours toute vérité; mais que de nuages formés par les passions qui nous aveuglent & nous empêchent de voir toute sa magnificence & toute sa pureté? Comment pouvoir comparer notre lâcheté avec le premier zele des Chrétiens, nos continuelles rechutes avec leur persévérance, nos luxes scandaleux avec leur amour pour la Pénitence & pour la pauvreté, nos richesses avec leur dépouillement & leur simplicité, notre intempérance avec leurs jeûnes, notre mollesse avec leur austérité?

Si nous jettons un coup d'œil ſur nos uſages & ſur nos mœurs, nous ſentirons tout l'intervalle qui ſe trouve entre nous & la primitive Egliſe. Il eſt aiſé de connoître le détail de nos actions & de nos goûts : l'hiſtoire d'un ſiecle s'apprend par les nouvelles publiques & par les anecdotes qui font époque chez les Nations. Or qu'eſt-ce que contiennent les rélations des Royaumes & des Républiques de nos jours, ſinon le récit d'affaires temporelles, d'évenemens terreſtres & charnels. Chacun prête fidelement l'oreille aux narrations de ce qui ſe paſſe dans l'Univers, comme à des faits qui doivent extrêmement nous occuper, & il n'eſt pas plus queſtion du ciel & des moyens d'y parvenir, que s'il s'agiſſoit d'une terre étrangere, ou d'un bonheur abſolument chimérique.

Les premiers Chrétiens n'a-

voient point de nouvelles plus intéressantes que le récit de la mort & des vertus de quelque saint personnage, que l'histoire de quelqu'exemple héroïque de pénitence & de charité; on en dressoit des relations qui passoient entre les mains de tout le monde, & qui étoient autant d'encouragemens à bien vivre & à bien mourir. Les besoins de cette vie n'alloient qu'après ceux de l'ame, & si l'on s'en occupoit, ce n'étoit qu'après avoir rempli ses devoirs de Religion, & qu'en gémissant de cette dure nécessité.

Que revient-il à Jesus-Christ à qui nous devons tout rapporter, de tant de conseils, de tant d'entreprises, de tant de sieges, de tant de batailles, de tant d'ambassades, de tant de traités, & de tant de négociations, qui forment si souvent les plus étran-

ges révolutions? A-t-on en vue dans tous ces évenemens la gloire du ſiecle futur? Hélas! On arme, on combat, on pille, on ruine, on fait des tréves & des paix, on contracte des mariages, on achete des charges, on vend des biens, on en acquiert, on perd, on gagne, on ſe ravale, on s'aggrandit, & dans tout cela Dieu n'y entre pour rien, ou s'il y entre, c'eſt pour outrager Sa Majeſté, & pour l'offenſer. Les Juges ne ſont occupés qu'à faire des informations criminelles, qu'à dévoiler des tromperies, qu'à découvrir des horreurs, comme ſi l'Evangile n'étoit point encore connu.

Quant à la vie privée, on ne peut pénétrer dans le ſecret des maiſons, ſans y voir des peres indevots, des meres mondaines, des enfans déréglés, des domeſtiques vicieux, ſans y trouver des

journées vuides, & plus souvent criminelles, c'est-à-dire, passées dans la dissipation, dans la débauche & dans les jeux. Ici ce ne sont qu'intrigues, dépenses & divertissemens, & que disputes, reproches, crapules & scandales. On ne connoît pas de meilleur tems, que celui qu'on perd, & l'on se fait un devoir de manger, sans remercier Dieu, de se coucher sans le prier, de se lever, pour pratiquer tout ce que condamne sa loi. Combien de personnes que nous connoissons, que nous fréquentons, qui veillent comme des damnés, qui dorment comme des morts, & qui n'interrompent leur sommeil que pour pécher.

Plût à Dieu que cette peinture qui n'est que trop fidele, pût humilier notre siecle & déciller ses yeux! Quel bonheur si la honte de nous voir si peu Chrétiens au

milieu du Christianisme, pouvoit nous encourager à remonter à la source de notre premiere extraction. Nous avons tellement dégénéré, qu'il ne nous reste plus que des tableaux enfumés & poudreux de tous ces hommes vénérables qui furent remplis de foi & de charité. Nous n'avons l'Evangile entre nos mains que pour nous condamner ; & ce qui nous trompe le plus, c'est que nous n'envisageons la différence qui se trouve entre les pratiques de notre tems, & celles des premiers siecles, que comme une hauteur qu'on ne peut absolument atteindre, & la grace que Dieu nous offre, que comme un secours trop foible pour y parvenir. Ainsi les exemples des Saints loin de nous encourager, nous effraient, & tous ces prodiges de patience, d'humilité, de mortification, faits pour être notre instruction & no-

tre ſoutien, deviennent notre affliction & notre deſeſpoir. Nous n'oſons pas commencer dans la crainte de ne pouvoir achever, comme ſi l'on ne pouvoit pas faire tout le bien, avec la grace toute puiſſante du Sauveur.

Les premiers Chrétiens ont fait deux ſortes d'œuvres, les unes dignes d'être admirées, & les autres d'être imitées; mais notre lâcheté eſt cauſe que nous n'en tirons aucun profit. Il ſemble que leurs perſonnes & leurs actions ne nous intéreſſent nullement. Nous retenons leurs noms, nous les citons, & voilà tout l'hommage que nous rendons à leurs vertus. Les beaux jours où ils vécurent ne renaîtront-ils pas? & notre âge eſt-il deſtiné ſans eſpérance & ſans retour, pour être le ſiecle de l'iniquité. Les livres qui circulent aujourd'hui de toutes parts, forment la plus affreuſe collection

collection de tout ce que l'irreligion & la dépravation enseignerent dans tous les tems pour pervertir les hommes & pour les abrutir. On se fait gloire actuellement d'être impie, comme on se glorifioit autrefois d'être Chrétien. Les Pasteurs gémissent inutilement sur ces malheurs ; on les raille, on les déteste, on les méprise, & leurs paroles qui sont la vérité même, passent pour le langage de l'imposture & de la folie.

CHAPITRE VI.

De la force du Christianisme, inconnue à la plûpart des Hommes.

Tous ceux qui entendent prêcher le Christianisme, n'en comprennent pas la pureté, ni n'en

pénetrent pas le ſecret, de même que tous ceux qui le prêchent n'en ſentent pas l'opération. Notre foi, dit l'Apôtre, ne conſiſte pas dans la ſcience humaine, mais en la force de Dieu. Le Royaume de Jeſus-Chriſt eſt un myſtere, & non pas une étude, un myſtere caché aux ſages du ſiecle, & révélé aux petits. On trouve par cette raiſon une multitude de perſonnes clairvoyantes dans les affaires du monde, & tout-à-fait aveugles dans celle du ſalut. L'homme terreſtre ne connoît pas les choſes divines. Le Juif, dit S. Paul, porte juſqu'à ce jour un voile ſur ſon cœur & ſur ſes yeux, qui l'empêche de découvrir le ſens des Saintes Ecritures; & les mauvais Chrétiens ont des obſcurités qui leur dérobent la connoiſſance & l'eſprit du Chriſtianiſme, comme l'éclipſe arrivée à la mort du Sauveur ôtoit la vue de la Croix

aux aſſiſtans qui ſe trouvoient ſur le Calvaire.

Mais s'il y a des ténebres qui cachent les profondeurs du Chriſtianiſme, où furent-elles plus épaiſſes que dans ces tems-ci ? Cet eſprit de Chriſtianiſme que l'Apôtre appelle tantôt *force de Dieu*, & tantôt *vie de Dieu*, cet eſprit qu'on doit nommer l'ame de la Religion, cet eſprit qui n'eſt autre que l'impreſſion de Jeſus-Chriſt même, que l'infuſion de ſa grace, que ſon onction, cet eſprit qui fait agir & ſouffrir au nom du Seigneur, n'eſt plus connu parmi nous. On ne penſe pas que le Chriſtianiſme conſiſte dans l'eſſence de la charité, & qu'on n'eſt qu'un pur Phariſien lorſqu'on s'attache à ſon écorce & à ſa ſuperficie. La Religion, dit S. Chryſoſtome, n'eſt pas une peinture mais une réalité, une puiſſance de grace & non de na-

ture, un ouvrage de foi & non de raisonnement, & c'est ce qui rend la vie chrétienne supérieure à toutes les autres vies, parceque si l'homme terrestre vit selon la nature animale qui est l'instinct de la bête, si l'honnête homme & le Philosophe vivent selon la raison qui est l'esprit de l'homme, le vrai Chrétien vit selon la foi qui est l'esprit de Dieu.

Il ne suffit donc pas d'opiner, de dogmatiser, de confesser, de prêcher, d'écrire selon les termes de la foi chrétienne, ni de recevoir les mysteres, les Sacremens & la parole de Dieu dans l'unité des Chrétiens, pour être vrai Chrétien; mais il est indispensablement nécessaire, de diriger toutes ses pensées, tous ses desirs, toutes ses entreprises, toutes ses affaires, touts ses discours, selon l'amour de Dieu & du prochain, de maniere qu'on ne s'en

écarte point dans aucune action de la vie ; car de même que la bouſſole ſert de guide au Pilote, le compas de regle au Géometre, la foi conduit le Chrétien.

C'eſt une choſe aſſez commune que de croire ſimplement en Jeſus Chriſt, & il y a de cette ſorte de foi en abondance dans l'Egliſe de nos jours, où l'on profeſſe les mêmes vérités qu'en l'Egliſe primitive ; mais ce n'eſt ici que le corps de la foi, & non ſon eſprit, parceque c'eſt une foi de doctrine, & non de pratique, une foi ſans ame, ſans action, ſans vie. Qu'eſt-ce qui regle ſa raiſon ſelon les conſeils de la Religion, pour lui obéir en toutes choſes? ce que l'Evangile appelle proprement marcher dans la vérité, & ce que S. Paul déclare être la formation même de Jeſus-Chriſt en nous.

Le Chriſtianiſme n'aſſujettit

pas ſeulement notre opinion à l'autorité de la révélation, il ne laiſſe rien en nous qu'il ne ſoumette à ſa force. Il exerce ſon empire ſur nos mœurs, nos affections, nos deſirs, & il ne laiſſe aucune de nos facultés libre de ſe ſouſtraire à ſa loi. Il faut que tout contribue à ſa gloire, nos membres, nos ſens, nos penſées. La force de Dieu eſt une force entiere qui triomphe de toute réſiſtance quand Dieu le veut, & qui nous lie à la Religion, de maniere à exiger le ſacrifice de nous-mêmes ſans aucun murmure.

De ces réflexions il s'enſuit que je ne puis approuver l'engagement de mon Baptême, en ratifier le contrat, qu'en me donnant ſans partage & ſans reſerve à Jeſus-Chriſt, qu'en m'abandonnant abſolument à lui, comme à un Dieu qui par ſa naiſſance

éternelle, par ſon incarnation & par ſon ſang, à tous les droits poſſibles ſur mon être. Ce qui m'oblige à lui conſacrer pour toujours mon pouvoir, ma ſcience, ma liberté, à lui payer un perpétuel tribut de tout ce qui eſt en moi, avec réſolution de coopérer à tous ſes deſſeins, & d'uſer de tout ce que je ſuis en lui, contre moi-même, contre le péché, contre les tentations du demon, contre les ſéductions du monde, contre les inclinations de la chair, contre les appas des biens préſens, contre la concupiſcence des yeux, contre l'orgueil de la vie, dette importante & très mal acquittée, dette cependant indiſpenſable. Nous ſommes à Jéſus Chriſt, dit l'Apôtre, nous ne ſommes plus à nous, ſoit que nous vivions, ſoit que nous mourions.

Cet aſſujettiſſement abſolu au

Verbe Incarné, nous oblige à imprimer dans nos cœurs, & à exprimer dans toute notre vie, le mystere de Jesus Christ, sans quoi nous ne pouvons pas dire qu'il soit réellement en nous. La difficulté de croire à Jesus-Christ est grande; celle de s'assujettir à lui est encore plus grande, mais celle de nous réformer sur lui, & de le former en nous, est bien plus pénible, & bien plus considérable. Aussi est-ce là l'écueil de la plûpart des Chrétiens. Ils sont abbattus, découragés, sitôt qu'il s'agit de suivre Jesus-Christ sur le Calvaire, & de participer aux douleurs de sa passion & à l'ignominie de sa mort. Cependant qu'est-ce que le Chrétien détaché de la Croix? sinon une chair sans esprit, une idole de vanité, sans vérité, un homme dont les œuvres sont entiérement stériles, & qui ne peut prétendre à la suprême félicité.

L'Epicurien fait de lui-même un animal, le Stoïcien un orgueilleux, le Chrétien un sage, un homme spiritualisé qui ne vit & n'agit que pour Dieu. La force de la foi consiste à s'appliquer tout le mystere de l'Incarnation, à étudier tous les pas de Jésus-Christ depuis son enfance, à choisir selon son exemple les douleurs plutôt que la volupté, à s'armer continuellement contre la mollesse & la dissipation. Le Verbe glorieux & immortel, humilié jusqu'aux infirmités, jusqu'aux ignominies, est le remede & le seul remede de notre esprit superbe, & l'humanité accablée & mourante, se trouvant élevée jusqu'à la gloire du Verbe, est la guérison de notre chair fragile & criminelle. Le Verbe dans la chair nous enseigne à humilier nos pensées, à modérer nos desirs; & la chair dans le Verbe nous apprend à purifier nos ap-

pétits & à ſanctifier nos membres. Ainſi tout le vieil homme eſt reparé par le nouveau.

Ceux qui ne ſentent point les merveilleuſes opérations du myſtere ineffable de l'Incarnation, appartiennent bien plus à l'ancien Teſtament qu'au nouveau; & c'eſt proprement n'avoir ni reſſource, ni eſpérance. C'eſt de la Croix, cette école de pénitence & d'humiliation, que naît la vertu propre à corriger l'homme de ſon orgueil. Le ſang dont elle eſt teinte, l'ignominie qui l'accompagne, ſont la plus forte leçon d'humilité. Toute hauteur doit s'abaiſſer à cet aſpect, & c'eſt alors ſelon l'expreſſion de l'Apôtre, que la vertu ſe perfectionne dans l'infirmité, *virtus in infirmitate perficitur.*

Tous les vrais Chrétiens vécurent en qualité d'hoſties. Leur ame, leur eſprit, leur corps fu-

rent offerts au Dieu vivant comme un holocauste qu'on brûle sur l'autel. Ils savoient, à l'exemple de Saint Paul, que ce n'est ni la foi qui transporte les montagnes ni les trésors qu'on donne aux Pauvres, ni les supplices qu'on souffre, qui peuvent nous sauver, mais la charité qui fait tout pour Dieu, & qui l'envisage continuellement comme sa derniere fin.

CHAPITRE VII.

De l'Esprit d'Adam qui subsiste en nous, & qui affoiblit l'Esprit du Chrétien.

LE Christianisme a pour ennemis deux sortes d'esprits pernicieux : l'esprit du monde, qui vient d'Adam, & cet esprit nous inspire le desir de la vie maté-

rielle & terrestre, au lieu que l'esprit de Jesus-Christ nous excite à la vie Spirituelle & Celeste. L'esprit charnel du premier homme porte ses souhaits contre les pratiques de l'Evangile, & combat les desirs de l'autre monde. C'est ce qui de tous tems a fait gemir les plus grands Saints, ainsi qu'il paroît par cette plainte de Job. *Pourquoi m'avez-vous fait contraire à vous ô mon Dieu ! & pourquoi suis-je facheux & incommode à moi-même.* Saint Paul s'écrie ; *j'éprouve dans mes membres une loi qui se revolte contre mon esprit, & qui me tient en servitude.* Ainsi nous pouvons dire que chacun de nous, venant au monde avec la concupiscence, porte en soi-même une opposition à la loi de Jesus-Christ, & cela est confirmé par la nécessité où sont tous les hommes de se faire régénerer dans les eaux sacrés du Baptême,

s'ils veulent participer à la veritable vie.

Nous naiſſons tous avec une prodigieuſe repugnance pour les choſes néceſſaires au Salut, & avec une horreur pour les exercices de piété. Auſſi tout enfant d'Adam eſt-il apellé un enfant de colere & de malediction, mais Jeſus-Chriſt, comme nous l'apprend l'Apôtre, a fait mourir par ſa mort toutes ces inimitiés, & nous a reconciliés avec Dieu. Cependant peu de perſonnes profitent de cet ineſtimable bienfait. On rencontre de toutes parts une averſion effroyable pour la parole de Dieu. Chacun dit comme ces Diſciples de Capharnaum; *ce diſcours eſt trop dur, & qu'eſt ce qui pourra l'écouter?* & chacun s'attriſte comme ce jeune homme de l'Evangile, ſitôt qu'il faut abandonner ſes biens ou les répandre dans le ſein des

indigens. Nous n'avons rien en nous qui ne s'afflige, & qui ne s'irrite contre l'eſprit Chrétien, tant il eſt vrai qu'il n'y a pour ainſi dire ni entendement, ni volonté qui ne ſoit antipathiques à la morale de l'Evangile. La premiere oppoſition eſt la honte de croire, la ſeconde, de vivre en Chrétien.

Ne rougit-on pas tous les jours de citer les paroles ſaintes en compagnie, & d'y prononcer le nom de Dieu. N'entendons-nous pas à tout inſtant des objections ou des railleries toutes prêtes contre les divines vérités ? ne trouve t-on pas tous les principes du Chriſtianiſme oppoſés à la raiſon, & les mœurs évangeliques contraires à la nature : & d'où vient ces malheurs ſi ce n'eſt parceque toute la nature & toute la raiſon du vieil homme ſont révoltées contre l'homme nouveau, c'eſt-

à-dire, contre Jesus-Christ crucifié. Ainsi l'esprit du premier Adam est l'ennemi déclaré de l'esprit du second, & ce malheureux esprit se reveille en nous toutes les fois que nous ne soutenons pas les intérêts de la Religion, toutes les fois que nous nous relâchons de sa sevérité, & que nous n'osons rendre témoignage à la verité.

On n'accomplit la Loi de Jesus-Christ, que lorsque nous la confessons par nos discours, & par nos mœurs, que lorsqu'à l'exemple de Moyse, nous aimons mieux être affligés avec le Peuple de Dieu, que prendre part aux joies du Siecle. Tous ces hommes qui se cachent quand il faut faire un acte de Religion, dans la crainte de passer pour des idiots, sont des soldats timides & honteux, qui n'ont pas le courage de paroître au combat, des

ferviteurs qui rougiffent des livrées de leur maître, des Nicodêmes qui ne paroiffent qu'à la faveur des ténebres de la nuit.

Saint Auguftin nous apprend que le fameux Victorin, Orateur Romain, lut pendant longtems les Saintes Ecritures, & porta le nom de Chrétien dans fon cœur, fans ofer le manifefter, malgré les inftances que Simplicien, fon ami, lui faifoit de déclarer fa Foi. C'eft ici le tableau de bien des Chrétiens. Arrêtés par un refpect humain, auffi ridicule que criminel, ils craignent d'honorer Dieu, & de rendre à l'Etre Suprême l'hommage qui lui eft dû. Leur ame & leurs fens s'arment en quelque forte contre la vérité, & tous les actes de Religion leur femblent des fignes de foibleffe & de pufillanimité. Malheureux fruit d'une affreufe concupifcence, dont les racines atta-

chées à la Nature, repandues dans toutes les puissances de l'ame, empoisonnent le cœur & l'esprit !

Si la vigueur de la primitive Eglise donne tant de lustre au Christianisme, ce n'est que parcequ'on étoit alors animé de l'esprit du Fils de Dieu, que parcequ'on abjuroit celui d'Adam dont nous sommes malheureusement possédés, que parcequ'on ne s'aimoit, ainsi que son prochain, que pour Jesus-Christ & en Jesus-Christ. L'esprit d'Adam ne pense qu'à vivre, & à vivre commodément ; l'esprit de Dieu n'enseigne qu'à bien vivre & à vivre éternellement. On voit la différence de ces deux esprits, de la maniere la plus sensible & la plus surprenante, dans les Saints & dans les mondains. Ceux-ci ne roulent en eux même que des pensées charnelles, & n'accomplissent que des œuvres de chair ; ceux-là ne

voient que le Créateur au milieu des Créatures, & ne tiennent qu'à ſon amour & à ſa Loi.

Que de fauſſes eſpérances qui ſeduiſent les enfans d'Adam! que de paſſions qui les captivent! que de frivolités qui les occupent! Ils perdent le tems qu'ils ont, pour gagner celui qu'ils ne peuvent avoir. Ils donnent la portion de leur vie la plus liquide & la plus aſſurée, pour la portion la plus incertaine, & qui leur appartient le moins. Ils ſont malheureux aujourd'hui dans l'eſperance d'être heureux demain, & ce lendemain qui doit remplir leurs deſirs, n'arrive jamais & ne peut arriver, parcequ'ils cherchent ailleurs qu'en Dieu leurs plaiſirs & leur conſolation. Ils ne penſent pas que tout ce qu'on acquiert de vie, ſe depenſe en vivant, & que pour arriver au jour qui doit venir, il faut perdre & le repos

qui ne vient point, & le jour même qui eſt déja venu ; de ſorte que leur vie reſſemble aux tonneaux percés de ces Danaïdes, qui ſe vident en ſe rempliſſant, & qui verſent tout ce qui s'amaſſe.

Qu'eſt-ce qui n'a pas obſervé que cette vie, l'amuſement ou l'occupation de tous les mortels, eſt une choſe pleine d'énigmes & de paradoxes. Nous retranchons de notre vie tout le tems que nous vivons. Celui qui compte avoir quatre-vingts ans, n'en a pas un ſeul, parcequ'il ne reſte pas une ſeule minute de tous les ſiécles écoulés ; nos années viennent pour s'en aller, dit Saint Auguſtin, car elles ne demeurent pas avec nous ; elles paſſent dans nous, & elles ſont cauſe qu'à chaque moment nous valons toujours moins. *Minuſque valere nos faciunt.*

Par quel enchantement cette miſerable vie, qui nous eſt commune avec les mouches & les fourmis, eſt-elle donc notre plus grand ſouhait & notre plus grand ſoin. Faut-il qu'Adam, devenu laboureur après avoir perdu la couronne de l'immortalité, ne laboure que pour vivre plus longtems malheureux: faut-il qu'il ne ſue que pour ſe procurer un fantôme de bonheur qui s'échappe quand on croit le ſaiſir; que pour jouir de quelques jours trompeurs qui viennent détruire notre vie en paroiſſant l'alonger; que pour voir des années qui ne nous apportent que des maux ſans remedes, & qui nous emportent tous nos biens ſans retour, que pour poſſeder une longueur de vie, qui, comme dit Saint Gregoire, n'eſt rien qu'une lente mort.

Tel eſt le but à quoi tendent les efforts de l'eſprit d'Adam;

eſprit de moleſſe, eſprit de ſenſualité, eſprit d'indépendance, eſprit entierement oppoſé au Chriſtianiſme qui ne reſpire que le mepris de la vie, & que l'amour du martyre. Epicure, dit Saint Bernard, travaille pour la volupté, Hippocrate pour la ſanté, tandis que Jeſus-Chriſt nous enſeigne à les mepriſer. Nous ne tenons qu'une vie de boue du vieil homme, & nous recevons une vie toute celeſte du nouveau. Si nous conſidérions bien quelle eſt cette precieuſe vie, nous n'oublirions jamais que nous avons reçu la puiſſance de devenir enfans de Dieu; nous traverſerions ce Royaume de ténebres en ſimples voyageurs qui ſe hâtent d'arriver à leur patrie; nous mourrions tous les jours & nous nous preparerions ſans ceſſe à l'heureux avenement du Seigneur; nous nous moquerions de cette chair

criminelle qui se moque si souvent de nous, comme dit Sainte Therese, & nous accepterions les maux du corps comme des châtimens de notre sensualité.

Il n'y a donc rien de plus opposé à la vertu de l'esprit chrétien, que cet amour désordonné de la vie, qui nous inspire continuellement d'épargner nos passions & notre chair, de donner tout au corps & rien à l'ame. Une chair plongée dans les eaux du Baptême, dit Tertullien, & lavée avec le sang de l'Agneau, doit toujours être prête à se consumer en holocauste pour nous procurer le moyen de nous sanctifier.

Je ne fais nul état de ma vie, dit Saint Paul; si je vis, c'est l'ordre de Jesus-Christ, si je meurs c'est mon avantage : ainsi parle l'esprit de Dieu, cet esprit qui, généreux & magnanime,

triomphe de toutes les foiblesses, de tous les efforts du premier Adam ; cet esprit qui remplissoit les premiers Chrétiens, & qui les transportoit aux pieds des Tyrans pour y confesser les vérités saintes, & mériter la gloire du Martyre. Si l'amour de la patrie & la défense de l'Etat forment les héros du monde, l'amour de Dieu & le desir du Salut engendrent les héros du Ciel. Mais le dirai-je ! l'histoire Romaine enflamme davantage la plûpart des lecteurs, que l'histoire Sainte ; ils se passionnent plus pour un héroïsme de quelques instans, que pour la gloire d'une éternité.



CHAPITRE VIII.

De l'Esprit du monde qui détruit en nous les sentimens & les principes de la Religion.

L'EVANGILE ne nous parle jamais du monde, que comme de l'ennemi de Dieu, qui n'a point connu la vérité, qui ne peut récevoir l'Esprit Saint, & qui est tout entier dans la malice & dans la corruption. Aussi Jesus-Christ nous dit-il que ses Elus ne sont point de ce monde, & que le monde les hait souverainement.

En vain on s'efforce de vouloir justifier le monde, excuser ses maximes, approuver ses usages & ses mœurs; il sera toujours vrai de dire que le monde est cette multitude qui marche dans la voie

voie de la perdition, cette infame Babilone qui doit être vaincue par l'Agneau, ce royaume de Satan où l'on trouve l'empire des crimes & des ténebres. C'est-là que l'Ange Apostat a dressé son trône : c'est-là qu'il n'y a que trouble, horreur & confusion ; que le fils se souleve contre le pere, l'épouse contre l'époux, pour entretenir une guerre éternelle, & que les scandales sont presqu'aussi multipliés que les personnes, & les haines aussi frequentes que les impudicités.

Que de passions & de goûts dans l'étendue de ce monde que le Démon gouverne & domine ! L'un n'aime que la vie de la Cour & y passe son tems dans les plus terribles entraves ; l'autre embrasse la profession des armes & affronte tous les périls avec la plus grande sécurité : celui-ci se des-

tine à la Magiſtrature, & conſume ſes jours à examiner des differends, & à terminer des procès ; celui là fuit le tumulte, vit philoſophiquement dans ſes terres, & fait ſes délices de la lecture & de la ſolitude : & dans cette diverſité de choix & de goûts, il n'y a perſonne qui travaille pour le Ciel, excepté ce petit nombre d'hommes privilegiés qui ont le bonheur de ſe ſanctifier dans toutes les conditions ; mais ce ſont des perſonnes qui n'appartiennent point au monde, quoiqu'elles paroiſſent extérieurement en faire partie, des perſonnes qui ne connoiſſent ni les folies du ſiécle ni ſes plaiſirs, & qui tandis que les voluptueux s'épuiſent à goûter les délices d'une vie criminelle, les Savans à imaginer des ſyſtêmes, les beaux eſprits à ſe forger des motifs d'incredulité, ne contemplent &

n'aiment que les choſes celeſtes.

Chacun travaille à ſe rendre la vie heureuſe ; mais celui qui connoît le vrai bonheur, rejette toutes ces manieres de vivre que le monde cherit avec paſſion & qu'il vante comme la ſuprême felicité, pour aller chercher en Dieu même la ſource de tout bien. D'où il s'enſuit que l'eſprit du monde anime ces perſonnes qui n'aiment que les choſes viſibles & préſentes, & qu'au contraire l'Eſprit de Jeſus-Chriſt poſſede ceux qui ne penſent qu'aux choſes inviſibles & futures. Lorſque les Chrétiens vivoient autrefois parmi les Idolâtres, il étoit facile de connoître où regnoit l'eſprit du monde, mais aujourd'hui que la foi eſt commune aux méchans, & aux bons, que le fleuve du Baptême s'eſt pour ainſi dire répandu ſur la ſurface de la Terre, les bons

& les mauvais Chrétiens ſont à l'exterieur tellement confondus, qu'il faut chercher le monde même au milieu de ceux qui ont été baptiſés.

L'Univers eſt remplî d'une multitude d'hommes qui profeſſent extérieurement le même culte, qui participent aux mêmes Sacremens, & qui ſont membres de la même Egliſe, c'eſt-à-dire de cette unique & ſainte ſocieté fondée par Jeſus-Chriſt: mais les uns ſont citoyens de Babilone, & les autres de Jeruſalem; les uns ſont enfans de Sion, & les autres habitans de la cité du démon; parceque les uns ſe ſauvent, & les autres ſe damnent, quoiqu'ils portent tous le même nom, & qu'ils paroiſſent tous concourir à la même fin. Ils diſent tous d'une commune voix: Seigneur, Seigneur; ils ont tous les mêmes engagemens, les mêmes

liens, ils s'embrassent, ils se fréquentent, enfin le tems les unit & l'éternité les éloignera, parcequ'un jour viendra où ils ne se connoîtront plus que pour se détester, un jour où le Seigneur séparera les brebis des boucs, & confondra ceux qui ne l'honorent que du bout des levres, tandis qu'il couronnera les justes qui l'auront fidellement servi. Terrible discernement! Etonnante révolution! Nos voisins, nos parens, nos amis auront un sort différent, parcequ'avec les mêmes dehors, ils vivent différemment, parceque leurs cœurs ne sont pas également à Dieu, à qui seul ils appartiennent essentiellement.

Quiconque veut connoître s'il est de Babilone, ou de Jerusalem, ne doit s'arrêter ni à sa condition, ni à son emploi, ni à toutes les choses qui sont communes aux justes & aux pecheurs,

mais il doit ſonder ſon cœur & ſcruter ſes intentions ; car ſi dans le Sacerdoce & dans l'Epiſcopat même, dignités ſi ſublimes & ſi ſaintes, ſes goûts & ſes deſſeins ſont de ce monde, il a l'eſprit du monde, & conſéquemment il appartient à la ſynagogue de Satan ; & ſi au contraire ſous un habit de ſoldat il rapporte à Jeſus-Chriſt ſes peines & ſes travaux, il a l'eſprit de Dieu. Ces deux eſprits ſe rencontrent de toutes parts. Le Palais de Nabuchodonoſor renferme des *Daniel*, des *Ananie*, des *Miſael*, des *Azarie*, tandis que la Compagnie même de Jeſus contient un *Judas*. Il y aura toujours de véritables Hébreux que l'ambition, la pompe & les délices de Babilone ne pourront corrompre. Mais le nombre en eſt très rare, & cela vient de ce qu'on croit pouvoir ſervir deux maî-

tres, de ce qu'on veut allier les comédies avec les Sermons, les bals avec les Offices de l'Eglise, passer enfin du Sanctuaire de Jesus-Christ même, dans le temple du demon.

Notre siecle nous offre continuellement le spectacle de ces alternatives de piété & d'irréligion, de sacrileges & de confessions, de rechutes & d'absolutions. On n'apperçoit de toutes parts que des ames qui s'humilient tantôt devant l'Arche Sainte, & tantôt devant l'Idole, qui se prosternent devant un Crucifix, & qui fréquentent des lieux de dissolution, qui se frappent la poitrine, & qui ont le cœur livré au monde & à ses maximes, qui demandent pardon d'une faute qu'ils ont commise, & qu'ils projettent encore de commettre, qui enfin confessent

le nom de Jesus-Christ, & vivent selon le monde.

Maudite prudence des enfans du siecle, s'écrie S. Ambroise, qui estiment plus leur fortune que leur conscience, & qui dans la crainte de nuire à leurs affaires, oublient la Religion & la foi? Ceux qui savent le mieux dissimuler, colorer des haines du nom d'amitié, des injustices de celui de probité, mentir à leur profit, flatter pour tromper, promettre pour ne point tenir, jurer pour se dédire, monter aux dignités par des indignités, augmenter leurs biens par des artifices, retenir le bien d'autrui, rendre le mal avec usure, ce sont là les gens du monde, les hommes qui savent vivre, enfin des personnes *comme il faut* selon l'expression commune; tandis que l'homme honnête, humble & vrai,

n'eſt bon à rien, & n'eſt digne que de l'indifférence, ou du mépris.

Nous paroiſſons tous égaux ſi nous ne faiſons attention qu'à notre entrée dans ce monde, où la nature nous jette pour ainſi dire pêle-mêle avec les plantes & avec les animaux, & d'où la Juſtice divine nous arrache enfin par la mort : mais la foi nous enſeigne que nous entrons dans un monde profané par le peché, frappé d'anathême, empoiſonné de l'haleine du ſerpent, & que la grace qui nous diſcerne, nous différencie les uns des autres d'une maniere ſurprenante. Le monde dans ſon principe ne fut créé que pour les Saints. C'étoit un édifice uniquement conſacré pour être le Temple de l'Eternel & la demeure des véritables Adorateurs ; mais depuis qu'il eſt l'habitation des méchans, c'eſt un

Temple profane, une maison de désordre, un Palais défiguré. Rien ne s'est conservé que la masse, les murailles & les fondemens, je veux dire les Elemens, les Astres & les Cieux; mais l'emploi & le légitime usage de ces sortes de choses s'est entiérement corrompu & changé. Les Elus qui sembleroient devoir en être les maîtres, y sont comme serviteurs ou comme étrangers; à peine y trouvent-ils place: l'Avare jette ses regards avides sur les plaines & les montagnes, sur les fleuves & les mers: l'Ambitieux perce la foule, dérange l'harmonie de la société, marche sur les débris des édifices qu'il a ruinés pour s'emparer du faîte des honneurs. Par-tout on trouve les impressions du péché; & ce qu'il y a de plus affreux, c'est que les parties du monde les plus remarquables, soit dans

la Cosmographie, soit dans l'Histoire, ne le sont souvent que par quelque grand crime. Les plaines de Pharsale ne sont célebres que par la fureur & l'impiété de Cesar qui les baigna du sang de ses propres citoyens. Combien d'autres lieux, où les exploits des Conquérans ont laissé quelque réputation ou quelque trophée, ne tirent leur gloire que d'avoir été le théatre de quelque insigne méchanceté? Ces grands & pompeux édifices qui semblent s'approcher du tonnerre, portent les marques du luxe & de la vanité; ces retraites que le Soleil éclaire à peine n'ont-elles pas été souillées par les adulteres, les incestes, les conjurations?

Le monde paroît donc aux yeux de la foi une place rebelle à son légitime Souverain & toute remplie d'ennemis de Dieu, dominée par les puissances des téne-

bres qui ſont les malins eſprits, & deſtinée en quelque ſorte pour être preſque tout entiere la conquête de l'Antechriſt. C'eſt pourquoi nous ne devons pas nous étonner ſi les vrais enfans de Dieu ſont en ce monde, ſans être du monde, s'ils en prennent les fruits comme un emprunt & non comme un bien propre, s'ils en retiennent l'uſage & en refuſent la jouiſſance, s'ils renoncent aux magnificences & aux pompes du ſiécle, comme aux fêtes du démon. Hélas! ils ne ſe regardent ſur la terre que comme dans une ſituation violente, ayant l'Enfer allumé ſous leurs pieds. Ils ne conſiderent ce monde que comme un vaſte théatre où les hommes jouent le perſonnage de Maîtres au préjudice de celui qui eſt le ſeul & veritable Seigneur du Ciel & de la Terre, & qui viendra au premier moment renver-

ſer le théatre & la ſcene, écarter les acteurs & les Spectateurs, pour ne faire paroître que l'image de la croix & le triomphe de la vertu. Comment pouvoir donc aimer un monde qu'on ſait être l'exil des prédeſtinés, le receptacle de tous les criminels, l'objet de la derniere indignation du Dieu vivant, reſervé pour être enfin l'aliment d'un embraſement univerſel. *Elementa calore ſolventur.*

Quiconque regarde donc les choſes de ce monde avec un eſprit chrétien, ne peut que gémir en ſon ame. Le Royaume de Dieu que nous demandons chaque jour avec inſtance, ne doit arriver que lorſque l'empire du ſiécle ſera détruit. Jeſus-Chriſt ne dreſſe ſon trône que ſur les ruines du monde. Il faut que les fleurs de la proſpérité mondaine, ſe flétriſſent & tombent avant que

de pouvoir jouir des fruits de l'éternité.

Tout ceci nous apprend qu'il y a deux mondes ici bas, selon la remarque de Saint Augustin, l'un qui contient toutes les Créatures, & qui est l'ouvrage de Dieu, l'autre qui renferme la plus grande partie des hommes, & qui est gouverné par le Démon. Le vrai Chrétien n'envisage le monde matériel que comme un objet qui le rapelle sans cesse au Créateur, il fuit le monde criminel comme une société pleine de scandales & de dangers : aussi passe-t-il au milieu de ces deux mondes comme un voyageur qui court à son but, & qui ne pense qu'au terme de son pélerinage; également insensible à la louange du flatteur, & à la satyre du médisant, il n'a d'oreille que pour entendre la voix intérieure de Dieu qui lui parle. Tout est mort

dans ſon cœur exepté Jeſus-Chriſt qui vit en lui ; il fuit les hommes, & les hommes le fuient, il les oublie & il en eſt oublié : ſoit qu'on joue des comedies faites pour divertir, ſoit qu'on repréſente des tragédies capables d'affliger & d'étonner, il les ignore parcequ'il ne connoît que les évenemens qui ont rapport aû Ciel. La fortune riante n'a pour lui nul attrait, & la plus terrible infortune ne lui fait point peur. Enfin le monde eſt ſa croix, & il eſt la ſienne.

Cette ſituation n'eſt pas commune ; & cependant que tous ceux qui ſont baptiſés l'écoutent, & qu'ils ſoient confondus : quiconque eſt dans ce monde autrement que comme un étranger, comme un crucifié, comme un mort, n'a que l'apparence de Chrétien ; & il n'y eut jamais d'erreur plus pernicieuſe & plus

grossiere, que celle qui persuade au gros des fideles, qu'il n'y a que les religieux qui soient obligés de quitter le monde. Tout baptisé qu'on appelle *homme du monde* ou *seculier* doit être affligé de ce nom, puisqu'il a solemnellement juré de faire le même divorce avec le monde, qu'avec le démon : toute vie mondaine est incompatible avec la profession de la foi chrétienne.

Que chacun se demande ce qu'il aime, dit Saint Augustin, & il trouvera de quelle Republique il est citoyen ; qu'il deracine sa convoitise, & qu'il plante la charité : *extirpet cupiditatem & plantet charitatem*. Il ne suffit donc pas de s'annoncer partout comme Chrétien, si l'on vit comme mondain : c'est imiter les Juifs qui crucifierent le Sauveur après lui avoir fait une entrée triomphante dans Jerusalem. Toute

Foi ſans œuvres eſt une Foi ſté-rile & morte, il n'y a que celui qui accomplit la volonté de Dieu, qui entrera dans le Royaume des Cieux.

CHAPITRE IX.

Des cauſes de la décadence des Mœurs dans le Chriſtianiſme.

C'EST le propre de la Religion Chrétienne d'élever l'ame : mais ſi les vérités de cette Religion ne ſont l'objet continuel de nos méditations, notre ame, privée d'une nourriture qui lui eſt propre & eſſentielle, perd bientôt toute ſa force, toute ſa vigueur. Elle devient enſuite l'eſclave de la loi des ſens. Saint Paul, ce vaſe d'élection, a lui-même éprouvé deux loix bien oppoſées, celle

de l'ame & celle du corps : la loi de l'ame, dictée par la raiſon, & ſurtout par la révélation, tend à nous détacher des choſes terreſtres pour nous élever vers les biens ſpirituels : la loi du corps au contraire, qui n'eſt qu'un penchant aveugle, nous attache à des biens préſens & periſſables, & nous fait perdre de vue l'unique bien, qui eſt Dieu : on ne peut pas plus ſatisfaire à ces deux loix, qu'on ne peut obéir à deux maîtres qui ſeroient ennemis irreconciliables.

La premiere cauſe de la décadence des mœurs des Chrétiens, c'eſt le défaut de réflexion ſur la Loi de Dieu, qui eſt la lumiere de l'ame. Cette réfléxion nous eſt partout inculquée dans les Ecritures Saintes : d'où vient, s'écrioit le Prophéte Jéremie, que toute la terre eſt remplie de déſolation ? C'eſt qu'il n'y a per-

ſonne qui réflechiſſe. Rapellez-vous votre derniere fin, nous dit le Sage, & vous ne pécherez jamais. Le Rédempteur nous fait un devoir eſſentiel de nous occuper ſur-tout du Royaume des Cieux, de veiller ſur nous-mêmes, de prier ſans ceſſe, de nous faire violence, de porter ſa croix, de nous précautionner contre la ſéduction du démon, & contre l'impétuoſité de nos paſſions : les Juſtes mêmes ne doivent point être exempts de ces efforts ; ce ſont les Apôtres qui nous en avertiſſent d'après les leçons du Rédempteur : il ſuit de-là que toute la vie du Chrétien doit ſe paſſer dans la méditation de ſes devoirs, & c'eſt dans les Saintes Ecritures qu'il doit les trouver. En effet les vérités que nous devons méditer, ſont ſi fort au-deſſus des choſes terreſtres, & nous ſommes tellement obſédés de celles-ci,

que, si nous perdons de vue ces vérités, nous sommes infailliblement entraînés par le torrent des désirs terrestres : c'est pour éviter ce malheur que l'Apôtre Saint Paul recommandoit si fort la méditation des Ecritures Saintes à son Disciple Timothée: *Hæc meditare , in his esto.*

Or combien peu de Chrétiens sont dans cette contention de l'esprit & du cœur ! quelle dégradation dans les mœurs ne doit pas s'ensuivre? Les premiers Chrétiens méprisoient tout ce qui respiroit la Terre, leurs yeux étoient toujours fixés vers le Ciel ; cette Terre n'étoit pour eux qu'un lieu d'exil ; ils regardoient leurs corps comme la prison de leurs ames ; ils ne connoissoient de patrie que le Ciel, ils ne perdoient jamais de vue le précieux don de la Foi, l'adoption des enfans de Dieu qui leur avoit été donnée par le Bap-

tême. Les Chrétiens modernes, qui ſont nés au milieu d'un bien qui leur eſt tout acquis, ne ſentent point le prix de la rédemption & de leur régénération. La facilité avec laquelle ils ſe trouvent en poſſeſſion dès leur enfance des tréſors ineſtimables de la Religion Chrétienne, ſemble être la cauſe de leur coupable repos, & de leur inertie. Ils apprécient davantage des biens paſſagers, parcequ'ils demandent plus de ſollicitudes, plus de dangers, plus de travaux.

Le faſte, les honneurs, les richeſſes les occupent, parceque depuis bien des ſiécles, les Chrétiens, au ſein de la paix, bien différens de leurs Ancêtres, ont adopté l'eſprit de propriété. Ah! s'ils penſoient comme eux, ils ne ſeroient tous comme eux qu'*un même cœur & qu'une même ame.*

C'eſt donc faute de réfléchir



que la vigueur de l'eſprit Chrétien s'affoiblit, qu'il décline d'âge en âge dans les particuliers, & de ſiécle en ſiécle dans le corps de l'Egliſe. Combien n'eſt-on pas éloigné de cette ferveur qui bouillonnoit pour ainſi dire chez les premiers Fideles! La paix a amené une certaine moleſſe qui nous rend tiédes dans toutes les affaires du Salut. On ne trouve plus ce zele qui brilloit au tems des perſécutions, & qui faiſoit connoître ceux qui n'avoient que l'apparence de la piété. La Religion s'épure ainſi que l'or dans le creuſet, quand la rage des héretiques ou des impies ſévit contre le Chriſtianiſme, & ce ne ſont de toutes parts que des encouragemens & des exhortations à mourir pour la defenſe de la Foi.

Il eſt donc certain que la primitive Egliſe doit en partie ſa

force héroïque & sa fervente piété à la furieuse guerre qu'elle a soutenue pendant trois siécles consécutifs. Les édits cruels des Princes, les menaces des supplices & des exils, les confiscations de biens, enfin la vue de la mort inévitable qui se présentoit à tout moment & en tout lieu, tenoient en haleine les ames toujours préparées comme des victimes au sacrifice. Le monde n'étoit rien à ceux qui attendoient le martyre à chaque instant. Les Evêques & les Prêtres n'avoient ni grandeurs ni revenus à esperer, le Peuple ne s'amusoit point à accumuler des biens qui auroient été la proie de l'accusateur, ni à cultiver une beauté, une santé, une vie, que l'épée du bourreau devoit enlever.

Dès que cette persécution a cessé, la longue paix a produit les mauvaises mœurs, & la fin

des travaux a été le commencement des vices. Le diable n'a plus suscité, contre les Fideles, des tyrans & des bourreaux, mais il a excité les passions de l'avarice, de l'ambition, de l'impureté, qui sont devenues les plus terribles fléaux : & ce qu'il y a de plus cruel, c'est que la discipline même s'est rélâchée dans le tems qu'elle devoit se ranimer.

Quel contraste entre les pénitences qu'on imposoit autrefois aux pécheurs, & celles qu'on emploie maintenant. Celles-ci ne consistent que dans quelques prieres, & celles-là se faisoient publiquement souvent jusqu'à la mort, & consistoient dans des macérations de toute espece. On a bien moins horreur du péché, & l'on craint bien moins de retomber, lorsqu'on en est quitte pour quelque satisfaction légere. L'Eglise qui conserve & qui conservera

ſervera toujours le même eſprit, a beau nous faire connoître que ſon intention n'a point changé, nous nous contentons de quelques pratiques de dévotion, qui ne pouvant entrer en compenſation avec nos excès, nous laiſſent toujours redevables à la juſtice de Dieu. Le crime eſt à ſon comble, & ne craint point de ſe montrer, parcequ'il n'y a, pour ainſi dire, ni honte ni peine contre les débauchés. Quelque Confeſſeur facile les abſout à la hâte, n'exige que quelques courtes prieres, & le cercle des rechûtes & des ſacriléges roule ſans diſcontinuer. Chacun devient aujourd'hui directeur de ſoi-même, & dans une affaire auſſi importante que celle du Salut, où l'on ne feroit rien de trop en conſultant tous les Docteurs les plus éclairés, on s'en rapporte à ſa conſcience, c'eſt-à-dire, à quelque

malheureux préjugé qu'on prend pour une lumiere du Ciel, & qu'on ſuit ſans vouloir s'en déſiſter.

Une telle décadence, ſoit dans les mœurs ſoit dans la foi, ne peut que nous conduire à cette affreuſe apoſtaſie prédite dans les Livres ſaints. Je le dis en tremblant, nous frayons les voies à l'Antechriſt, & rien ne lui ſera plus facile que de ſeduire les ames après les exemples que nous avons laiſſés.

L'eſprit de curioſité, l'amour de la nouveauté, ſont deux autres cauſes de cette malheureuſe tiédeur, qui nous éloigne de Dieu & qui nous rend indifférens au culte de ſes Autels. Nous voulons tout connoître & tout approfondir, & à force de lire tout ce qui paroît & tout ce que le ſiécle admire, nous perdons inſenſiblement la Foi. Nous ne ſommes

plus Chrétiens que par routine & par habitude, & si la Religion paroît subsister parmi nous, ce n'est que parcequ'elle ne nous affecte plus. En effet, avec quelle fureur n'aimons-nous pas le luxe qu'elle proscrit, ce luxe qui nous incline tellement vers la terre, que nous oublions le Ciel. Il ne s'accroît de jour en jour que pour nous dégoûter de la pauvreté & de l'humilité, c'est-à-dire, des deux vertus qui sont la base du Christianisme.

Recherchons la date du luxe qui brille au sein de nos villes & de nos maisons, & nous verrons que cette époque est celle de notre relâchement & de notre tiédeur. On quitte les livrées de Jesus Christ quand on prend celles du démon, parcequ'on ne peut servir deux maîtres. Simplifions nos mœurs & nos habits, reprenons la modestie de nos Peres; &

la Religion renaîtra. Le faste est son plus grand ennemi ; il nous fait aimer le monde, & il est impossible de conserver cet amour, & d'être Chrétien ; il n'y a de délices, pour les Elus, que dans le Ciel. C'est là que se trouvent leurs trésors & leur cœur. Je ne prétens cependant pas qu'il n'y ait jamais eu de vices parmi les premiers Chrétiens, & que toute la piété se soit tellement rallentie qu'il n'en reste plus aucune trace parmi nous. Tous les siécles ont eu leurs scandales & des erreurs, mais le nombre n'a pas toujours été au même point. Nous lisons dans l'Apôtre qu'il y avoit de son tems des avares, des fornicateurs, des adulteres, des menteurs & des médisans ; mais il faut convenir qu'on les comptoit alors, & qu'aujourd'hui nos villes & nos campagnes en sont remplies, il faut convenir

qu'on les fuyoit, qu'on les réprimoit, & que l'impunité ne les rendoit pas, comme à present, pernicieux & effrontés, il faut convenir que leur pénitence répondoit à leurs excès, & qu'on ne connoissoit point alors l'horrible méthode de se vanter des crimes qu'on a faits.

Il n'est pas moins vrai que malgré les affreux désordres qui regnent parmi nous, il y a dans chaque ville, dans chaque paroisse, de saintes ames qui en gemissent, & qui détournent par leurs prieres, les châtimens que nous méritons. Les Elus sont de tous les pays & de tous les tems, & comme le monde ne subsiste que pour eux, ils se reproduiront autant que l'Univers subsistera, non pas toujours avec la même abondance, mais toujours avec la même vérité.

Ne nous étonnons plus si les

Saints Peres tonnent de ſiécle en ſiécle contre les impiétés & contre la corruption : ſi l'on trouve dans les écrits des Tertullien, des Cyprien, des Chriſoſtome, des Jerôme, les plaintes les plus améres, & les reproches les plus vifs contre la parure, contre la gourmandiſe & contre la vanité. Les relâchemens des Chrétiens ſont donc auſſi anciens que le Chriſtianiſme même. Il y eut de tout tems de la zizanie dans le champ du Seigneur. Les premiers ſiécles de l'Egliſe ont été ſaints, mais non pas impeccables ; les derniers ſont exceſſivement rélâchés, mais non pas incurables. Nous devons donc être perſuadés que dans la primitive Egliſe, avec beaucoup de bien, il y eut du mal, & qu'en l'Egliſe préſente, avec beaucoup de mal, il y a encore du bien : les Chrétiens exacts & fervens ſeront toujours

mêlés avec des Chétiens imparfaits & relâchés. Ce sont deux différentes portions qui, dans un même sein comme les deux jumeaux Jacob & Esaü en celui de Rebecca, vivent unies ensemble, & la Divine Providence en tire un tel avantage, que les Saints changent & réforment les méchans, & que les méchans exercent & purifient les Saints. Comme il n'est rien de plus véritable, il n'est rien aussi de plus merveilleux que de voir avec quelle ardeur les ames humbles, qui s'adonnent à la piété, s'animent pour bien vivre par la vue de ceux qui péchent.

La Maison d'Israël n'est pas encore heureusement réduite au seul Elie, Dieu s'est reservé plusieurs milliers de bons & fideles Israëlites: quoique la Foi diminue, comme la clarté du jour sur le soir, quoique la charité se refroidisse dans

ces derniers tems, Dieu contemple parmi nous des Justes qu'il ne cesse d'enrichir de ses dons. Les Sacremens ont la même vertu que lorsqu'ils furent institués ; Jesus-Christ n'est pas moins puissant qu'il l'a toujours été, l'Esprit Saint influe sur l'Eglise comme autrefois, de sorte que si le nombre des malades est grand, ils peuvent d'un moment à l'autre recouvrer la santé. L'Eglise compte encore parmi les siens des Cardinaux & des Prélats, dont la doctrine, le zele & les mœurs sont des sujets d'édification, de dignes Prêtres, de vénerables Religieux dont la vie exemplaire répand la bonne odeur de toutes parts, de pieux Laïcs qui élevent leur famille dans la crainte du Seigneur.

Nous devons donc rendre grace au Seigneur de ce que le Christianisme, après tant de révolu-

tions de la part des Idolâtres, des hérétiques & des pécheurs; après tant de scandales & tant de schismes, subsiste encore aujourd'hui tel qu'il est. Si le relâchement & la corruption l'ont défiguré, au moins enseigne-t-il les mêmes vérités qu'on a toujours prêchées. L'Eglise est aussi pure, & aussi sainte dans l'essence de sa doctrine, qu'elle l'a toujours été, parceque, comme dit l'Apôtre, elle est le regne immuable de Dieu.

CHAPITRE X.

De l'austérité de la primitive Eglise, & des moyens d'en approcher.

IL faudroit ignorer l'Histoire Ecclésiastique, pour douter de la ferveur des premiers Chrétiens.

Les retraites, les veilles, les abſtinences, les privations de tous les plaiſirs dont on ſe fait maintenant une regle ; en un mot, l'horreur du luxe & de la diſſipation, étoient des pratiques qu'on regardoit comme eſſentielles à la vie d'un homme baptiſé.

La profuſion des aumônes, & les mépris des biens, mettoient une égalité de fortune parmi tous les Fideles : tout étoit en commun, & de même qu'il n'y avoit entr'eux qu'un cœur & qu'une ame, il n'y avoit qu'une même maniere de jouir des richeſſes, c'eſt-à-dire, comme n'en jouiſſant pas. L'oraiſon ne s'interrompoit ni le jour, ni la nuit, & il n'étoit point extraordinaire de retrouver au lever du Soleil, des perſonnes à genoux, après avoir paſſé toute la nuit dans cette pénible poſture : on ſait quelle étoit la pénitence des Cloîtres & des

Déſerts, & combien les Solitaires dont Saint Jean Climaque fait la deſcription, effrayoient la nature par leurs étonnantes macérations: mais je ne veux parler que de l'auſtérité commune alors à tous les Fideles de quelque ſexe & de quelque condition qu'ils puſſent être: les uns ſe couvroient de cilices, pour conſerver plus facilement leur innocence; & les autres pour la recouvrer, ſe nourriſſoient de larmes, & faiſoient un holocauſte de leurs corps.

On ne connoiſſoit que des viſites de charité, on ne converſoit que ſur des matieres qui avoient rapport au Ciel, & l'on fuyoit tellement les ſpectacles & les aſſemblées de plaiſir, que les Chrétiens paſſoient alors pour des Hommes qui redoutoient l'éclat & le grand jour. Les Paſteurs apprenoient au troupeau qui leur

étoit confié, que tout le corps de l'Eglise devoit être crucifié par toute la terre, comme l'humanité de Jesus-Christ l'avoit été sur le Calvaire : delà cette ardeur incroyable pour le martyre, qui rendit l'Empire Romain un théâtre de carnage & de sang ; delà cet amour pour la vie retirée, qui fit des plus affreuses cavernes, autant d'habitations ; delà ce goût décidé pour toutes sortes d'austérités qui remplit les maisons de haires, de chaînes & de cilices, qui retraçoit l'image de la mort de toutes parts, & qui transformoit en squelettes les Hommes les plus robustes, & les Femmes les plus renommées par leur beauté : les joues se creusoient à force de pleurer, dit un Pere de l'Eglise ; & la pâleur & l'effroi répandus sur tous les visages, annonçoient à toute la terre, combien on redoutoit les jugemens du Seigneur.

Il n'y avoit qu'une joie toute sainte, cette joie que la vue du Ciel excite, qu'une bonne conscience entretient, qui fut connue.

Les sacrifices de l'esprit & du cœur, étoient continuels : on adoroit avec amour & simplicité, tout ce que proposoit la foi, & l'on bénissoit le Seigneur, quand il répandoit des amertumes & des afflictions. Le Saint Homme Job étoit un modele, que les douleurs & les infortunes rendoient toujours présent : on s'exprimoit comme lui, sur tous les malheurs qui survenoient.

Il est vrai que le mélange des Idolâtres, la tyrannie des Empereurs, les supplices continuels, la violence des persécutions, tenoient alors en haleine tous les premiers Chrétiens, de sorte que la charité qui bouilloit dans leurs veines, n'avoit pas le tems de se refroidir, & que leur force s'agué-

rissoit par l'assiduité des combats. Mais quoique ces tems soient passés, il n'en est pas moins vrai, que nous sommes obligés de nous mortifier, de renoncer à nous mêmes, de faire pénitence, & de porter notre croix, ainsi que dans les premiers siecles de l'Eglise. Il n'y a pas deux Evangiles, un pour ces tems-là, & un pour celui-ci ; & l'on périra infailliblement, si l'on ne se conforme à la vie de Jesus-Christ.

Que j'aime à me représenter ces jours heureux, où toutes les langues paroissoient ne se délier, que pour raconter les miséricordes & les justices du Seigneur ; où les nouvelles du Ciel affectoient plus que toutes celles de la terre ; où l'on ne connoissoit qu'une seule chose nécessaire, savoir le salut ; où l'on n'estimoit de titre, que celui de Chrétien ; où l'on n'avoit d'ambition, que pour arriver à la

gloire de Dieu ; où l'on regardoit ce monde comme une figure qui passe, & chaque maladie comme une réponse de mort & comme un moyen d'arriver à l'immortalité ; où chaque maison sembloit plutôt un Monastere, qu'un lieu de dissipation ; où les peres, les meres, les enfans, ne vivoient que pour bien mourir, & s'encourageoient mutuellement à remplir tous les devoirs de Chrétien, & à ne jamais se relâcher des exercices de piété.

S'il s'élevoit quelque Pécheur au milieu de cette société toute sainte ; bientôt le cilice, le sac & la cendre, devenoient son vêtement & sa nourriture ; bientôt on le voyoit aux portes des Eglises, implorer le secours des Fideles, se recommander à leurs prieres, & solliciter avec larmes, sa reconciliation ; alors les péchés sembloient n'avoir lieu que pour faire

briller la pénitence, que pour faire naître des jeûnes & des macérations de toute espece. Je sais que de Saints Instituts ont succédé à ces pieux usages, & que les Monasteres sont en quelque sorte, le remplacement de cette pénitence publique qui ne subsiste plus, parceque l'Eglise toujours la même, aura toujours des modeles d'abstinence & de sainteté : mais il n'en est pas moins vrai, que la ferveur des premiers siecles, & le relâchement de ceux-ci, font voir deux especes différentes de Chrétiens ; les uns pleins d'ardeur, de zele, & de charité ; les autres tiédes & languissans.

Cependant, comme l'esprit du Christianisme consiste essentiellement dans l'amour de Dieu ; on pourroit voir renaître les beaux jours de la primitive Eglise, quoiqu'on ne soit plus en usage de pratiquer de grandes austérités. On

peut livrer son corps aux flammes, & n'avoir pas la charité ; & l'on peut conserver cette inestimable vertu, sans employer des macérations extraordinaires. Il suffit d'user de ce monde comme n'en usant pas, de n'accorder aux sens, que ce que la nécessité peut exiger, de rapporter à Dieu toutes ses actions, d'observer exactement toutes les loix que l'Eglise prescrit, de s'abstenir de tous les plaisirs que le monde goute avec avidité, de se faire une retraite au milieu de son propre cœur, de recevoir en esprit de pénitence tous les maux qui peuvent survenir. Une vie simple, mais uniforme, coûte souvent plus à la nature, que ces alternatives de pénitences & d'adoucissemens. Ainsi l'Eglise, quoiqu'aujourd'hui privée du secours de la pénitence publique, nous offre les moyens d'expier nos fautes, & de nous sancti-

fier, & conséquemment l'esprit des premiers siecles peut revivre parmi nous.

Si les anciennes austérités du Christianisme ne subsistent plus que dans les Cloîtres, au moins sont-elles une preuve qu'elles ont autrefois existé, & un témoignage constant & perpétuel qui nous annonce que l'Eglise n'a jamais excédé, & qu'on ne peut employer trop de rigueur contre soi même, lorsqu'il s'agit d'acquérir le Royaume des Cieux. Le Chrétien qui gémit sincérement de sa foiblesse, lorsque son courage & ses forces ne lui permettent pas d'embrasser toute la sévérité de la pénitence, & qui y supplée par des larmes & par des aumônes, est un vrai pénitent. Il n'est pas nécessaire de réformer le Christianisme sur ces modeles sublimes que les premiers siecles nous présentent, pour trouver des

adorateurs en esprit & en vérité: ce seroit un ouvrage bien difficile, & peut-être impossible à tenter. Le torrent de la coutume est une digue qu'on n'arrête pas quand on veut: mais ce qui doit nous consoler, c'est qu'une vie exempte de reproches, telle que les ames touchées de Dieu la menent aujourd'hui, est surement agréable au Seigneur comme étant excitée par la charité; c'est que tout le monde n'est pas appellé au même degré de perfection, quoique chacun doive tendre à ce qu'il y a de plus parfait. La diversité des vocations, des tempéramens, des lieux & des tems, peut diversifier les exercices de dévotion: celui qui se leve la nuit, ne doit point mépriser celui qui ne s'y leve pas, & celui qui ne mange point de viande, ne doit point mépriser celui qui en mange, pourvu que tous se réunissent selon leurs for-

ces, à pratiquer ce que l'Eglise prescrit, à observer ses loix avec la même exactitude que celles de Dieu. Le plus saint aux yeux du Seigneur n'est pas toujours le plus austere, & souvent même de grandes austérités peuvent causer de l'amour-propre, & c'est l'humilité qui nous sauve : le Diable a ses pénitens & ses martyrs, & quoique les mortifications soient bonnes & utiles, elles ne sont pas toujours méritoires.

Il est vrai qu'on doit toujours desirer de voir le rétablissement de l'ancienne discipline, comme un moyen d'arrêter le cours des scandales, & de purifier les pécheurs. Saint Charles Borromée témoigna toujours par sa conduite & par ses écrits, qu'il souhaitoit voir renaître la pénitence canonique parmi les Chrétiens. Mais sur cet article comme sur bien d'autres, il est beaucoup plus facile de sou-

haiter, que d'exécuter. Un malheureux esprit de révolte & d'indocilité s'est tellement emparé de la plûpart d'entre nous, qu'on a bien de la peine à faire observer ce qui est indispensablement nécessaire. Cependant l'Eglise ne manquera jamais de Censeurs du vice, & d'Avocats de la vertu qui plaideront contre le relâchement, & qui revendiqueront les droits de la Religion avec zele. Dieu suscite d'âge en âge des Evêques puissans en œuvres & en parole, qui viennent retracer aux yeux des Fideles les premiers siecles du Christianisme. Le tems n'est pas encore heureusement arrivé, où l'iniquité se fasse révérer comme la justice, & s'il y a de grands scandales, ils sont publiquement reconnus pour tels, & le monde tout corrompu qu'il est, en parle avec horreur.

Ne nous décourageons donc pas quoique nous soyons nés dans

des jours où la Religion n'est plus dans sa premiere vigueur. Considérons plutôt, au lieu de nous affliger, que c'est sans doute une grande merveille de retrouver l'Eglise, après tant de révolutions & tant d'années, avec le même esprit qu'elle eut dès le premier instant de sa fondation, & de voir de nos propres yeux, que ni sa croyance ni son langage n'ont point varié. Saint Augustin parloit comme Saint Paul, Saint Thomas comme Saint Augustin, & les Pasteurs qui nous gouvernent ne nous enseignent pas une Doctrine différente, parceque l'Eglise est une dans sa foi.

Mais le seul moyen de nous rapprocher de la primitive Eglise, c'est de beaucoup prêcher l'amour de Dieu : quand on a la charité, on a le véritable esprit de pénitence. Aimez le Seigneur,

& vous accompliſſez la Loi. De-là vient que tous les ſaints Docteurs ont ſpecialement recommandé de rapporter à Dieu toutes ſes actions par un principe de charité, conformément à ces paroles de l'Apôtre, *omnia veſtra in caritate fiant* : de-là vient que Jeſus-Chriſt lui-même ne met aucune reſtriction à l'amour que nous devons avoir pour lui, & que Saint Bernard déclare formellement que la vraie maniere d'aimer le Seigneur, eſt de l'aimer ſans meſure.

Mais qui nous donnera de voir renaître ce ſaint amour, qui ſeul rendit agréable à Dieu le martyre & la pénitence des premiers Chrétiens, ce ſaint amour qui conſume & devore celui qui en eſt heureuſement rempli. C'eſt par ſon impreſſion qu'on vit dans les beaux jours de l'Egliſe, des Perſonnes de tout ſexe & de toute

condition, des hommes du plus haut rang, des femmes de la premiere qualité, entrer dans l'ordre des Pénitens, porter des habits lugubres & déchirés, se prosterner à la porte des Eglises, se couvrir de cendres & de larmes, crier misericorde, implorer le secours des Evêques & des Prêtres, s'exclure eux mêmes des Temples comme des Profanateurs indignes d'y entrer, demeurer hors du camp d'Israël ainsi que les Lépreux, jusqu'à ce qu'ils fussent retablis dans les droits dont le peché les avoit dépouillés.

C'étoit sans doute un grand sujet d'édification de les voir descendre du trône de leurs délices, comme Saint Jerôme le dit de Sainte Fabiole, pour se livrer aux travaux les plus pénibles, & les plus humilians. Il n'y avoit plus ni perles, ni diamants, ni frisures,

res, ni étoffes précieuses sur les corps de ces lugubres pénitens. Aussi morts que ceux qu'on avoit enterrés, ils n'offroient à la vue que des symptômes cadavereux; qu'un état de pâleur & de décharnement qui inspiroit une sainte horreur.

Alors l'Eglise en deuil, demandoit avec les plus douloureux sanglots, la réconciliation de ces malheureux. La contrition d'une part, la compassion de l'autre, formoient un spectacle qui attendrissoit les cœurs les plus durs. Quel tableau pour un siécle aussi délicat que le nôtre! ces récits nous font frissonner d'effroi! & cependant nous méritons mille fois plus de châtimens, que ces ames qui recouroient ainsi au remede de la pénitence.

Osera-t-on nous accuser d'aigreur, si nous prenons occasion de tout ceci, pour invectiver

contre l'impénitence & la sensüalité de notre tems. Qui eut pû se persuader, il y a quinze cens ans, qu'on se feroit un jeu par la suite, des saintes rigueurs de l'Eglise, & qu'il naîtroit des jours, où l'on croiroit avoir expié les plus grands crimes, & être dignes de la participation de la divine Eucharistie, en allant simplement à confesse, où la plûpart des Chrétiens reduiroient toute leur pénitence à la récitation de quelques Pseaumes, ou de quelques litanies.

Cependant, quelque prétexte qu'on oppose, il n'y a point à douter que le Sacrement de Pénitence ne soit un Baptême laborieux, comme son nom même nous l'indique; il n'y a point à douter que l'innocence est la seule vertu qui puisse exempter des macérations, quoique le plus innocent ne soit pas entiérement justifié aux yeux de Dieu, & qu'il

ait toujours des devoirs austeres à remplir. Si votre ame se trouve blessée de quelque coup mortel, disent les Saints Peres, si la fragilité engendre de la pourriture, s'il est nécessaire que le malade ait recours à la Pénitence, il faut y appliquer le fer de la componction, le feu de la douleur, laver les plaies avec les larmes, nétoyer les souillures avec le cilice.

Cette Doctrine condamne l'héresie charnelle de Luther & de Calvin, qui n'exige que la cessation du peché, & une nouvelle vie. Il sera toujours vrai que si l'Eglise a droit de dispenser de la pénitence publique, selon la circonstance des lieux & des tems, les Pénitens n'en sont pas moins obligés de se sévrer de la divine Eucharistie, jusqu'à ce qu'ils soient affermis dans de bonnes résolutions, & qu'ils doivent se metre en esprit au pied de tout

le monde, afin d'humilier leur orgueil, & suppléer aux saintes pratiques des premiers tems, par des jeûnes, des aumônes, des retraites & des prieres, parceque l'Eglise, comme nous l'avons déja dit, peut changer sa discipline, mais ne peut jamais changer son esprit. Ainsi Dieu lui-même change ses ouvrages, selon Saint Augustin, sans jamais changer de conseil. *Mutans opera, & non consilium.*

Il n'en est pas de la Pénitence comme du Baptême. Celui qui a commis volontairement des péchés, doit expier la malédiction de ses levres, par ses propres levres, suivant l'expression de Saint Bernard, & faire servir ses membres à la justice, comme il les a fait servir à l'iniquité. Tout pecheur doit joindre ses larmes au sang de Jesus-Christ; mortifier son ame, gémir comme la colom-

be. Lorſque l'Egliſe baptiſe les Juifs, les Turcs, les Payens, elle ſe contente de leur dire, *gardez votre Baptême*, n'exigeant d'eux aucune ſatisfaction pour leurs dereglemens paſſés; mais quand elle reçoit la confeſſion des pecheurs, elle leur preſcrit d'expier leurs fautes par un ſincere repentir, accompagné d'œuvres ſatisfactoires.

Les Peres diſent à cette occaſion que s'il y a quelque choſe qui ſemble cruel dans la pénitence chrétienne, comme dans le martyre, c'eſt une cruauté de medecine pour la ſanté, & non pas de torture pour la deſtruction; que le malade qui pendant une opération, pouſſe de hauts cris entre les mains de ſon chirurgien, benit, après la cure, ces mêmes mains qu'il accuſoit de barbarie, & qu'il les paie avec plaiſir de tout le mal qu'elles lui ont

fait. Dieu aime la verité, dit Saint Grégoire, parcequ'il ne laisse point le péché sans punition; car il faut que l'homme le poursuive en cette vie, en le punissant en lui-même, ou qu'après cette vie, Dieu par une exacte recherche, en tire une severe vengeance. Toute iniquité grande ou petite sera donc punie de Dieu jugeant, si elle ne l'est pas par l'homme pénitent. *Nisi puniatur ab homine pœnitente, punitur a Deo judicante.*

L'Eglise ne veut jamais absoudre sans quelque satisfaction, mais elle a le droit d'absoudre devant la satisfaction ceux qui s'obligent de l'accomplir; aussi voyons-nous que selon les differens cas, elle use de cette condescendance, parceque c'est la douleur du Pénitent qui la décide, & cette douleur se fait quelquefois connoître de maniere

à convaincre le Miniſtre du Seigneur, quoique ces circonſtances ſoient très rares, ce qui doit faire trembler les confeſſeurs indulgens qui ne ſavent que remetre les pechés, ſans jamais uſer du droit de les retenir, conformement à ces paroles de Jeſus-Chriſt; ceux dont vous remettrez les pechés ſeront remis, *ceux dont vous les retiendrez, ſeront retenus.*

D'ailleurs quand on penſe que dans la primitive Egliſe on refuſoit le Saint Viatique juſqu'à la mort, & à la mort même à certains pecheurs; on doit trouver la conduite préſente à l'égard des Pénitens, quelqu'auſtere qu'elle nous paroiſſe, quelquefois bien douce, & bien mitigée. Que diroient ces hommes qui, pour expier un peché mortel, paſſoient des années entieres à la porte des Egliſes, & ſéparés de tout commerce exterieur avec les Saints,

s'ils voyoient aujourd'hui la maniere avec laquelle on traite le pecheur ! hélas ! s'écrieroient-ils, l'absolution suit maintenant presque toujours l'accusation des péchés, pendant qu'il nous en a couté tant de jeûnes, tant de larmes, tant de macérations pour l'obtenir. Ne soyons donc pas assez téméraires pour nous plaindre, lorsqu'un Ministre, qui connoît les regles de l'Eglise & ses devoirs, nous refuse le bienfait de la réconciliation, jusqu'à ce qu'il se soit assuré, par des œuvres, du changement de notre cœur, & de la sincérité de nos résolutions. On peche si souvent dans ce malheureux Siécle où nous vivons, & l'on retombe si frequemment, que c'est exposer le corps même du Seigneur, que de le donner sans épreuves & sans discernement. Aussi l'Eglise a-t-elle toujours eu & aura-t-elle toujours

pour maxime de refuser l'absolution à quiconque vit dans l'occasion prochaine, ou dans l'habitude du peché mortel. C'est sur cet objet, que sa discipline ne changera jamais quelques prétextes qu'on puisse apporter pour énerver ces saintes regles si bien exposées dans les instructions de Saint Charles Borommée, que le Clergé de France s'est fait gloire d'adopter comme une conduite qui doit guider les Confesseurs.

Il n'est pas moins vrai que pour être véritablement reconcilié avec Dieu, il faut commencer à l'aimer comme source de toute justice, selon l'expression du saint Concile de Trente, & que quoique la crainte soit bonne & utile, elle ne suffit pas si elle n'est jointe à un amour dominant. Il est même bien étrange qu'on ait osé chicanner sur une obligation aussi essentielle, &

dont chacun ſent la néceſſité ; comme ſi Dieu pouvoit pardonner à un pécheur, qui ne cherche à ſe réconcilier avec lui, que parcequ'il redoute ſa vengeange, comme ſi la néceſſité de préferer le Créateur à la créature, qui eſt un devoir de tous les tems & de tous les lieux, pouvoit ceſſer préciſement dans le moment même où le pécheur vient demander pardon de ſes prévarications & de ſes égaremens. Anathême, dit l'Apôtre, à quiconque n'aime pas notre Seigneur Jeſus-Chriſt.

Il eſt ſans doute de la prudence de l'Egliſe de connoître le poids, le nombre & la meſure de ſes châtimens. L'Eſprit Saint qui conduit la barque de Saint Pierre au milieu de cette mer orageuſe, ſouffle où il veut, & comme il veut. Il ſait la force des ſiécles & la portée des ames. Il met dans

sa bouche des Prélats, successeurs des Apôtres, tout ce qui est propre au tems présent, & il leur inspire de distribuer la pénitence aux fideles selon leur capacité. On ne peut douter que lorsque le feu de la persécution s'allumoit de toutes parts, la charité ne fût plus vive, & le zele des pénitens bien plus animé. Les Ministres voyoient les dispositions du pécheur, & ils en profitoient pour donner à l'Univers le spectacle d'une parfaite pénitence, & pour inculquer dans l'esprit des Chrétiens, plus d'amour pour l'innocence, & plus d'horreur pour le vice. Aussi pouvons-nous assurer que si les crimes furent plus rares dans les beaux jours de l'Eglise, c'est que l'aspect des macérations qu'on employoit alors, afin de rentrer en grace avec Dieu, causoit une terreur salutaire & un saint effroi.

CHAPITRE XI.

La vie de la plûpart des Chrétiens de nos jours est aussi corrompue, que la sainteté du Christianisme est éminente.

IL feroit sans doute bien à souhaiter que les œuvres des Chrétiens fussent aussi saintes que les maximes du Christianisme; qu'on n'apperçût pas un contraste si révoltant entre nos mœurs & notre foi, & qu'on pût apprendre Jesus-Christ dans la vie de ceux qui l'adorent, comme dans les discours de ceux qui le prêchent. Mais nous sommes bien éloignés de voir ce souhait s'accomplir; car sans alléguer ici que les idées sont généralement plus parfaites que les ouvrages, que les régles

des arts ſurpaſſent preſque toujours le travail des artiſtes les plus excellens, que les moindres loix ſont ordinairement plus exactes que les meilleures actions des hommes ; nous avons bien d'autres plaintes à faire de nous-mêmes, quand nous meſurons notre conduite avec les préceptes de l'Evangile.

Ce ſeroit encore beaucoup pour un ſiécle comme le nôtre, ſi l'on avoit aumoins ſcrupule de violer les Commandements du Seigneur. La Doctrine Chrétienne eſt ſi ſublime & ſi ſainte, qu'on compatiroit, en quelque ſorte, à la foibleſſe de ceux qui n'en rempliſſent pas exactement toutes les parties, ſi l'on n'appercevoit pas la plus énorme diſproportion entre le Chrétien qu'on prêche, & le Chrétien que l'on voit.

Mais qu'eſt-ce qui ne ſait pas que preſque toute chair a main-

tenant corrompu ſa voie, que le pécheur oſe tirer vanité de ſes péchés mêmes, & qu'on ſe fait gloire d'attaquer l'Évangile par les diſcours les plus licencieux, les plus impies, comme s'il ne renfermoit que des préceptes impoſſibles, ou des abſurdités. Le violement de la loi n'eſt plus ſi odieux, il eſt même, aux yeux d'un grand nombre, une eſpéce d'acte qui paſſe pour un titre d'honneur. Le Miniſtere & les Miniſtres du Seigneur ſervent de dériſion à la multitude des Catholiques, & le Chriſtianiſme n'a pas de plus cruels ennemis que ceux mêmes qui ſe diſent Chrétiens. Ceux qu'on regarde comme les plus exacts n'ont qu'une vaine confiance de ſe ſauver en vivant à la maniere de tout le monde. Le luxe, la mode ſont deux torrens qui entraînent aujourd'hui la plûpart des hommes; & com-

me la mode est de ne rien croire, ou d'agir comme si l'on ne croyoit rien, on ne voit & l'on n'entend que des choses qui contredisent manifestement l'Evangile, & qui crucifient de nouveau notre Seigneur Jesus-Christ.

Déplorable aveuglement ! qui doit nous engager à nous écrier, malheur au monde à cause de ses scandales. La vie des Disciples outrage la Doctrine du Maître. L'incrédulité suit la corruption. On commence par pécher impunément, & l'on finit par être impie. Qu'est-ce qui fréquente aujourd'hui les Sacremens ? qu'est-ce qui les regarde comme des sources de graces, de Salut & de bénédiction ? Les uns les négligent, les autres s'en moquent, & parmi les personnes qui les reçoivent, le plus grand nombre n'y apporte point les dispositions que l'Eglise a toujours exi-

gées. De-là ces fantômes de conversion qui effraient tout homme instruit de sa Religion : de-là ces profanations de toute espece qui remplissent l'Eglise de scandales & d'affliction. Babilone est au milieu de Jérusalem, & la vérité paroît entierement étrangere à ceux qui ont reçu plus de lumieres & plus de graces.

La vocation des Chrétiens a beau être divine, leur Législateur adorable, leur Loi sacrée, leur conduite fait illusion aux foibles, & l'on aime mieux oublier l'estime qu'on avoit déja conçue de la Foi & de la sainteté de l'Evangile, que de s'opposer à la multitude des pécheurs. L'exemple passe pour privilége, & la coutume prend la place de la vérité, comme si à force de crimes, & par le laps des tems, on pouvoit prescrire contre la Loi de Dieu. Cependant on agit avec

la même assurance que si l'on en étoit persuadé. Les Predicateurs prêchent de toutes parts, & si on les entend ce n'est que pour combattre leur Doctrine, ou pour contredire par ses mœurs tout ce qu'ils ont annoncé. On peut en dire autant des Livres de pié-té dont les Lecteurs détruisent les maximes dans leur propre cœur, en suivant toutes sortes de mauvais exemples. Où sont ceux qui après avoir lu dans l'Evangile, qu'on rendra compte des paroles innutiles, qu'il ne sert à rien de gagner l'Univers si l'on vient à perdre son ame, que l'on périra infailliblement si l'on ne fait pénitence, que tout arbre qui ne produit point de bons fruits sera jetté au feu, qu'il y a des supplices qui ne finiront jamais pour punir l'impénitent & l'impie : où sont ceux, dis-je, qui méditent ces terribles vérités,

& qui les prennent pour regles de leur conduite ?

Ah ! si la vie des Chrétiens répondoit à la sainteté du Christianisme, le Ciel en quelque sorte se trouveroit sur la terre, & nous paroîtrions moins des hommes que des Anges ; on n'entendroit dans nos conversations que des discours vraiement évangéliques, on n'appercevroit dans nos mœurs que des images de la vertu, on ne trouveroit dans nos maisons que des Temples & des Cloîtres, on ne remarqueroit dans nos enfans ainsi que dans nous-mêmes que des Disciples de la Croix, que des personnes mortes au monde & ensevelies avec Jesus-Christ pour ressusciter avec lui.

Mais ce n'est malheureusement ici qu'une peinture idéale. Nos villes n'offrent de toutes parts que des emblêmes du vice, que des tableaux d'impureté. Il sem-

ble qu'on ne les ait fondées que pour honorer le plaiſir & pour l'accréditer. Ce ne ſont que théâtres, que feſtins, que jeux, auſſi pleins d'idolâtrie que ceux mêmes des Payens. On n'y ouvre les oreilles que pour entendre l'éloge & le triomphe de l'amour, on n'y leve les yeux que pour y voir les objets les plus ſcandaleux & les plus laſcifs, on n'y délie les langues que pour s'entretenir de choſes frivoles ou criminelles. Qu'on tienne aujourd'hui le langage de la piété, qu'on ramene les évenemens à la Providence leur ſource & leur cauſe, qu'on loue quelque ouvrage pieux & ſolide; on devient auſſitôt le ſujet de la raillerie ou du mépris. Il ne faut reconnoître ni Religion ni avenir, pour être homme d'eſprit, homme recherché, homme ſans préjugés.

On tomboit autrefois par fra-

gilité, mais l'on tombe aujourd'hui avec réflexion, & l'on détermine ſa chute avec joie. Dieu, cet Etre ſi formidable & ſi ſaint, qu'on ne doit nommer qu'avec une religieuſe frayeur, n'eſt preſque plus cité que comme un objet fabuleux, ou comme un maître indolent qui abandonne ſes ouvrages au gré du caprice & du haſard. Il n'y a, pour ainſi dire, plus qu'un culte extérieur, parceque le petit nombre d'adorateurs en eſprit & en vérité n'eſt preſque rien en comparaiſon de la multitude des impies & des impénitens.

Il ne nous reſte plus qu'une idée confuſe de ces hommes évangéliques qui conſacrerent tout leur tems au ſervice du Seigneur, & qui ne connurent de vie que celle de ſe conſumer en ſon honneur. Hélas! que ſont devenus ces jours où des meres chrétien-

nes ne recommandoient à leurs filles que l'amour de la retraite & de la pénitence, où les enfans respectoient dans leurs peres la personne de Dieu-même, où les Chrêtiens ne se voyoient que pour s'exhorter mutuellement à la pratique des bonnes œuvres, où la seule idée du Jugement dernier & de l'Enfer saisissoit les ames de crainte & d'effroi, où l'on ne connoissoit ni les équivoques, ni les paroles obscenes, ni les mauvais livres, où l'on attendoit la mort avec une sainte impatience comme le terme de l'exil, la fin des souffrances & le commencement du vrai bonheur, où l'on recevoit avec joie toutes les maladies & toutes les adversités, où l'on redoutoit les richesses & l'on fuyoit dans les deserts pour éviter les honneurs, où l'on observoit en un mot les maximes de l'Evangile dans toute la rigueur.

Ce seroit sans doute un travail superflu de s'étendre ici sur la sainteté du Christianisme, & d'en faire voir toute l'excellence & toute la grandeur. Il suffit de savoir qu'il est l'ouvrage de Dieu-même, le fruit de la mort de Jesus-Christ, & le complément de tout ce que les hommes peuvent penser & faire de plus parfait. Plus saint que la loi des Juifs qui n'étoit que son ombre & sa figure, il ne prêche que la destruction des passions, que le regne des vertus. Aussi voyons-nous qu'il éleve les plus foibles mortels au plus haut degré de gloire, qu'il rend en quelque sorte leurs corps impassibles, leurs esprits angéliques, & qu'il les unit tellement à Dieu, qu'ils semblent ne faire qu'une seule & même chose avec lui. Ni les Loix de Solon, ni celles de Confucius, ni celles de Mahomet ne

peuvent entrer en parallele avec l'Evangile, ce témoignage éternel du Dieu vivant, témoignage qui seul apprit aux hommes à renoncer à eux-mêmes, & à connoître l'abnégation. La Philosophie ne fait que des orgueilleux, & l'Evangile forme des Saints. Plus on le lit, plus il paroît lumineux; plus on le pratique, plus on ressemble à la Divinité.

Mais hélas! à l'exemple de l'Apôtre je le dis en pleurant, cet Evangile tout sublime & tout divin n'est pour la plûpart des hommes du siecle présent qu'une lettre morte, qu'ils ne s'empressent ni de connoître ni de méditer. Qui est-ce qui connoît aujourd'hui l'Evangile? qui est-ce qui le lit? On sait toutes les clauses des Testamens qui nous assurent quelque frêle succession, & l'on ignore celui-là seul qui nous promet le Ciel pour héritage, quoiqu'il ait été notre Testateur au prix même de son

ſang. Quelle eſt la famille où l'on n'ait pas connoiſſance du Teſtament d'un pere, & cependant nous ne prenons aucune information du legs précieux que le Seigneur nous a laiſſé par ſa mort, le Seigneur, chef de toute paternité, & dont nous ſommes les enfans, bien plus véritablement que de ceux qui nous ont engendrés.

Il n'y a pas lieu de douter que cette indifférence pour l'Evangile ne ſoit la cauſe du relâchement de notre ſiecle. On oublie la ſainteté du Chriſtianiſme, lorſqu'on ne lit point ſes prérogatives & ſes titres, & de cet oubli provient néceſſairement le peu de reſpect qu'on a pour ſoi-même, & l'aſſerviſſement de l'ame. Quiconque médite le nouveau Teſtament avec aſſiduité, apprend à ſe connoître, & rien n'eſt plus digne de relever l'ame à nos yeux que

que l'idée de notre origine & de notre destinée. Pour peu qu'on perde de vue ce double objet, on vit à la maniere des animaux, victimes de toutes les passions & de toutes les sensualités. Et c'est là cette vie de tant d'hommes qui se disent Chrétiens, mais qui ne connoissant ni d'où ils procedent, ni là où ils tendent, agissent sans penser, & n'apperçoivent point d'autre terme au delà de la mort, que la mort même.

Cette conduite est sans doute la plus surprenante; mais ce qui doit étonner encore davantage, c'est de voir qu'on l'honore du nom de Philosophie, & qu'un homme qui assure être de même nature que la bête, passe pour Philosophe. Eh! depuis quand l'étude de la sagesse sera-t-elle le regne de l'animalité? Eh! depuis quand la gloire se trouve-

ra t-elle dans le centre de l'ignominie ? Quelle révolution la mode n'a-t-elle pas opérée dans les esprits, en détruisant toutes les notions qu'on avoit eues jusqu'ici de la Philosophie & de l'extravagance, pour les confondre l'une & l'autre indistinctement.

Le vrai Chrétien retiré à l'écart & s'arrachant à la foule autant qu'il peut, voit de loin ces scandales extravagans, & il gémit, attendant avec impatience le retour de la raison comme devant être celui de la Religion. En effet le Christianisme étant le culte le plus sage & le plus raisonnable qu'on puisse trouver, le bon sens y conduit par lui-même pour peu qu'on veuille l'écouter. Oui il ne faut ni efforts d'esprit, ni études profondes pour reconnoître qu'il ne peut y avoir qu'un vrai culte dans l'Univers, & que les Catholiques sont les

ſeuls qui aient le bonheur de le poſſéder. La queſtion ne peut rouler qu'entre les Juifs & les Chrétiens : ſi l'Univers entier atteſte la venue du Meſſie, comme on n'en ſauroit douter, la cauſe eſt auſſi-tôt décidée.

Il n'y a que les perſonnes aveuglées par le préjugé, qui oſent réclamer le Paganiſme, le Mahometiſme & toutes les Sectes hérétiques, comme l'école de la vraie Religion. L'homme qui examine & qui conſulte ſa raiſon, n'apperçoit, à travers toutes ces ſociétés, que des traits du Catholiciſme défiguré, traits qui dépoſent à la gloire de l'Evangile, & qui conſtatent de la maniere la plus forte ſon autenticité.

Ce ſeroit ici le lieu de ſe répandre en preuves ſur une vérité auſſi intéreſſante ; mais comme cet ouvrage eſt ſimplement de morale, & non de controverſe,

nous revenons à notre ſujet & nous répétons qu'on ne peut trop s'inſtruire des dogmes Evangeliques ſi l'on veut éviter les terribles écueils de la dépravation & de l'incrédulité. Les eſprits ne s'offuſquent, les mœurs ne ſe corrompent que parcequ'au lieu de voir la Religion dans ſes ſources, qui ſont ſublimes & majeſtueuſes, on ne l'apperçoit qu'à travers des Sophiſmes qui la défigurent, ou des ſuperſtitions qui la deshonorent. Le Chriſtianiſme veut être conſideré tel qu'il eſt, c'eſt-à-dire en grand, dégagé de ce que nos paſſions lui prêtent, & ſemblable à la maniere dont l'Egliſe nous le repreſente.

Auſſi doit-on deſirer avec toute l'ardeur poſſible, que l'éducation qui eſt le développement des connoiſſances, & preſque toujours la régle de notre vie, ait pour baſe les vérités de la

Religion telles qu'on les trouve dans la tradition de l'Eglise & dans les Livres Saints : mais tandis qu'on devroit inculquer aux enfans, dès leur premier âge, les principes du Christianisme, on remplit leur esprit de bagatelles & de frivolités : des fables sont ordinairement la premiere leçon qu'on leur fait réciter, & l'amour de la mondanité est le premier sentiment qu'on leur inspire, c'est-à-dire, qu'on commence par faire germer dans le cœur des Chrétiens une morale entierement contraire au Christianisme. Il semble qu'on ait honte de leur apprendre à connoître la seule chose qui leur est nécessaire, & qu'il soit plus honorable de dire des riens, que de parler de Dieu même. La plûpart des Chrétiens vivent & meurent sans avoir su les obligations qu'ils contracterent à la face des Autels, & pen-

dant qu'on regarde comme le comble du deshonneur de manquer de parole à l'égard du dernier des hommes, on se fait un jeu de violer celle qu'on a donnée au Souverain arbître de l'Univers.

De-là ces générations de faux Chrétiens qui n'existent que pour profaner la grace de leur batême, que pour deshonorer l'Eglise dont ils se disent les enfans : delà cette cupidité qui regne sur les débris de la Charité, & qui attache à la terre des hommes nés pour le Ciel. Notre vie se passe dans un tourbillon de plaisirs & d'affaires, qui n'ont nul rapport avec l'Eternité. Les uns plaident pour s'assurer la possession de quelques pouces de terre tandis qu'il n'en faut que soixante-douze au plus en longueur, & trente en largeur, pour contenir toute notre immensité. Les

autres hazardent leurs jours, traversent les mers pour se faire un nom ou pour s'enrichir : la mort les arrache tout à coup aux richesses, & plonge leur nom même dans l'éternel oubli. Ceux-ci ne se livrent aux sciences que pour apprendre à se perdre & à connoître le mal : ceux-là se plaisent à ignorer & leur origine & leur destinée, dans la crainte de reconnoître & d'adorer un Créateur.

Tel est le monde, tels sont nos voisins, nos amis, nos parens ; de sorte que nous passons ordinairement nos jours avec des ennemis de Dieu : leurs actions, leurs discours, ne tendent qu'à accrediter les maximes les plus contraires à l'Evangile, qu'à donner des ridicules aux disciples de la croix, qu'à éloigner de leur esprit & de leur cœur toute idée de la mort & de l'éternité : on

a beau voir la fosse toujous ouverte, l'Univers rempli de malades & de mourans, on vit avec la même sécurité que si l'on étoit immortel, & l'on affronte les redoutables jugemens de Dieu avec la même intrépidité, que s'il s'agissoit du plus petit danger.

Il n'y a que le démon qui puisse nous endormir sur de pareils malheurs, ce qui fait dire à Saint Bernard que nous sommes presque tous ses esclaves dans le tems même que nous doutons de son pouvoir, ou que nous ne parlons de lui que comme d'un Etre éloigné dont il n'y a que le nom qui fasse frémir. Que ne verrions-nous pas à ce sujet si nous avions les yeux de la Foi ! Nous verrions que cet ange des ténebres ne cesse de nous suivre & de nous accompagner, qu'il excite nos passions, qu'il remue nos humeurs, qu'il nous trouble par des songes,

qu'il nous amuſe avec des ſophiſmes qui nous paroiſſent des vérités, qu'il nous apprivoiſe avec les vices les plus honteux, & qu'il ſe rend maître de nos ſens & de nos volontés.

Auſſi voyons-nous que les premiers Chrétiens s'armoient continuellement du ſigne de la croix pour mettre en fuite cet ennemi de notre Salut. Ils ſavoient que, ſelon l'expreſſion de Saint Pierre, il tourne autour de nous pour nous dévorer, & que l'image de notre Redemption eſt un épouvantail qui l'écarte & qui le fait trembler. Malheur au Chrétien qui profane la ſainteté du Chriſtianiſme, en écoutant les ſuggeſtions du malin Eſprit. Et que ſont ces ſuggeſtions, ſi ce n'eſt ces chanſons laſcives qu'on entend de toutes parts, ces deſirs impurs qui ſouillent l'Univers; ces actions abominables qu'on

ne devroit pas même nommer parmi le peuple de Dieu ; ces discours sacriléges qui outragent la Divinité de la maniere la plus scandaleuse.

On dit qu'on n'entend plus parler comme autrefois de possessions du démon ; parcequ'on ne fait pas attention que la plûpart des hommes sont dans ses filets. S'il ne les agite pas de maniere à causer de l'effroi, il n'en est pas moins leur maître & leur instigateur. Ecoutez les paroles du monde, & vous entendez parler le démon ; parcourez ces Romans, ces Livres Philosophiques qui malheureusement circulent de toutes parts, & vous lisez les œuvres du démon. En un mot le démon, malgré l'avenement de Jesus-Christ, semble être encore le Prince de cet Univers. Il regne chez ces meres qui conduisent leurs filles au théâtre, & qui les

parent de toute la vanité du siécle ; il se trouve au milieu de ces assemblées qui sont nos délices ; il conduit la plume de ces écrivains audacieux qui osent interroger la Divinité sur ses voies, & combattre sa Loi ; en un mot il se represente dans tous les endroits où nous allons, & c'est lui que l'Univers invoque sous les noms de gloire & de fortune.

Ne nous étonnons plus si les enfers sont aussi peuplés : il est naturel que le plus grand nombre des hommes vivant ici-bas sous l'esclavage du démon, habite son empire. Dieu ne seroit pas juste s'il accordoit son Royaume de gloire & de félicité, à ceux qui préferent les maximes du diable, à ses préceptes, à ceux qui rejettent ses graces, pour vivre dans l'esclavage du peché.

J'avoue que quand on observe la conduite de la plûpart des Chré-

tiens, ce coup d'œil fait trembler. Ils ſont tout ce qu'ils ne doivent point être, & ils font tout ce qu'ils ne doivent pas faire. L'Evangile leur recommande d'être doux & humbles de cœur, & ils portent l'orgueil à ſon comble; l'Evangile leur ordonne de faire du bien à leurs ennemis, & ils ne reſpirent que haine & vengeance, & ils ſont toujours diſpoſés à laver un affront dans le ſang de celui qui les offenſe; l'Evangile leur déclare que le deſir même de l'adultere eſt un peché mortel, & ils ont le cœur toujours rempli de ces mauvais deſirs, de ſorte qu'ils vivent preſque tous dans une révolte continuelle contre la Loi de Dieu, de ſorte que leur ame, qui devroit être un temple, un ſanctuaire, eſt une caverne de voleurs, un receptacle de crimes & d'erreurs. Leurs converſations ne roulent que ſur l'envie de ſatisfaire leurs paſſions

aux dépens de la justice & de la verité. Proposez-leur une partie de débauche, ils sont toujours prêts à l'embrasser, parlez leur d'une affaire inique, mais avantageuse, ils y entreront sans scrupule. L'amour du plaisir, l'amour du faste, l'amour du gain, voila la boussole qui conduit le monde, qui fait floter celui-ci sur les mers les plus éloignées, & qui pousse celui-là jusques dans le sanctuaire.

Les vrais Chrétiens, au milieu des enfans de Béelzebut, sont donc aussi rares que les épis qui restent après la moisson, que les grapes de raisin qui échapent à la vigilance du vendangeur; & il n'y a rien de plus vrai que cet oracle sorti de la bouche de Dieu même, *beaucoup d'apellés & peu d'Elus*. On a beau vouloir donner des sens forcés aux paroles de Jésus-Christ, la connoissance

du monde nous apprend que c'eſt réellement la multitude qui ſe damne, & que preſque tous ces hommes que nous voyons aller & venir dans les villes & dans les campagnes, ſont des inſenſés qui courent à leur perte. Qu'il eſt terrible de voir tant de projets, tant de préparatifs, tant d'ouvrages aboutir au feu de l'enfer! Les riches ſe ſont endormis, dit l'Ecriture, & ils ſe ſont réveillés les mains vuides, parceque tout ce qui n'eſt pas fait pour le Ciel eſt une œuvre de paille que la vengeance de Dieu dévorera.

Ces châteaux élevés à grands frais, ces palais où brillent l'or & l'azur de toutes parts, ces chefs-d'œuvre de la patience & de l'art, monumens de l'orgueil & de l'ambition des humains, ces ſuperbes ameublemens; autant d'ouvrages du menſonge dont il ne reſtera pas pierre ſur pierre, & qui

annonceront par leur ruine, qu'il n'y a que les actions qui se rapportent à Dieu, qui ne périront jamais, parceque la mémoire du Juste est éternelle, parceque le Tout-Puissant, en tant que seul Etre immortel, communique une perpétuelle durée à tout ce qui émane d'un principe de charité: c'est ce qui fait que l'Apôtre nous dit clairement que les langues cesseront, que les sciences seront détruites, que la Foi même & l'Esperance finiront, mais que la charité seule triomphera. *Caritas autem nunquam excidet.*

Qu'il est glorieux pour le Christianisme d'avoir lui seul le privilége de rendre des œuvres immortelles! Ce n'est en effet que dans la vraie Religion où l'on peut trouver de telles prérogatives. Nouveau caractere qui donne à l'Eglise une préeminence qu'on ne peut trop admirer. Il

est donc vrai qu'en qualité de membres de cette même Eglise, nous pouvons, avec la grace de Dieu, élever des édifices éternels, & que le moindre verre d'eau froide donné au nom de Jésus-Christ, aura sa récompense, tandis que les exploits des plus fameux Conquérans, tandis que les écrits des plus célebres Philosophes, qui n'eurent point Dieu pour fin, ne laisseront qu'un triste & frivole souvenir, & qu'il n'en restera de trace que dans des cœurs consumés de remords & de regrets.

Il étoit juste que le Seigneur imprimât sur les actions qu'il dirige, un caractere de grandeur & d'immortalité, & qu'on les distinguât de tout ce qui n'a pour principe que l'ambition & la vanité: mais c'est un grand malheur que ces actions soient aussi rares, & que des Chrétiens, choi-

fis pour donner à l'Univers spectacle de toutes les vertus, prostituent dans l'amour des cho ses périssables. Devroit-on vo au milieu de l'Eglise les horreu mêmes du Paganisme ; & les pr miers Chrétiens devoient-ils s'a tendre qu'une postérité aussi mé prisable que la nôtre, leur suc cederoit un jour. Que diroien ils à la vue de nos scandales ? no reconnoîtroient-ils pour leu freres, pour les membres de même Christ qu'ils exprimeren d'une maniere si frapante da leur langage & dans leurs mœur Hélas ! il en couta la vie à la plu part d'entr'eux, pour nous tran mettre ces vérités que nous écou tons avec tant d'indifférence ; i vinrent au milieu de nos villes qui étoient alors plongées dans sein de l'idolâtrie, faire fleu l'Evangile sur les débris des Id les, & l'effusion de leur sang f

la récompense d'un tel zele.

Mais peut-on esperer que ces réflexions feront rentrer en eux-mêmes nos Lecteurs, au milieu d'un siécle si corrompu. La dépravation & l'incrédulité qui en est la suite, ont augmenté de plus de moitié depuis cent ans, c'est-à-dire, depuis le tems où le pieux auteur, dont je renouvelle l'ouvrage, faisoit ses observations. Cependant quelles larmes ne répand-il pas sur le relâchement qui regnoit alors! Preuve incontestable que le mal est maintenant presqu'à son comble, & qu'il est le prélude de cette effroyable apostasie dont nous sommes ménacés dans les Livres Saints.

Le neuvieme & le dixieme siécle, il est vrai, furent profanés par des horreurs en tout genre. L'ignorance la plus crasse engendra des superstitions de toute espece, & l'on vit dans le sein de

l'Eglise les plus affreux excès ; mais l'on n'attaquoit alors ni Dieu, ni sa Religion par des discours & par des écrits sacriléges, au lieu qu'on se fait gloire aujourd'hui de déclarer la guerre au Ciel même, & d'écraser, s'il est possible, tous ceux qui revendiquent les droits de la vérité, & qui tâchent de venger l'honneur des Autels. Qu'y a-t-il de plus méprisable aux yeux des Philosophes modernes, qu'un livre qui fortifie les fideles dans l'amour du Christianisme, & qui leur inspire de l'horreur pour toutes les maximes qui en éloignent ! Ils emploient toutes sortes de moyens pour le décrier, & s'ils n'osent combattre ouvertement ses principes, ils l'attaquent comme un ouvrage qui n'a point de style, qui ne dit rien de neuf, qui ne mérite pas qu'on le parcourre & qui n'est propre qu'à

entretenir la dévotion de quelque femmelette, ou de quelque idiot.

Le siécle est si superficiel, qu'on les en croit sur leur parole, quoique souvent ils n'aient pas lû l'ouvrage qu'ils font mine d'analyser, comme cela paroît dans leurs censures qui ne sont que des railleries, des déclamations, & qui ne touchent jamais le point de la question. Des sophismes lorsqu'on objecte, des ridicules lorsqu'on répond : telle est la méthode de ces prétendus beaux esprits qui forment une secte, & qu'on exalte comme les hommes du jour.

Les insensés reprochent à la Religion Chrétienne un enthousiasme qui aveugle la raison, mais où trouver des enthousiastes plus passionnés que parmi ces cabalistes attachés à nos prétendus Philosophes. Je les vois oublier toutes les régles du bon sens

& du goût, pour célébrer des productions qui n'ont de mérite que la singularité, ou plutôt une sorte d'extravagance qu'on prend pour du sublime & pour du génie. L'irreligion a fait de tels progrès, qu'on n'adjuge plus de mérite & d'esprit qu'à celui qui se déclare impie; & non seulement on est incrédule, mais on oblige encore les autres à l'être.

C'est en conséquence de cet affreux scandale (qu'on qualifie de *liberté de penser* ou de *Religion de l'honnête-homme*), que toutes les loix de l'Eglise sont ouvertement violées. Il n'y a plus ni jeûne ni abstinence, & si les Dimanches on assiste encore à la messe, si l'on reçoit les derniers sacremens à la mort, une certaine routine, jointe à un respect purement humain, en est la seule & véritable cause. On regarde ce devoir comme celui de payer la

taille ; & nos ames pour lesquelles Jesus-Christ est mort, ne paroissent pas plus précieuses que l'instinct même des bêtes.

O ! mes yeux, répandez des fontaines de larmes ! Otez-nous de ce monde, ô mon Dieu, plutôt que de voir tous ces malheurs ! Vos enfans gemissent, & personne n'écoute leurs gemissemens. Jérusalem est plongée dans l'amertume & dans l'affliction, & les passans insultent à sa douleur. Qui nous donnera de voir revivre ces tems où les Chrétiens étoient aussi saints que le Christianisme, où le crime n'avoit point d'autre ressource que la plus austere pénitence, où la vertu brilloit dans les familles comme dans les cloîtres, où les dons de Dieu étoient préférés à tous les honneurs & à toutes les richesses de la terre, où l'on ne vivoit que pour mourir, & où l'on ne mou-

roit que pour revivre dans le Seigneur !

Maintenant, (ma plume pourra-t-elle le tracer) oui maintenant l'on expire avec la plus grande indifférence pour le Ciel, & l'on voit des malheureux qui doutent, & d'autres qui blasphêment, au moment même que le Dieu saint & terrible va paroître pour les juger. C'est là cette impénitence finale qui fit toujours trembler tous les Elus, ce péché contre l'Esprit Saint qui ne sera remis ni dans ce monde ni dans l'autre, & qui acheve de rendre notre siécle l'abomination de la désolation.



CHAPITRE XII.

Des malheurs que cauſe le Relâchement des Chrétiens.

LE Chriſtianiſme eſt tellement fait pour l'homme, qu'on ne peut s'écarter de ſes maximes, ſans cauſer les plus grands maux à l'humanité. Toutes les fois qu'on viole les droits de la Religion, on fournit des prétextes aux tiédes pour perſéverer dans leur tiédeur, aux pécheurs pour ne point ſortir de leurs péchés, aux hérétiques pour ne point rentrer dans l'Egliſe, aux impies pour inſulter à l'Evangile, & l'on devient un objet de ſcandale parmi ſes freres.

N'allons point chercher d'autre cauſe de la dépravation des mœurs,

mœurs, que le relâchement de ceux qui devroient donner le bon exemple. Nos passions ne demandent que des autorités pour pouvoir suivre sans contrainte le torrent qui les entraine & qui leur plaît. Il semble que la multitude des pécheurs forme une digue contre les vengeances du Ciel, & qu'on est à l'abri de la colere de l'Eternel quand on péche en société. Cependant l'œil du Seigneur voit tout, & plus nous séduisons d'ames par nos exemples & par nos discours, plus nous sommes criminels & dignes d'anathêmes. Le scandale est le comble des maux, selon la parole de Jesus-Christ, & il vaudroit beaucoup mieux être jetté dans la mer, que d'être l'occasion de la moindre faute.

Jugeons d'après ces réflexions, combien on doit se précautionner contre le relâchement, dans

la crainte d'entretenir les méchans dans leur corruption, ou de faire naître aux bons le desir de se pervertir. Les hommes imitent volontiers, & surtout le mal, parceque leur concupiscence les y porte d'une maniere étonnante. Apeine apperçoivent-ils les moindres sentiers du vice, qu'ils en font une route où ils courent sans retenue. On commence par douter & l'on finit par ne rien croire, de même qu'on commence à dire des paroles obscènes, avant de commettre de mauvaises actions.

Les premiers Chrétiens ne furent si fervens, que parcequ'ils se soutenoient mutuellement par des exemples, & nous ne sommes si dépravés, que parceque le crime se donne en spectacle sous nos yeux : nous le voyons fardé avec tant d'adresse & tellement accrédité, que nous n'hésitons pas à abandonner la vertu

comme un objet triste & lugubre.

Si les fideles menoient une vie conforme à leur croyance, il n'y auroit ni cette incrédulité qui nous consterne, ni cette fermentation qui souleve les esprits contre l'autorité civile & sacrée. Il est indubitable que nous ne pouvons nous en prendre qu'à nous-mêmes, si l'impie leve une tête altiere, & si les villes fourmillent de livres sacrileges & séditieux : nos mœurs, oui nos mœurs, gâtées par le luxe & par la mode, ont frayé les voies à cette apostasie presque générale, qui plus terrible que tous les fléaux de l'Egypte, désole l'héritage du Seigneur. Nous avons cru pouvoir adoucir la sainte sévérité de l'Evangile, & ce funeste adoucissement a fait naître les plaies qui nous affligent.

Quand on fournit les moindres armes au démon, il en profite

avec toute l'adresse pour grossir son parti, & pour vaincre les Chrétiens. Aussi Jesus-Christ nous recommande-t il de prier & de veiller sans cesse. Il voyoit que notre tiédeur & notre relâchement seroient la cause d'une affreuse défection dans la Foi : malheur plus terrible que nous ne l'imaginons, car il est certain que le Seigneur nous demandera compte des ames que nos mauvais exemples auront séduites, & que leur perte nous sera imputée comme si nous avions profané son propre sang.

Si nous nous arrêtons maintenant sur ces infideles que nos égaremens retiennent dans leurs erreurs, quels sujets d'accusation contre nous, & quels moyens d'éviter les terribles reproches que le Seigneur nous fera certainement à cette occasion ? Il n'y a personne de quelque Religion

qu'elle puisse être, qui n'avoue que le Christianisme est la plus belle chose du monde, & qui n'exalte la sublimité de ses dogmes, & la sainteté de sa morale; mais la conduite des Chrétiens leur fait peur, & ils ne peuvent allier la sainteté de l'Evangile, avec les mœurs de ceux qui l'adoptent. Les Musulmans ont souvent fait cette réflexion, surtout lorsqu'ils ont vû l'indécence avec laquelle nous paroissons dans nos Temples, & l'espéce de mépris que nous avons pour nos jeûnes & pour nos abstinences.

Tout le monde sait que les Romains, quoiqu'idolâtres, furent les hommes les plus religieux; tout le monde est informé que les Turcs se privent avec scrupule de ce que l'Alcoran leur défend, & tout le monde voit que nous affichons la transgression de nos loix, & qu'il n'y a qu'un très pe-

tit nombre qui soit, même à l'exterieur, observateur des préceptes. Ce contraste est sans doute révoltant, & un épouvantail, si l'on peut parler ainsi, pour quiconque auroit le desir de se faire Chrétien : car on conclut de nos mœurs, ou que les commandemens de l'Evangile sont impossibles, ou que nous ne croyons pas un seul mot de ce que nous professons.

Nous voulions chercher dans le commerce des Chrétiens, disoient les infideles, ce qu'on nous avoit promis dans les enseignemens du Christianisme, pour voir si ces hommes-là étoient autant au dessus des autres hommes, que leur Doctrine est au dessus des autres Religions ; car à les entendre parler, il est certain qu'il n'y a rien de si auguste que leur croyance, qu'il n'y a ni loi, ni histoire, ni Philosophie qui ait

des principes ſi ſublimes, des ſentimens ſi relevés, des eſpérances ſi magnifiques, des fins ſi pures, des exemples ſi héroïques, des récompenſes ſi merveilleuſes; mais nous avons fait la comparaiſon des ſectateurs de l'Evangile, avec ce même Evangile, & cette vue nous a arrêtés. Nous étions Chrétiens ſi nous n'avions point connu de Chrétiens, ou ſi nous ne les avions vus que remplis de leurs maximes. Mais nous les avons examinés hors de leurs écrits, enfin dans un état où l'on peut dire ce qu'ils ſont véritablement eux-mêmes. Hélas! ce qu'ils nous diſoient nous avoit ravi, ce qu'ils font nous déſabuſe, les dement, & nous conſole.

Tel eſt exactement le langage des infideles qui nous voient & qui nous pratiquent. C'eſt donc expoſer la Religion à la dériſion des Mécréants, que de la défigu-

rer par nos mœurs, d'une maniere si étrange. Il n'y avoit pas moyen de résister à l'exemple des premiers Chrétiens : le seul aspect de leurs prieres, de leurs aumônes, de leurs jeûnes, de leurs larmes, de leur paix, de leur union, désarmoit les Tyrans, & fit souvent des Confesseurs de la foi, de ceux mêmes qui étoient persécuteurs ; mais aujourd'hui tout éloigne l'Infidele & le Payen de venir à nous. Ils rougiroient de s'unir à des hommes dont la corruption est si publique & si générale, à des hommes qui souvent se moquent de ce qu'ils paroissent croire, & se jouent impunement de ce qu'il y a de plus saint.

L'hérétique est arrêté par le même obstacle. Chaque jour nous auroit ramené quelque Protestant, & nous nous féliciterions de l'heureux retour d'un grand

nombre de nos freres égarés, si notre relâchement n'avoit empêché leurs bons desseins. Leurs écrits nous ont trop souvent reproché la licence de nos mœurs, pour douter de cette vérité. On sait combien ils se scandalisent avec raison, & de la maniere dont nous profanons le saint jour du Dimanche, & du peu de préparation que nous apportons à la communion, & du libertinage qui regne dans nos villes & dans nos campagnes, & des scandales qui ne pénetrent que trop souvent jusque dans nos Sanctuaires.

Que m'importe, dit un Calviniste ou un Lutherien, d'entendre dire aux Catholiques qu'ils composent la véritable Eglise, & qu'ils sont les seuls Disciples de Jesus-Christ, si leur croyance est profanée par les plus honteuses passions, s'ils n'ont que des desirs terrestres & charnels : que m'im-

porte dira un Mahometan ou un Epicurien, d'entendre dire aux Chrétiens que leurs Mysteres sont saints, que leurs livres sont dictés par l'Esprit de Dieu, que leurs esperances sont celestes, s'il n'y a de difference que de langage entr'eux & nous qui ne connoissons ni Christ ni Baptême; s'ils prennent leurs plaisirs comme nous, s'ils se vangent, s'ils trompent, s'ils mentent plus hardiment que nous, s'ils font mille actions injustes & deshonêtes ainsi que le reste des hommes: qu'ils nous vantent donc tant qu'ils voudront la sainteté de leur Religion, comme nous n'en voyons que des paroles, nous n'en sommes point frappés.

Ainsi raisonne l'Infidelité, ainsi l'Athéisme se défend, & quoique ce raisonnement & cette défense ne peuvent absolument rien conclure contre la verité de l'E-

vangile, il n'en eſt pas moins certain que le mauvais Chrétien qui donne lieu à ces diſcours par ſa vie profane & criminelle, deſhonore beaucoup plus la Religion & lui porte un bien plus grand préjudice, que s'il l'abjuroit; c'eſt ce qui fait que Dieu dit par la bouche du Prophete Amos, qu'on ne ſauroit *diſtinguer ſon Peuple de celui d'Ethiopie*, & par l'organe de Jéremie, *que les Citoyens de Jeruſalem ſont ſemblables aux habitans de Gomore*; c'eſt ce qui rend la parole de Dieu ſi ſtérile, ce qui empêche la converſion des héretiques & des incrédules, ce qui conſterne l'Egliſe, & ce qui tarit ſa fécondité. Dès qu'on s'apperçoit que les fideles ſe contentent d'aſſiſter au ſermon ſans ſe réformer, de célébrer la mémoire des Saints ſans les imiter; on regarde la Religion comme un ſimple jeu, &

ceux qui la professent comme une troupe d'hypocrites & d'imposteurs.

Les saints Prélats n'eurent pas une plus grande affliction lorsque les Chrétiens se multiplierent, que celle de voir les Idolâtres douter de la pureté de la Doctrine évangelique, à raison des mauvaises mœurs des Catholiques. *Il n'y auroit aucun Payen*, dit Saint Jean Chrysostôme, *si nous avions soin d'être Chrétiens comme il convient; non il n'y auroit point d'homme si sauvage qu'on le suppose, s'il nous voyoit tels que nous devons être, qui n'accourût aussitôt au culte de la vraie Religion. Ah! si nous étions tous comme Saint Paul qui attiroit tout le monde à la connoissance du vrai Dieu, combien de mondes entiers n'attirerions-nous pas après nous!*

Il n'y a donc rien de plus déplorable & de plus nuisible au

Christianisme en même tems, que le relâchement des Chrétiens; car quoiqu'on ne puisse attribuer à l'art la faute de l'artiste, peu d'hommes sont capables de discerner la sainteté de la croyance, de la corruption des mœurs : le Peuple, c'est-à-dire la multitude, confond ordinairement le ministre avec le ministere, le Chrétien avec le Christianisme, parcequ'il ne juge que par ses sens, & que ses sens lui montrent de toutes parts de mauvais exemples, & des scandales : aussi entend-on dire tous les jours à ceux qui nous environnent & qui nous servent, que s'il étoit vrai qu'il y eût réellement une autre vie, les personnes qui nous en parlent ne s'abandonneroient pas à tant d'écarts.

Quel sujet de triomphe pour les libertins, eux qui ne cherchent qu'à s'autoriser dans leurs

excès, lorſqu'ils voient les Prêtres & les Religieux mêmes contredire leur foi par leurs œuvres. C'eſt alors qu'ils publient avec audace que la Religion n'eſt qu'une affaire de politique, & que les hommes en place n'affectent de croire à l'Evangile, que pour en impoſer au Peuple. C'eſt alors qu'ils ſe perſuadent que l'enfer n'eſt imaginé que pour épouvanter les foibles & les ignorans, & qu'il en eſt de l'Egliſe Romaine ainſi que des autres ſectes.

Mais ce qui doit nous faire trembler à la vue du relâchement qui regne dans preſque tous les états, c'eſt qu'on croit communément bien faire en vivant comme les Chrétiens relâchés; c'eſt qu'on participe ſans crainte aux Sacremens, en ſuivant le torrent d'une coutume inſenſée; c'eſt qu'à force de voir le train de la vie publique, l'infraction des loix

de Dieu passe pour un usage licite ; c'est qu'on regarde comme un excès de dévotion les plus simples pratiques de l'Evangile, & qu'on s'endort avec sécurité dans une tiédeur vraiment criminelle.

Qu'est-ce qui pense que c'est la plus étrange folie de s'abandonner sur l'affaire du Salut, à la discretion du public, & de se promettre sur la foi d'autrui d'arriver au Ciel par la voie qui conduit à la mort ? On aime mieux oublier sa vocation, s'écarter du droit chemin, négliger son salut, prendre enfin la défense du relâchement, que de heurter la multitude & de se singulariser par un attachement scrupuleux aux devoirs qu'impose la piété.

Combien de personnes qui oublient que les spectacles sont absolument contraires à l'Evangile, qui ne les fréquentent que

parcequ'elles voient la multitude s'y rendre avec ardeur, & qui en viennent enfin au point de les justifier comme n'ayant rien de contraire au Christianisme. Telle est la marche par laquelle on descend au dernier des désordres, puisqu'il n'y a point de plus horrible excès que d'excuser la voie de perdition. On voit tous les jours avec douleur qu'on emploie toutes les subtilités possibles pour mitiger les obligations du Baptême, & pour faire passer comme une chose indifférente une action repréhensible à tous égards.

Dès que la Loi ne trouve plus d'observateurs, la mauvaise coutume prend la place de la Loi, & le tems qui altere tout, érige l'abus en droit incontestable : de-là viennent toutes ces interprétations qu'on donne aux textes les plus clairs, pour les affoiblir & les énerver. Quand le vice est uni-

verſel, quiconque a le courage de reprendre les vicieux, paſſe pour impudent & téméraire, & l'on aime beaucoup mieux ſuivre le torrent, que de s'y oppoſer: ainſi la corruption fermente, & gagne inſenſiblement toutes les conditions; ainſi le regne de l'Antechriſt s'établit par les mains mêmes des enfans de Dieu, qui ayant encore une foi ſpéculative, & une routine de piété, ſe regardent encore comme de fideles Chrétiens; ainſi ce fort armé, l'ennemi de Dieu & des ames, gardant ſa place, toutes les choſes qu'il poſſede demeurent en paix, c'eſt-à-dire, que Satan, introduit dans le Royaume de Dieu, domine paiſiblement ſur le grand nombre de gens qui ſe vantent d'être Soldats de Jeſus-Chriſt parcequ'ils en portent extérieurement les marques, & qu'ils marchent avec le gros de ſon armée.

Eſt-il permis, dit Saint Auguſtin, qu'il n'y ait que dans l'affaire du Salut, où les Hommes ne cherchent pas la voie la meilleure & la plus ſure! Faut-il acheter des étoffes, des meubles, des terres, & tant d'autres choſes ſouvent ſuperflues, faut-il entreprendre des voyages, on s'informe avec la plus grande exactitude, on interroge pour ainſi dire, tous ceux qu'on rencontre; & s'agit-il des moyens d'arriver au Ciel, on s'en rapporte ſur cet objet quoique le ſeul néceſſaire, ou à ſoi-même, ou à la déciſion du premier venu, ou à l'exemple de la multitude, qu'on ſait être ſelon la parole même de Jeſus-chriſt, la conduite des réprouvés: on croit toujours vivre aſſez bien, quand on vit comme les autres, & c'eſt cette malheureuſe vie d'imitation qui nous perd, ce qui doit nous confondre.

Quand on me présente dans le même vase, dit Saint Chrysostôme, des billets de vie & de mort que je suis obligé de prendre pour fixer ma destinée, je vais à l'aventure & les yeux fermés, parceque je ne puis faire autrement : mais dois-je en agir de la sorte à l'égard de l'Eternité, lorsque j'ai l'Evangile en main qui me guide & qui m'éclaire, & ne suis je pas insensé si j'abandonne cette voie que Dieu lui-même m'a tracée, pour m'en rapporter à l'opinion des Hommes qui s'abusent & qui me trompent.

Quelle folie sera donc comparable à celle des enfans du siecle qui sont si prudens en fait de paiemens & de marchandises, qu'ils n'en veulent recevoir qu'après en avoir vérifié toutes les especes & toutes les qualités ; & qui en fait de mœurs, renoncent tellement à leurs lumieres, qu'ils ai-

ment mieux vivre au gré des autres, que de juger de la chose du monde où l'imitation est la plus dangereuse, & le discernement le plus nécessaire.

Cependant tous les Pasteurs de l'Eglise, tous les Prédicateurs ne cessent d'avertir, qu'il n'y a point de méprise plus terrible, que de se laisser emporter par le tourbillon du monde. L'on voit d'un côté, dit Saint Augustin, un chemin large rempli de personnes, de l'autre une route très étroite, & très peu fréquentée; mais si vous êtes sage, vous peserez les suffrages au lieu de les compter, & vous vous souviendrez combien il faut écarter de paille, avant que de trouver le bon grain.

Malgré ces avertissemens si salutaires & si dignes de nos méditations, la terre est remplie de ces imprudens qui, considérant

tous les chemins comme propres à conduire au Ciel, entrent au hazard dans le premier qu'ils trouvent, & se croient en sureté dès qu'ils se mêlent avec la foule. Sur cette aveugle confiance, on voit errer à l'aventure les vieillards avec les jeunes gens, les grands avec le peuple, les personnes sacrées avec les profanes, sans avoir d'autre guide qu'un bourdonnement confus qui les dirige, & il n'y a que le petit nombre des Elus qu'on regarde comme une troupe vile & insensée, qui s'arrache à la multitude, & qui suit l'épineux sentier que Jesus-Christ lui-même a tracé.

Rien de plus commun que des réglemens pour bien vivre, dit Sainte Therese : mais rien de plus rare que des vies bien réglées. Pithagore tout Payen qu'il étoit, recommandoit fréquemment à ses disciples, de ne point voya-

ger par le grand chemin, voulant faire entendre que la voie de la multitude, eſt la voie de l'erreur. Mais nous ſommes tellement portés à l'imitation, que nos mœurs, ſans preſque nous en appercevoir, ſe reſſentent de ce que nous voyons faire, & que nous copions preſque toujours les perſonnes avec leſquelles nous vivons. Ce penchant à imiter les autres, ſe manifeſte dès notre premiere enfance. Il n'y a point d'enfant qui à proportion de ſa capacité, ne s'étudie à contrefaire les manœuvres des armées, les événemens des villes, les cérémonies mêmes de l'Egliſe. L'Hiſtoire nous a conſervé que Saint Athanaſe avoit à peine huit ans, qu'il baptiſoit ſes compagnons au bord de la riviere, de la même maniere qu'il avoit vu faire la ſolemnité du Baptême, par le miniſtere des Prêtres; que Saint Charles, à peu-

près au même âge, faisoit des Oratoires, imitoit le chant des Eglises, & cette Histoire est presque celle de tous les enfans.

Cette pente à tout imiter, ne fait que se fortifier à mesure que nous croissons, & comme nous avons ordinairement le malheur de vivre ou avec des parens qui nous donnent de mauvais exemples, ou avec des condisciples, & des Domestiques qui tiennent de mauvais discours, nous devenons insensiblement vicieux. Il n'y a que ceux qui savent se roidir avec force contre la corruption presqu'universelle, qui se conservent dans l'innocence & la pureté : mais quels efforts ne faut-il pas faire pour en venir à bout! La plûpart des Femmes ont la fureur de suivre les modes, espérant trouver dans cette ressource, de quoi réparer les défauts de leur âge ou de leurs agrémens : les

ignorans ſont comme attachés à l'oreille de ceux qui paſſent pour ſavans, & ſe font gloire de répéter leurs ſophiſmes & leurs paradoxes; les inférieurs ſont plus diſpoſés à ſuivre les actions de leurs ſupérieurs, qu'à obéir à leurs commandemens, & à garder les loix. Enfin, par-tout où il y a moins de force & de lumiere, il y a plus de penchant à l'imitation, auſſi eſt-il bien plus aiſé de ſuivre, que de guider, bien plus facile d'imiter, que de ſervir d'exemple; les aveugles peuvent aller après les autres: mais il faut avoir des yeux pour conduire.

Il s'enſuit, que l'appétit d'imiter eſt un fruit de la concupiſcence, une miſere, un déréglement procédant du vice de notre origine comme les autres appétits corrompus, & d'autant mieux que notre goût pour l'imitation a preſque toujours le mal pour objet.

jet. Cette misérable habitude que nous avons de nous justifier, en disant, *je ne fais rien que tout le monde ne fasse*, est une des plus grandes plaies du Christianisme. Le vice nous semble perdre tout ce qu'il a d'odieux, sitôt qu'il devient universel. On ne regarde aujourd'hui l'adultere que comme une simple peccadille, parceque la dépravation des mœurs l'a rendu si commun, qu'il demeure impuni.

Il arrive à la plûpart des Chrétiens, ce qui arrive à un Juge inique que le crédit ou l'argent ont gagné, & qui se croit justifié, quand la pluralité des voix se trouve conforme à ses desirs. Les paroles de l'Apôtre, *gardez-vous bien de ressembler au siecle*, ne sont plus entendues. On ne fait nulle attention aux Paraboles de l'Evangile, qui toutes, pour nous montrer que la vie des Chrétiens

est une vie active & laborieuse, la comparent tantôt à de sages Vierges, qui ne se couchent qu'après avoir mis de l'huile dans leurs lampes; tantôt au Serviteur qui attend son Maître sans oser dormir, tantôt à un Fermier qui fait valoir le talent qu'on lui a confié.

Qu'il est étonnant de voir la plûpart des Chrétiens conspirer contre le Christianisme, & travailler de toutes leurs forces à vouloir abolir ses maximes dans le tems même qu'ils se vantent de les observer: c'est ce qui fait dire au Savant Origêne, que le commerce des Hommes est le marteau de toute la terre, dans la main du Diable, dont parle Jérémie, & qui tente l'Homme par les Hommes. S'il n'y avoit point de complaisance, nos amis ne seroient pas nos corrupteurs, & nous saurions leur résister avec ce saint courage qu'inspire l'Evangile. Les

maladies des pécheurs ne sont incurables, que parceque le torrent de la débauche les entraine: il en naît une insensibilité, & une haine des remedes qui fait presque désespérer de leur conversion. Tout est ligue, tout est complot pour offenser Dieu, & il faut aujourd'hui, que les péchés se montrent avec ostentation, comme ils se cachoient autrefois.

On ne sait plus à la vue de cette corruption universelle, d'où peut venir le Salut, s'il ne survient quelque Tonnerre de Saint Paul, qui menace & qui terrasse, s'il n'arrive quelqu'Ange de Saint Pierre, qui fasse tomber les chaînes & qui ouvre les prisons; si quelque Saphire, quelqu'Ananie ne sont pas frappés de mort; si la flamme ne sort pas du Sanctuaire pour engloutir les Coré, les Dathan, les Abiron: chacun se contente de la vertu de sa famille, &

de celle de ſon ſiecle, & cette prétendue vertu n'eſt ſouvent qu'un grand crime.

Le Myſtere de l'Incarnation n'a pas eu d'autre objet, que de convaincre les Juifs, les payens, en un mot tous les Hommes, que le monde eſt l'ennemi de Dieu, & qu'on ne peut ſe ſauver, qu'en s'en éloignant. Une vertu infinie, & un exemple divin étoient néceſſaires, pour délivrer les Hommes de la captivité des exemples humains, & de leurs traditions paternelles : il falloit la force même du Tout-puiſſant qui vint rompre l'intelligence de la chair, & porter le glaive dans les plus étroites unions du ſang & de l'amitié, pour en trancher tous les nœuds.

En effet, la principale & la premiere occupation de Jeſus-Chriſt, a été de faire des ſéparations dans le monde & des diviſions. Je ſuis venu, dit-il, ſéparer l'Homme

d'avec ſon Pere, & la Fille d'avec ſa mere, & cela pour détruire cette conformité de vie corrompue, que les liens de la nature & ceux de l'amitié avoient introduite dans l'Univers. Si Dieu n'étoit donc deſcendu du Ciel, pour ſéparer les Hommes des Hommes, & les arracher à cette máſſe de corruption à laquelle ils demeuroient fortement unis, il n'y avoit aucun moyen d'eſpérer le Salut.

Que chacun invoque donc le Saint Eſprit, pour examiner ſérieuſement dans quelle famille il eſt né, en quelle condition il ſe trouve, en quel vaiſſeau il eſt embarqué, en quelle ſociété il doit voyager dans ce chemin qui ſe termine à l'Eternité, en un mot, quelles ſont ſes relations, & quels ſont ſes attachemens : qu'il ſache que pour travailler au rétabliſſement de la Vie Chrétienne, il eſt obligé de renoncer à la confor-

mité de tous les exemples des mondains, fussent-ils ses peres, ses freres, ses intimes, & que dans la décadence de la Religion le plus sûr est de ne rien faire comme les autres, lorsqu'ils ne font pas ce qu'ils doivent.

Il n'y a point de plus grand miracle, que de bien vivre parmi ceux qui vivent mal : *être bon*, dit Saint Bernard, parmi les *bons*, *est une chose salutaire, mais parmi les méchans elle est admirable. Au premier il y a autant de bonheur que de sureté, au second autant de vertu que de difficulté ; car quel moyen de manier la poix sans se souiller, & de demeurer dans le feu sans en être offensé.*

La source de cette difficulté, vient du penchant que nous avons tous à cette flatteuse & facile conformité, qui nous fait accommoder au pas de ceux qui nous mênent, au train de ceux qui nous ac-

compagnent, au gré de ceux qui nous poussent: mais pour ne point tomber avec la multitude, il faut fermer les yeux à la rencontre de tous les modeles vicieux; & quand, par impossible, tout ce qu'il y a parmi nous de Chrétiens seroit absolument relâchés, voici deux conseils de Saint Augustin qui doivent nous regler. Le premier est qu'il n'y a point de si mauvais exemple, qui ne nous puisse devenir utile, pourvu que nous l'évitions, *exemplum alicujus malum tibi sit bonum, si caves*; le second est encore d'un degré plus haut, & porte, que quand vous ne trouverez personne que vous puissiez imiter, vous devez avoir le courage de vous faire imiter des autres. *Non invenis quàm imiteris, esto quem alius imitetur.*

Mais qui peut dire aujourd'hui que c'est Jesus-Christ qui le gouverne, tandis que chacun, au lieu

de vivre ſelon l'inſtitution de nôtre Divin Légiſlateur, vit ſelon le tems préſent. Les Juifs aimerent mieux Céſar pour leur Roi, que leur vrai Meſſie ; & nous recevons volontiers la coutume pour notre Souveraine, & ne laiſſons au Chriſtianiſme que de vaines apparences, & des ornemens ridicules de Royauté, comme le ſceptre de roſeau, le manteau de pourpre, & la couronne d'épines ; j'entens des uſages d'une dévotion ſuperflue auxquels nous ſommes ſcrupuleuſement attachés. Les regles de l'Evangile regnent dans nos Chaires, les éloges des Saints brillent dans nos livres, & les coutumes des méchans & des libertins, gouvernent nos actions : mais ne devrions nous pas ſavoir, qu'autant que la Tradition & l'Ecrire ſont immuables, autant la coutume eſt ſujette à s'altérer, parceque la coutume dans la vie des

particuliers eſt ſuſceptible d'autant de corruption, qu'il plaît à chacun de prendre des licences, & de violer les devoirs de ſa profeſſion.

La charité de pluſieurs ſe refroidira, dit le Fils de Dieu; un tems viendra, ſelon l'Apôtre, qu'ils ne pourront ſouffrir la ſaine doctrine; mais que pour flatter leurs oreilles & leurs paſſions, ils chercheront des Docteurs à leur mode, & éviteront d'entendre la vérité pour écouter des fables.

Quoique l'Ecriture-Sainte & la Tradition Apoſtolique ſoient incapables d'altération dans la vraie Egliſe à cauſe de l'aſſiſtance continuelle de l'Eſprit Saint, c'eſt un étrange malheur lorſque les mœurs des Chrétiens viennent à ſe corrompre; car il eſt certain que les mauvaiſes actions qui ſe préſentent à tout moment, en tout lieu, & devant tout le mon-

de, font bien plus d'impreſſion que les bons préceptes qui ne ſe trouvent que dans les Livres ou dans les Exhortations : d'ou vient qu'on ne verra jamais tant de Fideles édifiés, & confirmés dans l'innocence par la ſimple connoiſſance de la vertu, que l'on en verra de pervertis par le fréquent commerce des vicieux.

Qu'eſt-ce qui ignore que par la même force qu'on voit l'habitude & la familiarité apprivoiſer les bêtes les plus féroces, affoiblir la vertu des remedes les plus puiſſans, ôter la grace aux choſes qui charmoient lorſqu'elles étoient nouvelles, l'étonnement aux extraordinaires, l'admiration aux prodiges, & l'horreur aux monſtres, une longue & générale coutume de mal faire eſt capable d'eſſuyer la honte du mal, d'endurcir le front du Pécheur, d'éteindre les remords de la con-

ſcience, d'étouffer les ſentimens de la piété, & de naturaliſer à la fin les plus grands péchés, parmi ceux qui étoient appellés au ſervice de Dieu pour être Saints.

Quelle vertu peut avoir la doctrine du Salut, quand la mauvaiſe habitude a une fois prévalu ? Lorſque le venin a pénétré de toutes parts, l'antidote eſt hors de ſaiſon. Les loix qui viennent des coutumes, dit Ariſtote, ſont bien plus fortes que celles qui viennent des livres. La vérité fait une triſte figure quand on la met en parallele avec les uſages du ſiecle. On n'écoute que la mode, parceque la mode ainſi que l'opinion, eſt la reine du monde : nous convenons des Vérités Evangéliques, lorſqu'on nous les prêche, & nous les détruiſons par nos actions & par nos mœurs, comme ſi ce qui eſt vrai dans l'Egliſe ne l'étoit pas dans nos maiſons, comme ſi

la parole de Dieu pouvoit manquer de s'accomplir.

Suivez la Vérité éternelle, dit Saint Cyprien, & non les coutumes. Jesus Christ est le même aujourd'hui qu'hier, & dans tous les siecles. Il n'y a que ceux qui se roidissent contre les mauvais usages, & qui passent dans l'esprit du monde; pour singuliers & pour originaux, qui suivent la voie du Salut, & cela est tellement vrai, que si nous avions connu tous les Saints que nous honorons, nous les aurions trouvés difficiles, & même incommodes : en effet, étrangers à tout ce que nous recherchons, ennemis de tout ce que nous aimons, amis de tout ce que nous fuyons, ils ont paru respirer un autre air que celui du siécle, parceque l'Evangile n'approuve ni les coutumes du monde ni ses goûts.

CHAPITRE XIII.

La coutume publique ne doit point être celle du Chrétien.

IL eſt ſans doute étonnant de voir comment on oſe aujourd'hui alléguer la coutume, pour calmer les troubles de la conſcience, & vivre dans une fauſſe ſécurité. Mais ne ſait-on pas que les choſes les plus odieuſes & les plus blâmables s'accréditent par le laps des tems, & que cette malheureuſe concupiſcence qui entraîne preſque tous les enfans d'Adam, change en uſage les vices les plus monſtrueux? ne ſait-on pas que la multitude donne de la célébrité, & que ce qui a été déſapprouvé comme extraordinaire, devient enſuite merveilleux, parcequ'il

est généralement adopté? ne sait-on pas que Jesus-Christ anathématise le monde, & conséquemment ses coutumes qui sont diamétralement opposés aux Maximes Evangéliques?

S'il ne se commettoit qu'un adultere dans le cours d'un siécle, ce seroit un monstre abominable dans la société : mais dès qu'on a vu qu'il étoit ordinaire de violer le lit nuptial, ce crime a perdu aux yeux du public sa turpitude & son infamie; & comme il s'est trouvé des hommes qui tenoient à déshonneur de n'avoir point de femmes pour maîtresses, il s'est pareillement trouvé des femmes honteuses de ne point avoir d'amant, & c'est ainsi que le plus affreux commerce, sous le nom de maîtresse & d'amant, s'est accrédité à la Cour, à la Ville, & même dans les Campagnes.

Lorsqu'il n'y avoit que les Sau-

vages & les Barbares qui tuoient, l'homicide étoit rare & diffamé, comme le plus grand outrage qu'on pouvoit faire à la nature, comme un violemment manifeste du droit des gens, comme une usurpation de l'autorité de Dieu le seul Souverain Maître de la vie des Hommes : mais depuis que la Noblesse a mis son honneur dans le carnage brutal des Gladiateurs, le meurtre a presqu'été l'unique vertu de la plûpart des Gentilshommes, & ils n'ont compté leurs exploits que par le nombre de leurs querelles & de leurs duels. Ainsi les mêmes actions sans changer de nature, changent de nom & de prix, & celles qui étoient l'horreur d'un siecle, deviennent la gloire d'un autre. Ainsi la coutume n'est qu'un mélange bisarre d'ignorances & de méprises, d'erreurs & de fragilités, de malices & de brutalités;



car il eſt conſtant que ſi elles étoient ſéparées en détail, & meſurées une à une ſelon la rigueur de la Loi, chacune mériteroit d'être condamnée & punie; & cependant ſi ces abus ſont mis enſemble, on s'en ſert comme de diſpenſes ou de preſcriptions contre la Loi même ; comme ſi la quantité du mal avoit le privilége de corriger ſa qualité; comme ſi le tems avoit droit de conſacrer les choſes profanes; comme ſi la juſtice de Dieu capituloit avec les pécheurs, & ne châtioit le péché que quand il le trouve iſolé; comme ſi ce qui a été une fois injuſte & deshonnête, ne le devoit plus être, dès que le nombre des méchans ſurpaſſe celui des gens de bien.

L'Eſprit-Saint appelle les coutumes les voies des Hommes, parcequ'il n'y a rien de plus ſemblable à la coutume, qu'une grande

route que l'on ſuit. Les veſtiges des uns y attirent les pas des autres, & de même qu'on entre plus volontiers dans un chemin, lorſqu'il eſt plus fréquenté ; ainſi une pratique eſt-elle autoriſée à proportion qu'elle eſt obſervée.

Et voilà d'où vient qu'on aime le monde après y avoir renoncé, qu'on recherche toutes les occaſions de s'enrichir & de s'élever, qu'on mépriſe l'humilité comme une vertu triviale ou ſurnuméraire, qu'on ſuccombe aux tentations ſans la moindre réſiſtance, qu'on ne ſe refuſe aucun plaiſir, qu'on ne ſonge qu'à faire fortune, qu'on inſulte volontiers ſon prochain, ſans vouloir ſouffrir la moindre injure, qu'on publie des médiſances ſans réparation, des flatteries ſans ſcrupule, qu'on garde le bien d'autrui ſans jamais reſtituer, qu'on ſe vange ſans jamais pardonner, qu'on multiplie

les Confessions sans amandemens, qu'on fait nombre de Communions au milieu d'une infinité de rechûtes, qu'on fréquente les Spectacles & les Bals & qu'on y conduit ses enfans, qu'on differe sa conversion jusqu'à la mort, & les derniers Sacremens le plus tard qu'il est possible. C'est le train du monde, c'est sa coutume, & chacun s'y conforme.

Nos mauvaises actions entrent dans le nombre de celles, qui toutes prises ensemble, forment une source publique de poisons, qu'on appelle le *siecle* & la *mode*; & voilà d'où naît cette révolution de vices & d'erreurs qui tourne & retourne sans cesse, & semble imiter les replis tortueux de ce Serpent maudit de la part de Dieu même. Nous imitons les autres, & les autres nous imitent, & ce ne sont de tous côtés que des pécheurs qui se copient.

Il n'en fut pas ainsi du tems des premiers Chrétiens. On ne les voit s'arracher au monde, courir dans les Deserts, vivre dans le creux des rochers, fuir les assemblées publiques, renoncer à tous les divertissemens, que pour ne pas suivre la coutume. Ils savoient qu'un Chrétien est un Homme crucifié avec Jesus-Christ, qui ne doit avoir d'yeux que pour envisager les biens Célestes, qui ne doit avoir de goût que pour les dons de la grace, & qui ne doit former de desirs que pour l'Eternité.

N'est-ce pas en effet une chose vraiement bisarre de voir un Homme qui a solemnellement promis de renoncer au monde, suivre le train du monde; & si l'on seroit étonné & scandalisé, d'apperçevoir un Chartreux à la Comédie, ne doit-on pas l'être également d'y trouver un Chrétien. Les Vœux du Baptême sont

ils donc moins ſacrés que ceux de la profeſſion Religieuſe. Quoi qu'on en diſe, le Chrétien abjure en quelque ſorte le Chriſtaniſme, toutes les fois qu'il paroît à des Spectacles & à des Fêtes que l'Evangile défend, toutes les fois qu'il s'abandonne aux folies du monde, & qu'il en adopte les maximes.

Qu'eſt-ce qu'un vrai Chrétien? c'eſt une Jean-Baptiſte qui ſe ſépare du commerce des pécheurs, c'eſt un Paul qui châtie ſon corps, & qui le réduit en ſervitude, c'eſt une Magdeleine qui paſſe ſa vie à pleurer ſes péchés, c'eſt un Antoine qui s'enſevelit dans une grotte inconnue au reſte de l'Univers, c'eſt un Etienne qui prie pour ſes Bourreaux tandis qu'ils l'accablent de pierres, c'eſt un Laurent qui préfere le plus terrible ſupplice à la proſpérité des méchans. Or je vous le demande, vit-on ces Hommes aſſiſter à des

Spectacles profanes, & ne feriez vous pas vous mêmes fcandalifés, fi l'on vous difoit, ou dans leurs panégyriques, ou dans l'hiftoire de leur vie, qu'ils firent tout ce que vous faites. Cependant n'avez-vous pas comme eux une ame à fauver, un Enfer à éviter.

Ah! qu'on ne s'y trompe point. La Loi eft la même pour les hommes de tous les lieux & de tous les tems, & toujours il fera vrai de dire que le Royaume des Cieux fouffre violence, & qu'il n'y a que ceux qui fe la font qui puiffent y entrer. Malheur à nous fi nous admirons les beaux fiecles de l'Eglife fans les imiter. Chaque pays a fes ufages & fes coutumes. Le pays où Jefus-Chrift eft adoré, doit être une terre de foupirs & de larmes, une terre où le Saint nom du Seigneur foit continuellement béni, où fa volonté foit toujours faite, & il eft hon-

teux, que dis-je ? abominable d'y trouver les mêmes crimes & les mêmes ſcandales que parmi les Idolâtres.

Quel changement y auroit-il dans nos mœurs, ſi nos villes par malheur devenoient tout-à-coup Idolâtres, comme elles le furent autrefois. Hélas! on n'y verroit pas plus de débordemens, & peut-être moins, puiſque nous liſons dans l'hiſtoire, qu'il y eut autrefois des Nations Payennes, plus ſages & plus réglées que nous ; c'eſt-à-dire, que des Enfans du Démon ſe livrerent à moins d'excès, que les Enfans de Jeſus Chriſt.

Quand nous fréquenterons les Egliſes & les Sacremens avec plus d'aſſiduité ; quand nous ſerons plus circonſpects dans nos paroles & dans nos actions, quand nous aurons horreur du monde, comme de l'ennemi de la Croix de Jeſus-Chriſt, quand nous

prendrons le Saint Evangile pour nôtre regle & pour nôtre modele, quand nous aimerons les pieuſes lectures, le ſilence & la retraite, quand nous ferons de nos maiſons des temples de piété, quand nous remplirons avec exactitude tous nos devoirs de citoyen, de parent & d'ami, quand nous édifierons nos freres par une pratique conſtante de toutes les bonnes œuvres recommandées par la Religion, alors nous pourrons préſumer que nous ſommes au nombre des vrais Chrétiens : mais nous devons nous regarder comme leurs antagoniſtes, tant que nous continuerons à ſuivre les uſages du monde, à couvrir nos tables des mêts les plus exquis, à orner nos maiſons des plus ſuperbes ameublemens, à repaître nôtre eſprit de bals, de ſpectacles & de concerts.

Jeſus-Chriſt nous a repréſenté,

les ſiens comme des perſonnes qui pleurent, qui ont le cœur pur, qui ſont pauvres en eſprit, qui ſont altérées de la juſtice, qui aiment la douceur, qui ſe réjouiſſent des calomnies, qui ſe nourriſſent d'opprobres, & qui ne vivent que pour mourir; & l'on veut après cela qu'il nous ſoit permis de chérir le monde, de ſuivre ſes maximes & de ſe conformer à ſes mœurs; ce monde qui fait tout le contraire de ce que recommande Jeſus-Chriſt! N'eſt-ce pas vouloir introduire la confuſion dans la Cité ſainte, & changer Jéruſalem en Babylone?

Avons nous jamais vu quelqu'un en mourant ſe féliciter d'avoir vécu comme le monde, rendre graces au Ciel d'avoir fréquenté aſſiduement les théâtres, d'avoir embraſſé avec ardeur les coutumes du ſiecle, & d'avoir enfin agi comme la multitude. Non

ſans doute., & tout le contraire arrive tous les jours ; ce qui nous prouve qu'il n'y a pas un plus grand malheur, que de ſe laiſſer entraîner par le torrent des uſages & des modes, car l'inſtant de la mort eſt celui de la vérité. Les yeux du corps s'éteignent alors, mais ceux de la foi ſe raniment & s'enflamment, & nous découvrent les choſes telles qu'elles ſont.

Figurons-nous ſouvent cet inſtant qui décidera de tous ceux de notre vie, & nous reconnoîtrons que le monde eſt un trompeur qui nous joue, que ſes coutumes ſont les ennemies du Chriſtianiſme, & qu'il eſt impoſſible de les allier avec les préceptes Evangéliques, puiſque l'Evangile n'exiſte que pour les condamner. Toutes ces perſonnes qui font maintenant notre ſociété, qui nous ſervent de modeles dans la

vie relâchée que nous menons, & qui nous raſſurent par leur nombre, contre les Jugemens de Dieu, ne nous ſuivront point à la mort; nous irons ſeuls dans ce dernier moment au Tribunal de Jeſus-Chriſt, & là, ſi nos œuvres ne peuvent ſoutenir la comparaiſon qui s'en fera avec la Loi, nous ſerons perdus ſans reſſource.

S'appuyer ſur le grand nombre, c'eſt donc bâtir ſur des grains de ſable, & ſe confier à l'impétuoſité des flots. Dieu nous a fait voir d'âge en âge, que la multitude s'égaroit. Ici je n'apperçois que la Famille de Loth au milieu de Sodome; là je ne découvre que celle de Noé qui ſe ſauve des eaux du Déluge. Mille autres Hiſtoires tirées des Livres Saints, nous garantiſſent également, que la coutume publique ne doit point être celle du Chrétien.

D'ailleurs, il eſt évident que

nous ſommes, tous, les auteurs de cette malheureuſe coutume que nous reſpectons, & que nous adorons une Idole qui n'eſt autre que le travail de nos propres mains. Les mœurs générales ne ſubſiſtent que par les mœurs particulieres; de ſorte que ſi chacun travailloit à réformer ſa vie relâchée, les mauvaiſes coutumes ne ſubſiſteroient plus. Chaque Chrétien doit tendre au Royaume de Dieu, à travers le regne du Diable. Le juſte qui paroît marcher ſeul dans la voie étroite, n'eſt cependant point iſolé, puiſqu'il a pour ſociété, & les Anges qui l'accompagnent, & tous les Saints qui l'ont précédé, & tous ceux qui vivent inconnus parmi nous, & qui vivront juſqu'à la fin des tems. Saint Pierre n'attend ni ſuite ni compagnie, lorſque laiſſant ſes Compagnons dans la barque, il ſe jette au milieu des flots pour aller au-devant

de ſon Divin Maître. Les coutumes du ſiecle nous retiennent, comme elles retenoient Auguſtin avant ſa converſion. Nous craignons les reproches de nos parens, de nos voiſins, de nos amis, & nous aimons mieux périr avec eux, que de leur réſiſter. Les abus qui ſont dans le monde, ne ſe préſentent qu'avec les titres ſpécieux de bienſéance, d'approbation publique, & de devoir; & quoiqu'une coutume ſans raiſon ne ſoit qu'une vieille erreur, dit Saint Cyprien, on perſuade à un Homme en place, qu'il eſt obligé d'aſſiſter aux ſpectacles, de ſe livrer au faſte; parceque ſes prédeceſſeurs l'ont fait. *Conſuetudo ſine veritate vetuſtas erroris eſt.*

Il eſt étonnant, combien il y a de Chrétiens qui ſe ſauveroient, s'ils oſoient, & qui perdent leur ame dans la crainte de perdre

leur réputation : il n'eſt pas moins ſurprenant, que les plus ſaintes ames ne puiſſent avoir une ſainte inſpiration du Ciel, ſans être expoſées aux railleries de la fauſſe ſageſſe du ſiecle. La honte de bien faire retient tellement certaines perſonnes, que Saint Auguſtin nous avoue lui-même dans ſes confeſſions, que pour plaire à ſes Condiſciples, il ſe vantoit ſouvent du mal qu'il n'avoit point commis. C'eſt ainſi, continue ce Saint Docteur, que je marchois dans les places de Babylone, & que je me roulois dans des ordures comme dans des parfums précieux ; *& volutabar in cœno tanquam in unguentis pretioſis.*

La Terre n'eſt-elle pas aujourd'hui peuplée de ces Babyloniens dont Saint Auguſtin nous décrit les infirmités dans ſa perſonne, qui ſe perdent par découragement, & par une crainte toute

humaine. La Liberté de la conversation fait tous les jours, d'un Homme discret & retenu, un médisant & un railleur ; la vanité change une Femme naturellement modeste, en une Femme indécente & scandaleuse ; l'exemple des grandes dépenses métamorphose un Homme économe & réglé, en un prodigue. C'est ici la plus terrible illusion du Démon, qui nous fait trouver de l'honneur à commettre un péché, pour lequel nous n'avions ni penchant ni goût, & qui fait que nous nous damnons par pure imitation. Il nous fait manger, selon l'expression de l'Ecriture, les raisins amers de la vigne de Sodome & de Gomorrhe, & nous fait boire comme du vin, le fiel des dragons & le venin mortel des aspics.

Tout cela doit nous faire croire avec raison, que si le feu de la

persécution s'allumoit jamais parmi nous, on verroit le grand nombre de ceux qui se disent Chrétiens, abjurer l'Evangile & conserver la malheureuse vie de leur corps, aux dépens de celle de leur ame. La persécution est la pierre de touche qui discerne l'or, & tout Homme qui n'a pas soin de s'y préparer par une vie chrétienne, succombe ordinairement, & apostasie, lorsque le Tyran paroît. C'est déjà renoncer à Jesus-Christ, que de suivre le monde & ses maximes. Le Juste doit confesser la vérité par sa conduite, comme par sa doctrine. On reconnoît le vrai Chrétien à ses actions ainsi qu'à son langage, parceque tout ce qui émane de Jesus-Christ notre Chef & notre Pere, ne peut qu'être marqué au coin de la justice & de la sainteté. Retenir le nom de Chrétien, & rougir de vivre chrétiennement; c'est

tromper les autres, s'abuser soi-même, & trahir l'Esprit Saint.

Si l'on nous objecte que nous voulons nous distinguer, que nous sommes des dévots, plutôt nés pour habiter avec les animaux qu'avec des Hommes, des originaux moins propres à entretenir la société, qu'à la dissoudre; il faut répondre avec l'Apôtre, qu'on ne plaît point à Jesus-Christ, quand ou veut plaire à tout le monde; repliquer avec Origene, que celui qui conserve l'amour de la Religion, doit s'attendre à beaucoup d'inimitiés?

Malheur à ceux qui ont cette pusillanimité des ames relâchées, qui craignent de se sauver de peur de s'attirer du mépris. Tout vrai Chrétien demande avec instance le don de force & de persévérance, & desire porter écrit sur son front ainsi que dans son cœur, le nom de Jesus-Christ. Que le Fi-

dele ne rougiſſe point, dit Saint Auguſtin, de porter la Croix du Seigneur au lieu le plus éminent & le plus découvert de ſon corps. Envain on croit de cœur, ſi l'on ne confeſſe de bouche; de ſorte que quiconque n'oſe fréquenter les Sacremens, n'oſe obſerver les Commandemens de l'Egliſe, n'oſe bénir Dieu devant & après les repas, n'eſt pas digne d'avoir Jéſus-Chriſt pour pere. Envain la coutume a fait diſparoître les pratiques religieuſes par leſquelles on manifeſtoit ſa foi; le Chrétien n'étant point Enfant de la coutume, mais de la vérité, doit revendiquer dans ſon langage & ſes actions, tout ce qui appartient au culte extérieur du Chriſtianiſme. Eh! qu'importe que le monde raille? le monde eſt déjà jugé, & tous ceux qui l'écoutent ſont dans la voie de la perdition.

Ce n'eſt pas connoître les pre-

miers élémens du Chriſtianiſme, que de croire qu'on n'eſt obligé de confeſſer Jeſus-Chriſt, que lorſqu'on eſt interrogé par des Idolâtres & par des Tyrans. La vie ſe trouve compoſée d'inſtans, où la circonſtance exige qu'on donne des ſignes extérieurs de ſa croyance, ſoit dans ſes actions, ſoit dans ſes diſcours, & ſur-tout depuis que l'incrédulité ſe manifeſte de toutes parts. Plus une préſomptueuſe & fauſſe philoſophie oſe attaquer les vérités du Chriſtianiſme, & plus on doit les défendre par ſes paroles & par ſes exemples. Saint Jean veut qu'on ne ſalue même pas ceux qui peuvent corrompre notre foi, & Jeſus-Chriſt nous recommande de regarder comme un Publicain & comme un Payen, quiconque n'écoute pas l'Egliſe. Ce n'eſt pas qu'il faille être intolérant au point de ne pouvoir ſouffrir ceux que

Dieu ſouffre, & de forcer ceux qui dépendent de nous, à penſer comme nous : la Religion ne connoît que la voie de la perſuaſion, elle attend les momens du Seigneur, elle ne gêne point les conſciences ; mais elle improuve le langage de l'incrédulité, & elle le témoigne lorſqu'elle peut le faire.

CHAPITRE XIV.

De la néceſſité de ſe réformer ſoi-même avant de travailler à la réformation du genre humain.

L'Apôtre, en diſant à ſon Diſciple Timothée, de ne prendre garde qu'à deux choſes, à ſa perſonne & à ſa doctrine, *attende tibi & doctrinæ*, avertit chaque Chrétien de s'appliquer à régler

ses mœurs d'une maniere conforme à l'Evangile. La Femme de Loth n'eut point été changée en Statue, si elle n'eut regardé que son chemin & les deux Anges qui le montroient.

Quiconque n'est pas chargé des autres, ne doit s'informer ni de ce qu'ils disent, ni de ce qu'ils font, dans la crainte de se rendre ou leur juge, ou leur imitateur, ou leur censeur, ou leur complice. On ne fait jamais bien son ouvrage, lorsqu'on ne considere que le travail d'autrui.

D'ailleurs le relâchement général n'étant qu'un amas de mauvaises pratiques qui grossit & qui s'enfle des déréglemens des particuliers, il n'y a point de meilleur moyen de nous en garantir, que de nous purifier chacun de notre portion d'iniquité; afin d'être comme dit Saint Paul, une nouvelle pâte sans levain. Si personne

ne payoit le tribut, les reſſources d'un Etat ſeroient bientôt épuiſées, & ſi nous retirions l'un après l'autre des coutumes publiques tout ce que nos mauvais exemples y ont mis, il ne reſteroit plus rien de ſcandaleux dans le monde.

Il eſt donc queſtion d'interrompre notre coutume, ſi elle n'eſt pas conforme à notre devoir, plutôt que d'accuſer la coutume publique qui n'eſt déréglée que par nos déréglemens. N'accuſons que nous mêmes ſans parler des autres, & ſoyons certains que nous ne leur reſſemblerons plus, dès que nous ne ſerons plus ſemblables à nous mêmes. Chacun de nous crie contre l'iniquité du monde, & cette iniquité n'eſt que le réſultat de nos vices & de nos erreurs. Nous ne faiſons que rouler dans le cercle de nos propres habitudes, lorſque nous roulons dans le cercle du ſiécle; &

il n'y a point d'injuſtice dont nous nous plaignions, qui ne ſoit en partie la nôtre.

En effet étudions notre conduite, ſuivons d'âge en âge nos actions avec nos années, & nous obſerverons qu'après avoir commencé le cours de notre vie ſans ordre & ſans réflexion, nous vivons comme nous voyons vivre nos parens, nos domeſtiques, nos égaux, & que nous nous attachons à la coutume générale, comme la vigne & le lierre s'uniſſent à quelqu'arbre pour leur ſervir d'appui. Quelquefois nous voudrions, il eſt vrai, revenir ſur nos propres pas, mais nous nous ſentons ſi fatigués, nous voyons qu'il eſt ſi tard, que nous craignons de n'avoir ni aſſez de jour ni aſſez de force pour pouvoir l'entreprendre avec ſuccès, & enfin nous conſentons que le torrent où nous nous ſommes jettés,

nous entraine jusqu'à la mort. Tel seroit un voyageur égaré qui, au lieu de chercher son chemin, passeroit le tems à boire, à se divertir ou à dormir : tel est l'animal qu'on mene à la boucherie, & qui tout en s'en allant s'amuse à brouter l'herbe qu'il trouve sous ses pas.

Ainsi nous marchons sans savoir où notre marche nous conduira. Nous faisons aujourd'hui le mal que nous fimes hier, nous remettons à demain la conversion que nous avions remise à ce jour. Semblables années ramenent semblables occasions ; les mêmes occasions produisent les mêmes péchés, jusqu'à ce que la vieillesse des habitudes se joigne à celle du tems, & par-là nous trouvons la longue routine changée en nécessité, & nous mourons enfin sans avoir commencé à bien vivre.

Il en est des relâchemens pu-

blics comme des orages : je ne puis empêcher qu'il ne pleuve & qu'il ne grêle en rase campagne, mais je puis me mettre à l'abri du mauvais tems, lorsque tous ceux qui vont & viennent, se mouillent & se refroidissent. On n'entreprend pas d'arrêter le cours d'une riviere, quand on veut aborder ; on arrête seulement la barque & l'on laisse courir l'eau. Nous ne sommes pas obligés de changer autrement le public qu'en nous changeant nous-mêmes.

L'idée que l'on a que le relâchement dans le Christianisme est un malheur du tems, & non pas un défaut des personnes, est une dangereuse erreur qui entretient les hommes dans une indifférence entiere pour leur salut ; si nous voulons bien y faire attention, nous reconnoîtrons que les ténebres ne sont que dans nos yeux, & que les vices du sié-

cle tiennent à notre vie. Nous reſſemblons à ces malades inquiets, qui au lieu d'accuſer leur mauvaiſe conſtitution, leur mauvais regime, ne ſe plaignent jamais que du mauvais tems & du mauvais air, afin de s'exempter des régles de la ſobriété.

On dit à un Pilote, *ſauvez le vaiſſeau avec vous ſi vous pouvez*, au lieu qu'on ſe contente de dire à un ſimple paſſager, *ſauvez-vous*. Le premier de ces deux avis appartient aux ſupérieurs à qui les ames demandent du ſecours, & crient comme les Diſciples de Jeſus-Chriſt dans la tempête, *ſauvez-nous, nous périſſons*. Le ſecond regarde les particuliers à qui tous les ſentimens de la conſcience ne ceſſent de dire, *ſauve ton ame*. C'eſt un travail perdu que de quereller le tems & de conteſter avec le public: exerçons notre autorité dans notre propre

ressort, c'est-à-dire, chacun de nous sur soi-même, & avant que de gemir sur les maux de la République, tâchons de devenir bons citoyens.

Il y a dans nous un vieux tyran qui est notre vieil usage, dit Saint Jean Chrysostome, & qu'il faut attaquer le premier. Que le regne du démon seroit bientôt aboli parmi les fideles, si chacun, par un généreux dessein, detruisoit sa mauvaise habitude! Mais la plûpart des hommes se contentent de crier contre la corruption du siécle, sans penser que ce sont eux-mêmes qui sont corrompus, & sans vouloir travailler à se corriger. A quoi sert de censurer les mœurs publics si l'on croupit dans le déréglement. On devroit savoir (& ceci fait trembler) qu'en perseverant dans sa mauvaise coutume, on loge, on nourrit, on entretient un soldat du démon. Ah!

pendant qu'on épargne ses ennemis domestiques, on se plaint éloquemment de la malice du tems & de la dépravation du public, de la multiplicité des abus, de la tyrannie des mauvais exemples, de l'inondation de l'iniquité sur la terre.

Les relâchemens, dit un saint Docteur, ne peuvent se défaire en corps d'armée. Il faut les prendre à l'écart, & les détruire successivement : le combat spirituel des Chrétiens est moins une guerre qu'un duel. Le vieil homme doit être détruit par le nouveau. Si chaque David terrasse son Goliath, Israël triomphera des Philistins : il faut consacrer nos bras & nos glaives au Seigneur pour arracher notre œil, notre pied, s'ils nous sont un objet de scandale : mettons le doigt sur la plaie, nous trouverons en nous un déreglement qui nous semble

hors de nous, & nous en couperons la racine. Le monde eſt un vaſte champ rempli d'ivraie, mais que chacun de nous ſeme journellement : & puiſque nous ne pouvons le défricher, arrachons du moins la portion que nous y avons miſe.

Je parle ici de cette coutume que David appelle un vêtement de malédiction, une eau qui a pénétré dans l'intérieur, une huile qui s'eſt gliſſée dans les os; je parle de cette coutume que Saint Auguſtin apelle une autre nature, que nous avons forgée & fondue avec la premiere, un poids ajoûté au penchant de la chair, un ſecond vice de notre façon, une concupiſcence de choix que nous avons jointe à celle de la naiſſance, une captivité du franc arbitre qui fortifie la loi des membres contre la loi de l'eſprit, enfin le regne de la mort & du pé-

ché, qui se rend avec le tems invincible par l'assiduité du plaisir, & par le grand nombre des mauvaises actions.

Voila l'ennemi domestique qui nous tient dans ses filets; & si nous ne pensions pas à exercer notre esprit en criant contre le siécle, au lieu de prendre cette voie, qu'on peut dire inutile, nous attaquerions en secret la coutume qui nous entraîne; mais il n'y a rien de plus rare que de voir un Chrétien armé contre lui-même. Si nous mourons pires que nous ne sommes nés, dit Seneque, c'est nous-mêmes qu'il faut accuser, & non la nature. En effet au lieu de défricher une terre inculte, je parle de notre ame, nous y avons planté des ronces & des épines, nous y avons semé des pierres & des poisons; au lieu de façonner une chose commencée, nous avons pris toutes for-

tes de moyens pour l'effacer & pour la défigurer ; au lieu de guerir les infirmités de notre origine, nous avons chaque jour augmenté le mal pour le rendre incurable : & telle est l'occupation continuelle de la plûpart des Chrétiens qui ne se contentent pas de négliger l'avancement de leur régénération spirituelle, mais qui operent des œuvres de mort pendant toute leur vie ; comme s'ils ne naissoient pas assez profondément piqués du serpent, ils cherchent & composent d'autres poisons pour envenimer encore leur piquure.

Chaque enfant d'Adam vient au monde avec l'inclination de mentir, & quand il raisonne il amplifie & enrichit ce mensonge par le parjure & par la trahison. Il tient de sa premiere génération le desir de se vanger, & sitôt qu'il est devenu grand, il

irrite ſa colere par la fureur des armes, il apprend à tuer avec methode, il ſe fait une régle de la cruauté : l'empoiſonnement, le duel, l'aſſaſſinat ſont des exercices de vengeance, que l'art joint à la nature : la jalouſie nous eſt naturelle dès le berceau, & fait, comme dit Saint Auguſtin, que deux jumeaux attachés aux mammelles de leur nourrice ſe regardent avec une eſpece de fureur; & ſitôt qu'ils croiſſent, les médiſances, les diſputes, les haines, les calomnies, s'emparent de leur ame. L'homme dès l'enfance a de la paſſion pour la préference & pour la vanité. C'eſt un animal glorieux qu'il faut exciter à l'étude par le point d'honneur, animer au travail par des flatteries & par des louanges; il faut l'éblouir par de faux empires & de faux conſulats qu'on établit dans les écoles, & lui préparer

des couronnes puériles à gagner, pour l'encourager à bien faire: mais cette petite ambition croît avec les années, & se change en orgueil & en une ardeur insatiable de dominer, qui foule souvent toutes les loix, afin de parvenir au comble des honneurs, & de voir presque tous les autres hommes sous ses pieds.

Enfin les semences de tous les vices sortent avec nous des entrailles de nos meres, & nous les cultivons avec le plus grand soin, & nous les multiplions avec usure. De la convoitise des yeux qui s'annonce dans une jeune fille qui desire de plaire, naissent souvent des pompes & des vanités qui allarment la modestie, qui appauvrissent les familles & ruinent des Etats. Les petites intempérances pour des fruits & pour des douceurs, sont autant de crayons qui nous peignent cette gourman-

dise excessive & somptueuse dont le Christianisme est vraiment offensé : les petits larcins domestiques ne sont autre chose que des essais de ces rapines & de ces brigandages que l'avarice invente pour abréger le chemin de s'enrichir.

S'il est honteux de n'avoir rien acquis depuis qu'on est sorti du sein de sa mere, que de la taille, de la masse, des années, à la maniere des arbres ou des rochers ; quelle infamie pour celui qui par ses crimes se rend un objet de mépris & d'horreurs ! Cependant on reconnoît la plûpart des Chrétiens à ces traits : ils accusent continuellement le malheur des tems, & ils ne travaillent point à rendre ces tems meilleurs par une vie plus réglée.

Ce n'est pas que nous devions contempler les relâchemens publics avec des yeux indifférens,

ou avec une ame dure, qui ne soit touchée que de nos propres intérêts. Il y a de quoi sécher de zele avec le Prophete, de voir que la multitude oublie la Loi de Dieu; mais il faut se donner de garde de considérer les vices des autres avec colere, & les siens propres avec indulgence. Réunissons donc tout ce que la raison & la foi, la science & l'expérience nous donnent de lumiere & de courage, de vigilance & de soins, pour travailler à nous réformer nous-mêmes. Ne perdons pas un instant ni une occasion de diminuer & de détruire ce corps de péché semé en nous avec la nature, & cultivé par nous avec la coutume. Ne remettons plus à demain ce que nous pouvons faire aujourd'hui, puisque notre corruption s'accroît à mesure qu'augmentent nos années.

Ah! sans une contention in-

fatigable qui agiſſe toujours, ſans une prudente inquiétude qui n'oublie rien, ſans une profonde attention qui fouille juſqu'aux racines, ſans une violence perpetuelle qui arrache ce qui tient trop ferme, les paſſions qui nous ſont naturelles vivront au dedans de nous toute notre vie, & les vices auxquels nous ſommes accoutumés ne mourront jamais qu'avec nous. Mortifiez vos membres, dit Saint Paul, & faites de vos corps une hoſtie vivante qui ſoit agréable à Dieu.

Cette vie, dit Saint Auguſtin, n'a point d'autre travail, ni d'autre attache que de mortifier par l'eſprit les actions de la chair: gemiſſons ſur les écarts de la multitude, & déracinons ce qui ſe trouve en nous de vicieux; prions pour nos freres qui marchent dans les ſentiers de l'iniquité, &

retirons nous en nous-mêmes. Peut-être le Seigneur a-t-il attaché à nos exemples le salut de plusieurs, & peut-être verrons-nous ceux que nous plaignons, revenir sincerement à Dieu sitôt que nous y reviendrons.

Que de réforme à faire dans notre propre cœur! hélas! nous nous efforçons d'adoucir les jours mortels, & nous oublions la vie mortelle. Nous tâchons d'éviter la mort du corps qui est inévitable, & nous ne pensons point à nous garantir de celle de l'ame dont nous pouvons, avec la grace de Dieu, nous préserver. On agit, on mange, on boit, on se couche, on se leve, on s'habille, & chaque jour l'on recommence; & sur la succession alternative de ces occupations, roule toute la vie des enfans d'Adam depuis leur berceau jusqu'à leur tombeau; vie

animale, vie mécanique, qui nous affligeroit si nous goutions les dons du Ciel.

La plûpart des hommes ne demandent rien, dit Saint Augustin, sinon qu'il leur vienne toujours des années, & puis des années, & ne veulent jamais en voir la fin. Cela s'appelle avoir des volontés incompatibles, vouloir toujours marcher & ne vouloir jamais arriver.

Y a-t-il de l'assurance après cela à être Chrétien comme tout le monde l'est, & de ne se mettre point en peine d'avoir rien de Chrétien que l'enfance & l'agonie, c'est-à-dire, le tems où l'on reçoit le Baptême, & celui où l'on reçoit l'Extrême-Onction. N'est-il pas visible que la plûpart des ames ne sont bonnes qu'en ces deux extrêmités, comme ces herbes qu'on dit n'avoir rien de salubre que la graine & la racine,

& dont la tige & les feuilles sont des poisons.

Où trouver parmi les hommes la grace Chrétienne dans sa pureté, si ce n'est chez les enfans & chez les mourans. Tout ce qui arrive, hors de ces deux états, n'est qu'un mélange de Foi Catholique & d'actions profanes, une confusion de sacrements & de rechutes, une association de prieres, de messes, de communions & de sermons, avec les voluptés, les injustices, les ambitions & les haines. On s'attend à terminer un grand nombre d'années payennes par un moment Chrétien, à attacher une fin penitente à une vie dereglée, à payer enfin tous les crimes qu'on a faits avec trois Sacremens pris à la hâte. Il semble qu'on ait parole de Dieu même, pour être aussi tranquille sur un pareil état; ni les morts subites qui sont si

fréquentes, ni les impénitences finales qui sont souvent le terme des pécheurs, ne font nulle impression, & l'on vit & l'on meurt aussi corrompu que le siécle contre lequel on ne cesse d'invectiver.

CHAPITRE XV.

Des ressources contre le relâchement du siécle.

QUAND le torrent du siécle emporte les fideles dans un oubli presque général du vrai chemin du Ciel, quand les communes manieres de vivre y sont absolument relâchées, quand le vice devient mode, quand il n'y a pas seulement du plaisir, mais de l'honneur à mal faire, la ressource doit être de recourir à l'Evangile & aux livres de piété, dans

lesquels on trouve la Doctrine du Salut.

Vous ferez ce que faisoit David dans une Cour composée de politiques & de libertins, comme il le dit lui-même parlant à Dieu : *vos Loix sont ma méditation, & vos Ordonnances sont mon conseil* : vous ferez comme Esdras & Néhémias, vous lirez la Loi du Seigneur, pendant que les enfans d'Israël délivrés de la captivité de Babilone, s'adonnent aux abominations des Etrangers : vous ferez comme le Roi Josias qui, après les regnes impies de Manassé & d'Amon, commença par remettre le service de Dieu en Jerusalem & en Juda par la lecture du Deuteronome que le Prêtre Helcias lui envoya : vous ferez comme l'Eunuque de la Reine de Candace qui lisoit dans son chariot le Prophete Isaïe, quand Dieu lui envoya

l'Apôtre Saint Philippe pour le convertir : vous ferez comme St. Antoine qui arrivant à l'Eglise comme on lisoit l'Evangile, se tint pour averti de Dieu par ces paroles, de même que si elles lui eussent été directement adressées, *allez, vendez tout ce que vous avez, & le donnez aux Pauvres* : vous ferez comme le grand Augustin qui, sollicité par une voix extraordinaire de lire, ouvrit les Epitres de Saint Paul, & trouva dans les premieres paroles qui s'offrirent à sa vue, des reproches sur ses dereglemens & sur ses passions. Il n'y a point de remede plus prompt & plus souverain qu'un tel remede contre la corruption qui nous environne de toutes parts.

Cherchons le Christianisme dans les Livres de Dieu, lorsqu'on ne le trouve plus dans les exemples des hommes. La parole

ſiyſtêmes, & à pointiller ſur les vérités les plus inconteſtables, tout le tems qu'ils devroient conſacrer à corriger leurs mœurs : en quoi ils ſe rendent imitateurs de cette Samaritaine qui, convaincue de ſa mauvaiſe vie par la Révélation prophétique de Jeſus-Chriſt, laiſſa bientôt l'article de ſa conſcience, pour propoſer une queſtion de controverſe agitée entre les Juifs & les Samaritains, ſavoir s'il falloit adorer au Temple de Jeruſalem, ou ſur la montagne de Samarie. L'honneur de Dieu, l'intérêt de l'Egliſe, le ſalut de notre ame, ne nous demandent autre choſe qu'une meilleure vie, & cependant ce n'eſt pas à quoi penſent les grands & les petits, les docteurs & les ignorans, qui preſque tous s'attachent à des conteſtations plus dangereuſes qu'utiles, & qui au lieu de travailler à ſen-

tir la grace, comme dit l'Auteur de l'Imitation, passent leurs jours à la définir.

Il est tems de se convertir, & non pas de dogmatiser: ne voit-on pas que c'est une ruse du Diable, qui fait tous ses efforts pour appliquer les Hommes à des disputes spéculatives, & les éloigner de la pratique de leurs devoirs: il nous détourne des affaires de nôtre conscience, pour nous jetter dans celle de la science. Nous faisons des systêmes, nous entassons des argumens, nous citons l'Ecriture & les Peres, tandis que chacun de nous devroit se taire, & se couvrir de sac & de cendre afin d'expier ses fautes.

Toute la Terre est inondée de crimes. La bête à plusieurs têtes fait la guerre aux Saints, & s'établit jusque dans les demeures les plus sacrées; & comme si la Religion étoit plus florissante que

jamais, on s'occupe à disserter sur des dogmes vraiment imcompréhensibles, & qu'il faut se contenter d'adorer. C'est s'amuser à jouer la robe de Jesus-Christ avec les Soldats de Pilate, au lieu de frapper sa poitrine comme le Centenier, & de crier miséricorde pour obtenir la rémission de ses péchés.

La bonne vie est le corps & la substance du Christianisme : la controverse & l'étude n'en sont que l'habit & l'ornement. Il ne suffit pas pour être sauvé, de nommer souvent le nom de Dieu, de parler de sa Doctrine & de ses Mysteres : mais il faut faire sa volonté ; & c'est ce qui doit faire ici trembler tous ceux qui prêchent l'Evangile ; tous ceux qui écrivent à la gloire de la Religion, & qui seront tous plus rigoureusement punis que les autres, si leur vie n'est pas semblable à leurs disi-

cours & à leurs écrits. Jesus-Christ ne nous dit pas d'employer le tems à contester sur les Vérités de l'Evangile, lorsque l'abomination sera dans le lieu Saint : mais de fuir sur les montagnes, c'est-à-dire, de penser à nous-mêmes, & de nous recueillir. Malheureuse maladie, s'écrie Saint Augustin, que celle où l'on s'amuse à disputer sur les regles de la médecine, au lieu de profiter des secours du Médecin ! *O infelix infirmitas, quæ ad se vocat Medicum, & litibus occupatur !*

Mais voulez-vous savoir en deux mots le vrai moyen de vous garantir de la corruption du monde, étudiez-vous du matin au soir à faire tout le contraire de ce que le monde fait. Le monde prie Dieu, le monde donne l'aumône, le monde se confesse, le monde communie. Mais priez autrement que le monde, qui n'honore Dieu

que du bout des levres, qui n'agit que par routine, & qui ne rapporte point au Seigneur les actions qu'il paroît faire en son nom.

Faites l'aumône autrement que le monde, qui au lieu de donner aux pauvres son superflu, semble n'avoir jamais assez de nécessaire pour subsister, & qui n'accorde qu'à regrêt quelques misérables deniers à l'importunité des malheureux, uniquement pour pouvoir s'en débarrasser.

Jeunez autrement que le monde, qui ne quitte jamais les délices de la table pour se mortifier: mais qui les change seulement pour les diversifier, & qui satisfait son goût pour la volupté, en paroissant embrasser la Pénitence. Quelle abstinence, que celle qui coute infiniment plus que la vie ordinaire, qui couvre une Table avec profusion de ce que

les mers & les rivieres fourniſſent de plus exquis, & qui raſſemble des convives pour ſe régaler & pour ſe réjouir!

Confeſſez vos péchés autrement que le monde, qui s'accoutume à s'accuſer chaque jour de tout ce qu'il doit commettre le lendemain, & qui ne penſe qu'à extorquer une abſolution précipitée, ſans pouvoir ſe réſoudre à une véritable converſion. Demander pardon de ce qu'on ne déteſte point, c'eſt plutôt demander permiſſion de mal faire, que réparer le mal qu'on a fait; celui comme diſent les Peres, *qui ſe confeſſe ſans douleur, ſe moque du Juge & irrite ſa juſtice, au lieu d'exciter ſa miſéricorde.*

Communiez autrement que le monde, qui ne ſe fait pas ſcrupule de communier ſouvent, en péchant ſouvent; qui oſe recevoir l'Euchariſtie, le lendemain d'un

crime, ou la veille d'un autre; qui au lieu de s'éprouver soi-même, comme dit Saint Paul, & d'arracher les racines de ses vices pour ne pas manger sa condamnation, continue de vivre dans des engagemens défendus, ou d'aversion, ou d'amour, ou d'usure, dans la jouissance du bien d'autrui, dans des poursuites ambitieuses, dans le délai des restitutions, dans des occasions prochaines du mal; autant de dangereuses especes d'impénitence, incompatibles avec la réception de la divine Eucharistie.

O qu'il est important de ne jamais oublier ces paroles de Saint Augustin : savoir, que le Baptême visible ne servit de rien à Simon le Magicien, parceque la sanctification invisible lui manqua, *cui sanctificatio invisibilis defuit*; que le Diable fut plus intimément uni à Judas, après la Communion,

parcequ'il mangea sa propre condamnation ; que tous ceux qui participent aux Sacremens de Jesus-Christ, ne participent pas à la Miséricorde de Jesus Christ.

Ainsi le petit nombre doit vous servir de guide ; parceque le petit nombre est celui des Elus, parceque les meilleurs exemples sont les plus rares, & les plus mauvais les plus multipliés, parceque entre ceux mêmes qui ont choisi la vie étroite, il y en a beaucoup qui par des sentiers détournés, vont reprendre le chemin de la multitude. Vivez comme peu de gens vivent, dit un célebre Personnage de l'Antiquité, afin que vous méritiez d'entrer avec le petit nombre dans le Royaume de Dieu. *Vive cum paucis, ut cum paucis inveniri merearis in Regno Dei.*

Mais si la corruption vous assiege de telle sorte que vous ne trou-

viez que des mœurs abſolument gâtées parmi tous ceux que vous rencontrerez, allez ſouvent à l'Ecole des Tombeaux. Il ſort de ces lieux ſouterrains, une impreſſion de vérité qui ſe répandra tout au tour de vous, qui vous convaincra de la néceſſité de bien vivre, pour bien mourir, & qui vous dégoûtera de la figure de ce monde qui paſſe, pour vous faire enviſager le Ciel comme votre Patrie. Saint Philippe de Néri paſſa une partie de ſes jours dans les catacombes, à recueillir l'eſprit des Saints qu'on y avoit enterrés; & il en retira un tel profit, que ſa vie fut ſemblable à la leur, & qu'on l'invoque aujourd'hui, comme il invoqua ceux dont il viſita les Tombeaux.

Dans quelqu'endroit cependant qu'on aille, il eſt bien difficile de ne pas trouver quelque Juſte qui marche dans le chemin

de la Vérité. Travaillez à faire cette heureuſe découverte, & regardez comme un tréſor, la ſociété d'une perſonne vraiement pieuſe, qui par ſes diſcours ou par ſes conſeils vous inſtruira, vous édifiera. Saint François de Sales recommande de choiſir un Directeur entre dix mille, parcequ'une ſage & heureuſe direction vient à bout de nous préſerver de tous les écueils du monde. On ne s'égare ſouvent, que parcequ'on veut marcher ſeul.

Liſez & reliſez les Vies des Saints : c'eſt-là que vous trouverez des modeles qui ne ſont point conteſtés ; ce ſont des miroirs fideles, dit Saint Grégoire, où chacun voit ſes défauts, en voyant les vertus des plus grands Héros de la Terre & du Ciel. Si les Peintres & les Architectes, dit Saint Bonaventure, cherchent les Deſſeins les plus excellens,

lorſqu'ils entreprennent quelqu'ouvrage ; les Chrétiens ne ſont pas moins obligés à fixer ce qu'il y a de mieux pour parvenir à une heureuſe imitation. Les Voyageurs ne demandent le chemin ni à des Aveugles, ni à des Ignorans, & conſéquemment nous devons interroger, lorſqu'il s'agit de la voie du ſalut, ceux qui ont déjà fait la route du Ciel, & qui y ſont placés.

Aimez la retraite & gardez le ſilence, & vous ne ſerez point témoins des œuvres qui pourroient vous ſcandaliſer ou vous corrompre. Dieu prend plaiſir à ſe communiquer à l'ame qui le cherche, & qui loin du tumulte du monde gémit comme la tourterelle, & eſt ſolitaire comme le paſſereau. On ne ſuccombe ſouvent aux tentations, que parcequ'on eſt diſſippé : le cœur qui ſe recueille, n'eſt point en danger

de s'accrocher à tous ces objets périssables que l'Evangile condamne. Nous n'avons point trop de tems pour lire les loix du Seigneur, pour écouter les témoignages de notre conscience, pour revoir le contrat que nous avons passé avec l'Eglise, avec Dieu même, lorsque nous avons reçu la grace du Baptême, pour étudier enfin les clauses de nôtre serment qui nous obligent à laisser les maximes & les opinions vulgaires dont les Hommes s'abusent.

Sans ces précautions, pleins des imperfections domestiques que nous avons pour ainsi dire sucées avec le lait, nous irons nous rouler dans ces bourbiers publics, qu'on peut appeller le réceptacle de tous les crimes & de toutes les erreurs. Les premieres choses que l'ami donne à son ami; ce sont ses préjugés, ses malices, ses fragili-

tés ; de ſorte que plus on vieillit, plus on incorpore avec ſoi les défauts de tous ceux qu'on fréquente, parceque dès que les perſonnes nous plaiſent, leurs vices mêmes nous ſont agréables.

C'eſt une ſuite malheureuſe du péché de notre premier pere, de ce que le plus léger exemple nous détermine au mal, tandis qu'il faut toutes ſortes de moyens pour nous engager à pratiquer le bien. Cependant nous ſavons & par les autres, & par nous mêmes, combien le vice nous eſt funeſte, & la vertu profitable. Le Ciel & la Terre s'uniſſent pour procurer aux vrais Chrétiens, une ſatisfaction que le monde ne peut donner, & dont-il n'a pas même d'idée, parceque le Juſte trouve même dans cette vie, des conſolations qui le dédommagent de toute la privation des richeſſes & des honneurs.

Pleurez donc, comme dit Jeſus-Chriſt

Chrift, fi vous voulez être heureux, fouffrez les perfécutions qui s'élevent contre vous, en les regardant comme une introduction au véritable bonheur. On ne fera couronné qu'autant qu'on aura combattu. *Non coronabitur nifi qui legitimè certaverit.*

CHAPITRE XVI.

La vie des Chrétiens ne peut être fainte, qu'autant qu'ils s'occupent de la mort.

IL eft étonnant de voir l'infenfibilité des Hommes fur un objet auffi terrible que la Mort : ils ont beau être avertis à tout inftant & par les funérailles de leurs proches & de leurs amis, & par les maladies qu'ils éprouvent continuellement en eux-mêmes, que

leur fin ne peut-être éloignée ; ils bâtissent, ils se réjouissent comme s'ils étoient ici bas éternels, & comme s'ils n'étoient comptables de leurs actions, ni à leur conscience qui leur reproche sans cesse leurs désordres, ni au Dieu Suprême qui nous jugera dans toute la rigueur.

L'Esprit Saint ne nous recommande pas inutilement de penser à nôtre fin derniere : aussi lisons nous que les premiers Chrétiens n'en perdoient jamais le souvenir. Tantôt c'étoit l'approche du Martyre qui les engageoit à se tenir prêts à consommer leur sacrifice, & tantôt c'étoit la représentation qu'ils se faisoient de leur dernier moment. Tout leur retraçoit l'image de la Mort. Les années qui disparoissent tour à-tour, les arbres & les fleurs qui se dépouillent successivement de leurs feuilles, les alimens qui sont

autant de remedes pour nous faire subsister, leur rappelloient sans cesse que tout passe, que tout finit, que nous ne sommes nous-mêmes qu'une ombre, & que l'Univers entier n'est qu'un atôme qui périra.

Delà vient qu'ils usoient de ce monde comme n'en usant pas, & qu'ils regardoient leur vie sur cette Terre, comme un séjour dans une Hôtellerie, où l'on ne fait que passer. Jesus-Christ leur avoit appris qu'il viendra comme un voleur; que ceux qui n'auront pas de l'huile dans leur lampe, lorsque l'Epoux arrivera, seront condamnés à d'éternelles ténebres, & ils étoient toujours dans la plus exacte vigilance: ils ne se couchoient qu'en considérant leur lit comme un tombeau, & ils ne se réveilloient qu'en regardant le jour qui les éclairoit, comme celui qui pourroit terminer

leur vie. La Mort, & toujours la Mort faiſoit le ſujet de leurs méditations & de leurs entretiens. Tous la craignoient comme l'avant-coureur des Jugemens de Dieu, & tous la deſiroient comme le principe du vrai bonheur.

Quelle différence entre cette conduite & la nôtre? Nous nous diſons Chrétiens comme ces premiers Enfans de l'Egliſe, & nous ne parlons pas plus de la Mort, que ſi elle ne devoit jamais nous atteindre, & nous recourons à toutes ſortes de moyens & de plaiſirs, pour en écarter l'idée. Le vieillard même dont la moitié du corps eſt en quelque ſorte déjà dans le Tombeau, veut qu'on l'amuſe pour le diſtraire de ſa derniere fin, tandis qu'il devroit prier tous ceux qu'il fréquente de l'entretenir de ce grand & terrible objet.

Mais ce qu'il y a de plus ſuprenant, c'eſt de voir des Femmes

farder leurs rides & déguiſer leurs années, comme ſi tous leurs ſtratagêmes pouvoient reculer la borne que le Seigneur lui-même a poſée pour terminer leurs jours. La Mort eſt ſans ceſſe au milieu de nous, comme elle fut toujours parmi tous les Enfans d'Adam, tantôt étouffant celui-ci, & tantôt égorgeant celui-là, & nous la conſidérons du côté qui l'éloigne, à la maniere de celui qui croit un édifice à une diſtance infinie, parcequ'il le regarde avec un verre qui écarte l'objet.

Le luxe auroit-il fait tant de progrès parmi nous, ſi nous avions continuellement penſé que ces ameublemens dont nous ornons nos maiſons, que ces habits dont nous nous parons, ſeront bientôt le bien de nos héritiers, ou la pâture de quelqu'incendie; ſi nous avions continuellement penſé que toute notre moleſſe & toute

nôtre sensualité, aboutiront au plutôt à une pourriture qui nous dévorera, à une infection qui nous rendra l'horreur de la nature humaine, & l'effroi du monde entier.

Le vrai Chrétien ouvre chaque jour son tombeau, par l'attention avec laquelle il se représente l'instant de sa mort & de sa sépulture. Il voit que là sans amis, sans richesses, sans crédit, sans consolation, il s'incorporera avec la terre qu'on foule aux pieds, que ses os se pulvériseront, que ses titres s'effaceront, que tous les siecles seront pour lui, comme s'ils n'étoient plus, & qu'il n'y aura que son ame, qui dans une région entiérement inconnue à nos sens, subsistera devant un Dieu rémunérateur ou vengeur.

Que ce spectacle est terrible, je l'avoue : mais qu'il est propre à nous élever au-dessus de nous mê-

mes, & à nous rapprocher du Ciel ! Plût-à Dieu qu'il eût pris la place de toutes ces pieces de théâtre dont on nous amuse journellement, & qu'il n'y eût plus dans le monde, d'autre tragédie que la notre, qui captivât notre attention. C'est un nom qu'on peut bien donner au terrible dénouement, qui terminera les actes de notre vie; dénouement qui fit autrefois frissonner une multitude de Saints, & qui nous occupe moins que le jour d'hier qui ne doit jamais revenir.

On peut dire que la plûpart des Chrétiens ne vont & viennent, que pour se jetter dans des abîmes éternels. Attentifs à faire tout le contraire de ce que la loi de Dieu leur prescrit; ils ne travaillent qu'à se rendre la Mort affreuse: aussi les voit-on à ce moment fatal, ne rappeller leurs sens que pour penser encore à des

biens charnels, & pour engager ceux qui les approchent, à ne leur parler que le plus tard qu'il sera possible, de leur réconciliation avec l'Eglise & avec Dieu : mais comment pouvoir espérer de réparer toute une vie passée dans les crimes, par le repentir d'un instant, que la seule crainte de l'Enfer arrache. Cependant telle est la fin du plus grand nombre de ces hommes qui paroissent entierement Chrétiens : ils meurent comme ils ont vécu, pleins de chimeres, de projets, pleins d'ardeurs pour les richesses & pour les plaisirs. On encense leurs corps, on les enterre, on prie pour leur ame, & elle est déjà la proie des Démons.

Que chaque Lecteur qui parcourra ces lignes, rentre ici en soi-même, & je suis assuré que s'il se juge à la rigueur, comme Dieu doit le juger un jour, il aura lieu

de crainde que ce ne ſoit ici ſa deſtinée que je viens de tracer. Saint Pierre nous a dit que le Juſte ſera à peine ſauvé. *Vix juſtus ſalvabitur*; & qu'eſt-ce qui ne tremblera pas, quand il ſe repliera ſur ſoi, quand il ſe rappellera ſes négligences ou ſes excès, ſes déſordres, ou ſes fragilités. Il n'y a perſonne d'entre nous qui ne ſoit dans le cas de dire à Dieu; ô Seigneur, ne vous ſouvenez point des égaremens & des ignorances de ma jeuneſſe! *Delicta juventutis meæ & ignorantias ne memineris Domine.*

Saint Bernard ranimoit ſa ferveur, en ſe diſant ſouvent à lui-même au milieu des Religieux parmi leſquels il vivoit, Bernard, qu'es tu venu faire ici? *Bernarde ad quid veniſti?* Les Chrétiens doivent employer la même interrogation, & répéter ſans ceſſe, pourquoi ſommes nous ici bas, ſi ce

n'est pour apprendre à bien mourir. Oui, notre vie n'est respectable & digne d'éloges, qu'autant qu'elle est un essai continuel de la Mort. Nous devons la goûter à tout instant, selon l'expression d'un Pere de l'Eglise, pour nous dégoûter des biens terrestres. Elle nous paroîtra d'abord amere : mais insensiblement cette amertume se changera en douceur, au point que nous envisagerons notre propre cercueil comme le terme des vanités de la Terre, & le moyen d'arriver au Ciel.

Quel changement dans nos mœurs, dans nos maisons, si tous les Chrétiens ne cessoient d'envisager la Mort ! la Cour seroit sans artifice, le Commerce sans fraude, les Villes sans désordres, les Campagnes sans rapines ; chacun tiendroit son ame entre ses mains, pour la remettre à tout instant à celui qui l'a créée, & qui

doit nous la redemander : chacun auroit une garde de circonſpection ſur ſes levres & autour de ſon cœur, & chacun n'agiroit qu'en regardant ſon action comme pouvant être la derniere de ſa vie.

S'il n'y avoit point de mort ſubite parmi les Hommes, & ſi cette maniere de finir nous étoit inconnue, nous juſtifirions ſans doute nôtre conduite, en diſant qu'on a toujours le tems de ſe préparer, quand le Seigneur veut nous appeller à ſoi : mais quelle peut-être nôtre excuſe, après avoir vu mille fois des perſonnes expirer ſur-le-champ, après avoir ſu mille fois que les unes ont péri tout à-coup au milieu d'un feſtin, & les autres au milieu d'un bal. Hélas ! qu'eſt-ce qui peut ignorer que cette Mort, toujours empreſſée à ſurprendre les Hommes, les ſaiſit preſque tous au moment qu'ils le

croient fort éloignée ? On craint tellement de se préparer à la mort, que celui qui languit depuis plusieurs années dans un lit de douleur & d'infirmités ne s'attend pas à finir lorsque sa derniere heure arrive ; le Vieillard même qui parvient jusqu'à l'âge le plus décrépit, ne sauroit se persuader qu'il ne peut plus aller au-delà ; s'il dit à ses proches ou à ses amis, qu'il se sent dépérir, c'est pour qu'ils le rassurent, & pour qu'ils le flattent en ne parlant pas comme lui.

Cependant ce monde, tel qu'il nous paroît, n'est que la postérité de gens qui ne sont plus, que le résultat de tous ces Hommes qui réduits en poudre, n'ont pas même laissé après eux le souvenir d'un vain nom. Si l'on excepte en effet quelques individus que leurs exploits, leurs talens ou leurs dignités rendront célebres pendant

quelques années, tout a péri, & tout est oublié. Il n'y a pas jusqu'à ces portraits qui existent dans nos maisons, dont nous ignorons souvent les originaux : nous sommes en doute sur les noms de ceux qu'ils représentent, parceque le tems vient à bout de tout détruire & de tout effacer. Un Mort fait oublier l'autre, & à peine serons nous ensevelis, que nos parens & nos amis nous éloigneront de leur imagination & de leur cœur.

Il n'y a que le vrai Chrétien qui cherchant continuellement à se distraire des vanités du monde & des folies du siecle, se représente tous les Hommes qu'il a vu disparoître, & en prend occasion de réfléchir sur sa propre mort : il fouille en quelque sorte dans les entrailles de la Terre, non pour en tirer des diamans ou de l'or, mais pour y trouver le terme des

grandeurs humaines, & pour y voir d'avance quelle sera un jour sa place, lorsque la Mort l'aura arraché à sa propre maison, l'aura rendu l'aliment de la pourriture & des vers.

Quelle destinée! bientôt nous n'aurons pour société, que les ténebres & les horreurs d'un tombeau; & bientôt une pierre roulée avec effort sur ce corps que nous soignons avec tant de sensualité, nous dérobera à la vue du monde entier. Envain les mois, les saisons & les années se renouvelleront, nous ne prendrons part à ce renouvellement, que lorsque le tems de la Résurrection, ce tems marqué dans les décrêts éternels, viendra nous ranimer. Reprenant alors notre premiere forme, & nos membres dispersés, par l'effet de la même puissance qui nous tira du néant; nous revivrons avec notre propre chair, pour devenir

à jamais des instrumens de miséricorde ou de malédiction.

Mais comment ces vérités si sérieuses, ou plutôt si terribles, ne nous affectent-elles point, pendant que le récit de quelqu'aventure romanesque nous émeut, & nous tire souvent hors de nous-mêmes : ne sommes nous donc Chrétiens, que pour perdre de vue les grands objets de la Religion ? Ignorons nous qu'on ne peut être du nombre des Elus, lorsqu'on ne s'occupe ni de la Mort, n'y du Ciel ? Ignorons nous que plus cette Mort est triste & lugubre, & plus elle servira à expier nos crimes & nos vanités. Ce n'est qu'en la recevant avec soumission comme Jesus-Christ lui même l'a acceptée, que nous pourrons obtenir les miséricordes que nous sollicitons.

D'ailleurs, la Mort est l'introduction à la céleste Patrie, & la

Christianisme n'a pour objet que ce divin séjour : quiconque ne la desire pas avec ardeur, est indigne d'y parvenir ; c'est par cette raison que nous demandons chaque jour au Seigneur, que son Regne arrive. Les Justes de tous les tems, ont soupiré après le bonheur de l'Eternité : l'Apôtre se plaignoit sans cesse de la longueur de son exil, & il ne formoit pas d'autres souhaits que d'être affranchi des liens du corps, pour être avec Jesus-Christ. *Cupio dissolvi, & esse cum Christo.*

Tous les Jeûnes de l'Eglise, toutes ses Fêtes, toutes ses Cérémonies, toutes ses Instructions, n'ont pas d'autre but, que d'élever les Chrétiens vers le Ciel. C'est-là que les Saints nous attendent, & qu'ils desirent partager avec nous ces torrens de délices dont-ils sont enyvrés ; c'est-là que se terminent les espérances des véritables Disciples de

la Croix, & que se trouvent ces palmes, & ces robes teintes dans le sang de l'Agneau.

Qui me donnera, doit dire à toute heure un vrai Chrétien, de voir de mes propres yeux la gloire de mon Dieu, d'être délivré des miseres de cette vie, de me reposer dans le sein d'Abraham, de me trouver dans le centre de la justice, de la lumiere, & de la vérité ! Le Ciel est la vraie perspective d'une ame immortelle. Malheur à ceux n'envisagent point cet objet. Ayez du goût, dit Saint Paul, pour les choses qui sont au-dessus de nous, & non pour celles de la terre. *Quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram.*

Quand on ne s'occupe que de l'Eternité, on enchaîne ses passions, & l'on ne donne carriere qu'à des desirs dignes de la sainteté de notre vocation. Les Saints ne s'éleverent au dessus du Mon-

de, que parceque leur cœur étoit dans le Ciel; aussi furent-ils insensibles, à tout ce qui ne les rapprochoit point de Dieu.

Envain on nous vante la vertu de ceux qui écartent le souvenir de l'Eternité comme une pensée importune & lugubre. Le Christianisme exige qu'on se familiarise avec la mort, & qu'elle entre dans toutes les actions de la vie du Chrétien. Il n'est permis de la craindre, & de la redouter, qu'en conséquence des Jugemens de Dieu; car si on l'appréhende, parcequ'on s'afflige de quitter le monde, & d'en abandonner les richesses & les honneurs; on n'est pas digne d'être Disciple de Jesus-Christ.

Cette réflexion doit nous convaincre qu'il y a bien peu de personnes qui remplissent les devoirs d'un vrai Chrétien: on s'applique communément à des exercices qui

ſont louables en eux-mêmes, mais qui ne conſtituent point l'eſſence de la Religion. Quel eſt l'Homme qui n'ait pas une forte attache pour les biens périſſables de cette vie, & qui ne frémiſſe pas lorſqu'on lui en annonce la privation : nous nous faiſons des liens de tout ce que nous devons mépriſer, ou tout au mons quitter, & ces liens forment nos affections, de ſorte que nos deſirs ainſi que nos ſentimens ſont abſolument terreſtres & charnels. Je ſais que la nature ne peut abſolument être anéantie : mais je ſais auſſi que ſi la grace n'en triomphe, notre Religion eſt vaine. Qui n'a point de ſacrifices à faire à Dieu, & qui n'eſt pas diſpoſé à lui en faire, eſt déjà jugé.

Nos poſſeſſions & nos vies, ſont des biens dont nous n'avons que l'uſufruit, des richeſſes d'emprunt que nous devons abſolu-

ment remettre ſans gémir & ſans murmurer, ſitôt que Dieu nous les redemande. On ne s'afflige pas de rendre un dépôt. La Mort doit donc être de notre part un acte de ſoumiſſion : je conſens volontiers, ô mon Dieu ! s'écrie Saint Chryſoſtôme, à devenir cadavre & cendre, puiſque vous l'avez ordonné, & ce tableau tout hideux qu'il eſt, me conſole, deſ- qu'il eſt ſelon le plan de vos deſ- ſeins éternels.

Qu'eſt-ce qui refuſeroit de ſubir les plus grandes humiliations, ſi elles devoient le conduire à la Royauté, dit Saint Bernard : & qu'eſt-ce qui doit par la même raiſon, s'affliger des horreurs de la Mort puiſqu'elles ſont la condition néceſſaire pour arriver à la plus grande gloire qu'on puiſſe imaginer ; on eſſuie mille traverſes & mille bleſſures pour acquérir quelque grade dans les Ar-

mées, on s'expoſe à mille tempêtes & à mille dangers tant ſur terre que ſur mer, pour accrocher une fortune de quelques momens, & l'on ſe plaint des maladies & de la mort, qui doivent nous introduire dans la vraie terre des vivans & dans le Royaume même de Dieu.

Qu'il ne ſoit donc plus queſtion parmi nous, de ces plaintes que nous formons ſans ceſſe contre la Mort: penſons que nous ne ſomme nés que pour mourir, & qu'il ne nous importe pas de vivre longtems, mais de bien vivre, ſelon la réflexion d'un Payen; penſons que nous ne devons nous attacher, qu'à ce que la Mort ne peut nous ravir, afin de pouvoir lui dire avec l'Apôtre; ô Mort, où eſt ta victoire? *O Mors, ubi eſt victoria tua?*

Les bonnes œuvres, dit l'Apocalypſe, ſuivent ceux qui les ont

faites & voilà les véritables richesses dont nous devons faire une ample provision. Sans cela nous paroîtrons les mains vuides en présence de ce Maître austere, qui exige qu'on fasse fructifier les talens, & qui ne donnera, qu'à ceux qui auront déjà. *Dabitur etiam habenti.*

Ces vérités furent de tous les tems ; & ce qu'il y a de terrible, c'est que la plupart de ceux qui les entendirent sont morts sans en profiter, & c'est que nous mourrons peut-être nous-même chargés d'une telle malédiction.

Il est tems de nous réveiller de notre assoupissement : ces lignes que nous parcourons, sont peut-être le dernier avertissement que Dieu va nous donner ; & quand elles ne le seroient pas, il n'en sera pas moins certain que nous amassons sur nos têtes autant de charbons de colere, que nous négligeons d'occasion de nous conver-

tir : notre vie coule, mais nos crimes reſtent, & la main même du Dieu vivant les écrit dans un Livre qui ſubſiſtera autant que ſon Eternité ; un Livre qui nous ſera repréſenté à la fin du monde, & où le Pécheur verra lui-même en caracteres de feu ſa propre condamnation. *Liber ſcriptus proferetur, in quo totum continetur, unde mundus judicetur.*

Ces réflexions ſont d'autant plus terribles, & méritent d'autant mieux notre attention, qu'il ne faut qu'une fievre de vingt-quatre heures, que dis-je ! qu'un accident d'une minute, pour nous en faire éprouver la réalité. L'Homme le plus jeune & le plus vigoureux paſſe du tems à l'Eternité ſans s'appercevoir de cette étonnante révolution, qu'au moment même où il ſe trouve en face de ſon Juge & de ſon Créateur.

C'eſt alors qu'on connoît tout le prix d'avoir ſervi Dieu avec fidélité, & qu'au contraire on gémit, & l'on ſe déſeſpere d'avoir mal employé les jours de cette vie mortelle : il n'y a que ce tableau qui doive nous affecter ic bas. Si nous ouvrons les Cieux par les efforts de notre foi; ſi nous nous repréſentons ſouvent le terrible inſtant où nous ſerons jugés, notre charité ſe ranimera, & nous ferons pénitence de nos égaremens. Saint Jérôme n'avoit point de plus puiſſant moyen pour amortir la violence de ſes tentations, que de penſer à la Trompette du dernier jour, cette Trompette dont le ſon ranimera les Morts juſqu'au fond de leurs Tombeaux, & qui ſera le ſignal d'un bouleverſement univerſel. Il croyoit toujours l'entendre ; & cette heureuſe & ſainte illuſion le tenoit dans une crainte ſalutaire, & dans

un tremblement continuel.

Quelle différence entre la conduite de ce Saint Docteur, & la notre! Hélas! nous vivons, quoique chargés de crimes, avec une telle sécurité, qu'il sembleroit que nous avons parole de Dieu même, que nous ne mourrons que lorsqu'il nous plaira, & que le Ciel ne nous manquera point. Cependant si quelqu'un doit trembler à toute heure, c'est sans doute notre génération qui differe plus des premiers Chrétiens, que la nuit ne differe du jour. Que diroient-ils ces Hommes vraiment Evangeliques, s'ils revenoient au milieu de nous? croiroient-ils que nous leur avons succédé?

Quelle morale! quelles mœurs! diroient-ils en gémissant. Nos maisons ne leur paroîtroient-elles pas des lieux scandaleux, à raison du luxe & de l'immodestie qui y régnent; nos habillemens ne

leur feroient-ils pas horreur, comme étant les livrées du monde & du Démon ; nos repas n'exciteroient ils pas leur indignation, en tant que l'ouvrage de la profusion & de la sensualité, & nos occupations profanes, nos lectures criminelles, nos goûts pervers, ne les glaceroient-pas d'effroi !

CHAPITRE XVII.

On ne peut se rapprocher des premiers Chrétiens, qu'en imitant leur simplicité.

IL faut bien distinguer entre l'ignorance & la simplicité: l'une est un vice qui n'entraine après soi que des égaremens de toute espece, & qui trompe la conscience, comme il offusque l'esprit ; l'autre au contraire, est une vertu qui met

l'Homme le plus sublime au niveau du plus ordinaire, qui n'aime que la droiture, & qui ne recherche que la vérité; aussi Saint Bernard dit-il positivement, que l'ignorance n'a jamais fait des Saints, mais bien la simplicité.

Qui nous donnera de la revoir cette heureuse simplicité, telle qu'elle s'annonçoit chez les premiers Chrétiens: ennemis du faste dans leurs paroles comme dans leurs pensées, dans leurs actions comme dans leurs écrits, dans leurs logemens comme dans leurs habits, ils n'estimoient que ce qui rend l'homme estimable aux yeux de Dieu: ils avoient appris en lisant les Livres saints, que la plus noble éloquence est la plus simple, que l'esprit le plus admirable est le plus naturel, & que la vraie vertu est celle qui s'annonce sans apprêt & sans

fard: Ainsi leur conversation étoit sans équivoque, leur conduite sans duplicité; ainsi leurs ouvrages n'ont d'ornements que ceux de la Religion & de la vérité. On ne les vit point, comme nous, faire parade d'un vain bel esprit, on ne les vit point courir après une phrase recherchée, & mettre leur imagination à la torture, pour renfermer leur pensée dans une antithese, ou dans une épigramme. La raison amenoit toujours ce qu'ils devoient dire, parce-qu'ils ne s'étudioient qu'à instruire & non à briller.

Que les tems sont changés! On traite aujourd'hui la simplicité de *bonhomie* & même de stupidité, quoique l'Evangile nous recommande d'être simples comme des colombes, quoique l'Esprit Saint honore du mot de simple la plûpart des Justes dont il

fait l'éloge. C'est ainsi qu'il s'exprime sur le chapitre de Job, sur celui de Joseph, sur celui de Siméon. *Vir simplex & justus*, c'est ainsi que nous devons être si nous voulons parvenir aux Royaume des Cieux. *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum.*

La science enorgueillit, dit l'Apôtre, & cependant nous ne tâchons d'acquerir cette science, que pour nourrir notre amour propre & lui donner l'essor. Chacun s'étudie à faire briller, au milieu des cercles ou dans des livres nouveaux, tout ce qu'il peut avoir appris, afin de s'élever soi-même & d'humilier les autres. On s'applaudit quand on croit avoir bien parlé, & l'on en prend occasion de se regarder comme un personnage unique, ou comme un homme universel.

Avec quelle oſtentation le bel eſprit, l'antipode de l'humilité chrétienne, ne ſe produit-il pas tous les jours dans les ſociétés. N'eſt-ce pas la manie de notre ſiecle de ne rien croire, dans la crainte de paroître trop crédule, & de tout nier, pour ne paroître étonné de rien ?

Hélas ! nous ne rencontrons preſqu'aujourd'hui perſonne qui ne ſe bourſoufle, qui ne ſe vante, & qui ne prenne plaiſir à briller aux dépens de ſon prochain, & ſouvent de la Religion même : on n'a affiché l'impiété, que pour ſe donner le relief d'en ſavoir plus que les autres, que pour mériter le titre de Philoſophe, qu'on accorde par le plus grand des ſcandales & des abus, à celui qui blaſphême avec plus d'eſprit. Le Peuple même redoute de paſſer pour ſimple, & s'il ne trouve

pas des ressources dans son genie, pour faire éclatter son orgueil, il a recours à l'astuce, & il met la finesse à la place du savoir.

De-là ce desir immodéré de sortir des bornes tracées par nos peres, cette envie desordonnée de vouloir secouer le joug de la Foi, cette mode de parler & de penser différemment que tous ceux qui nous ont précédés, cette affectation à peindre dans nos ouvrages, dans nos mœurs, & jusque sur nos habits, un certain raffinement qu'on peut appeller le comble du ridicule: de-là cette variété d'usages & de goûts qui nous rend si frivoles, & qui fait que nous changeons autant de fois que nous croyons pouvoir saisir de nouvelles occasions d'attirer les regards & l'admiration du Public: de-là cet art, & cet apprêt qu'on remarque

aujourd'hui dans nos ouvrages, dans nos discours & même dans nos sermons.

Il semble que les prieres en sont meilleures lorsqu'elles sont plus recherchées; que les instructions frappent davantage quand elles brillent par une élégante diction. Quels efforts en conséquence ne fait-on pas pour parler à Dieu, & pour parler de Dieu avec des expressions toutes nouvelles! On ne pense pas que le Seigneur n'écoute que le langage du cœur, & que les plus belles oraisons ne sont que des timbales retentissantes, lorsqu'il n'y a que le bel esprit qui prie. Parcourons les livres mêmes de piété qu'on écrit depuis cinquante ans, & nous remarquerons qu'ils n'ont point cette onction qu'on trouve dans les anciens ouvrages de dévotion. Ils flattent davantage l'esprit, il est vrai, mais ils ne remuent point le cœur, & de

tout cela, il en resulte que notre piété ne consiste qu'en des mots.

Quelle peut-être la cause de ces malheurs, sinon ce luxe scandaleux qui a metamorphosé nos Maisons en autant de Palais, & qui perce de toutes parts de la maniere la plus pompeuse & la plus indécente : il n'est plus question parmi nous que de connoître & de perfectionner des arts frivoles, que de faire disparoître tout ce qui ressent la penitence, & la médiocrité. Quiconque fuit les plaisirs & les honneurs, passe pour un idiot & pour un insensé, quiconque parle avec candeur & simplicité, n'a que des mépris ou des ridicules à esperer.

Est ce donc-là ce que l'Evangile nous apprend, & comptons-nous être Chrétiens en suivant ainsi le torrent du monde & les maximes du démon. Avons-nous oublié que tous ces Saints que

nous invoquons furent pauvres d'esprit, & que toute leur gloire & toute leur ambition n'eurent point d'autre objet que la satisfaction d'être ignorés. Les uns coururent dans des cavernes oublier le monde pour en être oubliés, les autres cacherent les pensées les plus sublimes, sous des dehors méprisables aux yeux de la chair. Ils se rassasioient d'opprobres à l'exemple de leur divin Maître, & ils ne se rejouissoient véritablement que lorsqu'on les railloit & qu'on les calomnioit.

Aussi l'Esprit Saint nous apprend que les méchans s'accuseront, à la fin du monde, d'avoir méprisé les élus & de les avoir traité d'insensés. Leur vie, diront-ils, nous sembloit une folie, & les voila proclamés comme les amis de Dieu Ce ne sont ni les actions éclatantes, ni les exploits mémorables qui nous rendent précieux

aux yeux de Dieu. Un verre d'eau froide, donné par un principe de charité mérite une recompense, & la gloire de transporter les montagnes est absolument inutile, si elle n'a Jesus-Christ pour fin.

C'est ce qui fait que la Sainte Ecriture ne loue que les œuvres de piété, & que les plus grands Empereurs & les plus grands Philosophes de l'antiquité, qui étonnent l'univers par le bruit de leurs armes & de leurs écrits, excitent moins l'admiration du Chrétien que sa compassion. Il les plaint dans toute la sincérité de son cœur, de n'avoir pas connu le veritable Dieu, & de ne l'avoir pas regardé comme l'auteur de tout bien.

Le Christianisme est un creuset qui décompose les actions des hommes & qui en montre tout le vice, ou toute la vertu : c'est

l'Evangile qu'il faut prendre pour regle, & non la mode & l'opinion, lorsqu'on veut apprécier ce qu'on fait. Ce qui plaît au monde est en exécration aux yeux de Dieu, & il suffit souvent d'avoir l'approbation du public, pour être condamné par le Seigneur. Ces pauvres que nous regardons comme le rebut de l'univers, mais qui supportent avec patience leur pauvreté, ces ouvrages dont nous méprisons la diction & la simplicité, mais qui nous excitent à la piété, sont des objets agréables à Dieu; tandis que les riches plongés dans la volupté, tandis que les livres remplis de l'esprit du monde & d'une orgueilleuse Philosophie, paroissent abominables à ses yeux.

Ce sont ces vérités, que le tems ni la mode ne peuvent affoiblir, qui rendirent les premiers Chrétiens si attentifs à éviter tout ce

qui sentoit l'ostentation & l'éclat. Opérant leur salut avec crainte & tremblement, ils ne parloient & n'agissoient qu'avec une sainte défiance d'eux-mêmes, qui les empêchoit de faire un faux pas. La vie des Martyrs, la vie des Peres des Déserts, n'est que le tableau fidele de leur simplicité, simplicité qui les rendoit étrangers à toutes les ruses du siecle, & à toute sa malice, qui ne leur permettoit jamais de mettre leur langue en contradiction avec leur cœur, qui leur faisoit rechercher la vérité comme le plus précieux des trésors, & qui les empêchoit de soupçonner le moindre mal sur le compte du prochain.

Quel contraste lorsqu'on vient opposer ces mœurs à nos coutumes & à nos usages. Hélas! on voit d'un côté des hommes qui pratiquent l'Evangile, & de l'autre des personnes qui n'en con-

noissent que le nom. Combien de devots qui jeûnent, qui prient, qui donnent, & qui sont les Martyrs du démon, parceque leur œil n'est point simple, selon l'expression même de Jesus-Christ, & dont tout le corps est par conséquent ténébreux. C'est une chose des plus terribles, quand on vient à considérer le grand nombre de Chrétiens qui se perdent faute de ne pas avoir cette simplicité Evangelique qui doit être la base du Chrétien. On croit la simplicité une vertu de rebut qui ne convient qu'au vulgaire, & il est incontestable qu'on ne peut être sauvé sans cette vertu.

Dieu ne nous demandera point si nous avons été de grands Poëtes, de grands Philosophes, de grands conquérans, mais il nous demandera si à son exemple nous avons été doux & humbles de cœur, si nous nous sommes ren-

dus enfans pour arriver au Royaume des Cieux, & si nos mœurs ont été dirigées par la candeur. Les enfans de ténebres ont pour partage le mensonge & l'orgueil; mais les enfans de lumiere, c'est-à-dire, les vrais Chrétiens ne connoissent que la sincérité & l'humilité. En vain on voudroit les engager dans les intrigues du siecle, les initier dans ces mysteres d'iniquité dont le monde fait son étude & son aliment, ils ne connoissent que la voie qui conduit au Ciel, & pour tous les avantages terrestres ils ne s'en détourneroient pas.

C'est ce qui fait que les Saints redouterent le séjour tumultueux des Cours, & qu'ils n'y parurent que comme Saint Jean-Baptiste, pour annoncer la vérité dans toute sa force & dans toute sa pureté. C'est ce qui fait que Saint Paul déclare formellement que

quiconque se consacre à Dieu (par le Sacerdoce, ou par la vie Religieuse) ne doit point se mêler des affaires seculieres : c'est ce qui fait que les Elus de Dieu ne chercherent jamais à se produire, que lorsque le bien de la Religion l'exigea. Ainsi Saint Antoine l'Anachorette, sortit de son desert & vint au milieu d'Alexandrie prêcher la divinité de Jesus-Christ, quand l'Arianisme infectoit toutes les parties de l'Univers. Ainsi nous devons agir, lorsque notre état nous engage à faire connoître Jesus-Christ, à arrêter les progrès du mal. Chacun de nous a une espéce d'Apostolat, soit à l'égard de ses enfans, soit à l'égard de ses freres, soit envers ses amis ou ses voisins, & si les reprimandes ne nous appartiennent pas, les exemples sont toujours de notre ressort.

Mais tenir ce langage aux gens

du siecle, c'est leur annoncer une morale qui leur semble barbare. Nos mœurs sont devenues si mondaines & si frivoles, que tout ce qui se ressent de l'Evangile passe pour une espece de rusticité, aussi pouvons-nous assurer que si les Apôtres revenoient maintenant sur la terre, ils exciteroient plutôt le mépris que l'admiration, parcequ'ils n'auroient ni ces modes, ni ces habits dont nous sommes en quelque sorte idolâtres; & c'est ce qui paroît à l'égard des Religieux qui s'annoncent sous des dehors pauvres & mortifiés. Comment en effet le monde les regarde-t-il, si ce n'est comme des spectres dont la présence trouble les vivans, comme des objets de rebut dont on ne peut souffrir la vue. Cependant ce même monde ne cesse d'accuser les Ecclésiastiques, en ce qu'ils ne ressemblent plus aux Apôtres. Au-

tant de preuves, & que le monde ne ſait ce qu'il dit, ni ce qu'il veut, & que le monde eſt vraiment l'ennemi de l'Evangile & par ſon faſte & par ſes maximes.

Pour nous, heureuſement inſtruits à l'école de Jeſus-Chriſt, ne ceſſons jamais de deſirer le retour de ces tems que la candeur & la ſimplicité rendirent vraiment recommandables, & de renouveller notre eſtime de plus en plus envers tout ce qui porte les livrées de la penitence, & tout ce que les Cloîtres renferment d'abject au yeux de la chair. Faiſons plus, étudions nous nous-mêmes à mortifier nos ſens, & à uſer de ce monde comme n'en uſant pas. Penſons que la vertu eſt le ſeul ornement du Chrétien, que tous ces magnifiques vêtemens dont on repaît ſon orgueil, ſe changeront au premier inſtant dans un ſuaire lugubre qui devien-

dra notre unique habit, & que ces ſuperbes Palais ſe métamorphoſeront inſenſiblement dans un triſte cercueil qui renfermera toute notre immenſité, & que ce beau langage, dont on eſt ſi jaloux, finira avec chacun de nous, pour être remplacé par un ſilence que tous les tonnerres ne pourront interrompre.

CHAPITRE XVIII.

On ne peut ſe ſauver qu'en paroiſſant ſingulier.

QUOIQUE les preceptes de Dieu ſoient poſſibles en tout tems & en tout lieu, quoique l'Evangile ſoit une régle comme propre à tous les hommes, à toutes les conditions & à tous les cli-

mats ; cependant la corruption du ſiecle a tellement altéré ſes maximes, qu'on ne peut plus les obſerver ſans paſſer pour un perſonnage vraiment ſingulier. De-là ces ridicules qu'on ne ceſſe de donner à la dévotion : de-*là* ces invectives perpetuelles contre les dévots : on ne peut les voir, on ne peut les ſouffrir, & l'on ne manque jamais de leur prêter tous les vices que la malignité eſt capable d'imaginer.

Il faudroit dit-on ſe condamner à un ſilence éternel, ſi l'on ne vouloit pas ſuivre le train de la vie publique. Il n'y a que l'orgueil, ajoute-t-on, qui aime à ſe ſingulariſer, & qui, pour être admiré de tous, tâche de ne reſſembler à perſonne. Enfin vivre autrement que les hommes, c'eſt renoncer à la ſociété du Genre humain, c'eſt avoir mauvaiſe

opinion de tout le monde, & s'estimer meilleur que tous ceux qui existent.

C'est vraiment ici que pour repondre à ces reproches aussi destitués de bon sens, que de vérité; il faut s'écrier avec un Pere de l'Eglise, *Hommes, gardez-vous des Hommes, aimez-les comme des Anges, & fuyez-les en général comme des démons.* Il faut savoir que Jesus-Christ n'est pas venu apporter la paix telle que le monde le conçoit, mais qu'au contraire il est venu apporter le glaive, séparer le pere de l'enfant, & l'œil même du corps. Si votre œil vous scandalise, nous dit-il, arrachez-le & le jettez loin de vous : aussi personne ne doit-il penser à se sauver s'il n'est disposé à rompre avec tout ce qu'il a de plus cher ici-bas. Nous devons renoncer à nous mêmes, & à plus forte raison à tous les objets

qui peuvent nous distraire de ce que nous devons à Dieu. On est déja condamné, si l'on ne préfere la Grace à la nature, la conscience à toutes les amitiés, la Religion à tout autre devoir.

La plûpart des Chrétiens vivent relâchés, & meurent impénitens; l'on se prépare nécessairement le même sort, si l'on ose suivre leur exemple. Jesus-Christ est notre oracle, & il nous a ordonné de fuir le monde & ses maximes; Jesus-Christ est notre modele, & on l'a vu, pendant les jours de sa vie passagere, se distinguer de tous ceux parmi lesquels il vivoit, par ses veilles, par ses jeûnes & par sa solitude qu'il n'interrompoit que pour prêcher, & pour souffrir. Notre grand malheur vient de ce que nous nous mêlons indistinctement avec toutes sortes de personnes, de ce que nous identi-

fions en quelque ſorte nos mœurs avec celles du ſiecle. Au lieu de nous mettre à l'écart pour nous meſurer nous-même avec la regle de Dieu, qui ſera toujours une regle éternelle & vivante, au lieu de conſacrer chaque jour quelque tems à relire le contrat que nous avons paſſé au Baptême, pour en étudier les clauſes & les remplir; nous nous perdons dans la foule, & nous nous laiſſons entrainer par le torrent. Qu'eſt-ce qui ne demeure pas inviolablement attaché à ſes ſociétés? Qu'eſt-ce qui ne s'étudie pas à ſuivre les modes, à ſe conformer aux uſages. Il n'y a preſque perſonne qui ne repande ſa contagion & qui ne prenne quelque choſe de celle des autres. Auſſi chacun paroît-il traîner avec ſoi les dereglemens de tout le monde. Tout pecheur eſt diſciple, & tout pecheur eſt maître à l'école du péché. Plus on vieillit, plus on

incorpore sa vie avec celle des personnes qu'on fréquente. Nous ne croyons pas être assez complaisans à l'égard de nos amis, si nous ne sommes leurs complices; & pour ne pas avoir la honte de pécher seul, si l'on ne trouve point d'égaux, on tâche d'avoir des imitateurs. La société n'est qu'un commerce usuraire de miseres & de pechés, dans laquelle les enfans du vieil Adam ne font qu'emprunter, & prêter leurs convoitises criminelles: on suce comme une éponge alterée les imperfections de son voisin.

Nous avons donc en conséquence de tout ceci une séparation à faire à l'égard de tout ce qui s'éloigne des maximes évangeliques. Nous n'avons été crées ni pour suivre les jeux du siécle, ni pour embrasser ses usages, mais pour nous sanctifier par la retraite, par la pénitence, par

la

la pauvreté ; & Jesus-Christ nous avertit qu'il ne donnera son Ciel qu'à ceux qui pleurent & qui souffrent.

Je sais que nous ne sommes pas tous appellés à vivre au milieu des deserts, que cette vie même seroit funeste à plusieurs ; & qu'il n'y a presque point de famille où Abel ne se trouve avec Caïn, Isaac avec Ismaël, Jacob avec Esaü. Cette vie est le melange de la paille & du bon grain, des mechans & des bons ; mais chacun doit se précautionner contre cette malice universellement répandue, &, sans jamais blesser la charité, soutenir fortement les droits de la vérité. La séparation des mœurs dans le commerce du monde, la différence des actions dans la ressemblance des occupations, l'opposition de la vie intérieure dans l'unité de la profession extérieure ; voila ce que le

Chrétien ne perd point de vue: il consacre son travail à Dieu par le rapport qu'il lui en fait, pendant que son compagnon profane ce même travail en ne le dirigeant pas comme il doit: on ne conserve la santé de l'ame, qu'en se séparant de la contagion des pecheurs. On meurt ordinairement de la peste lorsqu'on respire un air empesté.

Ce n'est pas qu'on soit obligé de ne point habiter avec ceux qui sont corrompus, si des liens tels que ceux d'enfant ou d'époux attachent essentiellement; mais alors il faut tâcher de les ramener par des discours & des exemples de piété, alors detester ce qu'ils adorent; & Dieu qui connoît les personnes qui sont à lui, Dieu qui, comme le vieil Isaac, ne prend pas le cadet pour l'aîné, sait celui qu'il doit un jour récompenser ou punir. On ne pé-

che pas parcequ'on loge ſous le même toît avec un pécheur, lorſque notre état nous oblige d'y reſter ; de même qu'on peut pécher quoique ſeparé de tous les humains. Le Seigneur voit dans les mélanges de l'Egliſe militante les bons & les mauvais pratiquer les mêmes devoirs extérieurement, mais non pas de la même maniere. Il apperçoit des actions ſemblables & des actions différentes.

Je vous déclare, nous dit Jeſus-Chriſt, que de deux hommes qui ſeront dans le même lit, l'un ſera pris, & lautre laiſſé ; que de deux femmes qui moudront enſemble, l'une ſera priſe, & l'autre laiſſée. Dieu trouve la ſéparation du cœur & des mœurs à travers les liaiſons des perſonnes attachées par les devoirs de la vie naturelle, eccléſiaſtique, ou civile.

Le vrai Chrétien, ſans rompre avec l'Egliſe de Dieu, doit rompre avec tous les vices qui s'y commettent contre Dieu, ſupporter les méchans, & ne pas leur reſſembler, entretenir avec eux un commerce d'union, & non d'imitation, participer aux mêmes myſtères & non pas aux mêmes œuvres. Il ne pourra, par ce moyen, être infeſté d'un mal auquel il n'aura point conſenti. Au milieu de tous les mauvais exemples, il conſervera l'unité, en ſe ſeparant de l'iniquité.

Le monde ſe moquera, mais qu'importe: je ne plairois pas à Jeſus-Chriſt ſi je plaiſois au monde, dit l'Apôtre. Il ſuffit de ſavoir ce que le monde pratique, & ce que la Religion preſcrit, pour ſe convaincre qu'on ne peut être vraiment Chrétien lorſqu'on veut vivre à la maniere du monde. C'eſt ſans doute une ſingularité de ne point aller à la comédie, au

milieu d'une multitude qui y court avec ardeur ; & cependant l'Évangile nous en fait un devoir, en nous ordonnant de passer nos jours à jeûner & à prier. C'est sans doute une singularité d'avoir un langage tout différent que le commun des hommes, & cependant la Religion nous interdit tout serment, tout mensonge, toute jactance, toute parole inutile, c'est à dire, ce qui plaît davantage, & ce qui est le plus usité.

D'ailleurs il n'est point de St. que l'Eglise honore, qui n'ait passé pour un homme extraordinaire & bisare aux yeux des mondains. Lisez leur vie, & vous verrez les contradictions qu'ils eurent à souffrir : les uns les évitoient comme des originaux dont le commerce étoit vraiment fastidieux ; les autres leur reprochoient comme un crime leur propre vertu, & travailloient à

détruire leur foi, en les détournant de vivre d'une maniere si contrainte & si austere.

Le nombre des vrais Chrétiens augmenteroit chaque jour, si le respect humain n'étoit un obstacle ; mais on a honte de ne pas faire comme les autres, & l'on aime mille fois mieux passer pour libertin que pour dévot. Cependant on ne se sauvera point à moins qu'on n'évite tous les divertissemens profanes, à moins qu'on ne se sevre de toutes ces assemblées où les maximes du monde prévalent, à moins qu'on ne soupire après le Ciel, en méprisant les biens & les honneurs d'ici-bas. Toute vie sensuelle, toute vie commode telle que la menent les riches & les grands, n'est point la vie qui conduit à Dieu : il faut prendre la route du Calvaire pour pouvoir mourir avec Jesus-Christ, pour ressusciter avec lui.

CHAPITRE XIX.

De la dévotion mal entendue.

APRÈS avoir parlé des coutumes & des vices qui nous éloignent de la sainteté des premiers Chrétiens, il est à propos de faire voir qu'il y a de fausses vertus qui ne sont pas moins opposées à l'Evangile. Tous ceux qui disent Seigneur, Seigneur, ne seront pas sauvés, ainsi que tous ceux qui donnent tout leur bien aux pauvres, & qui livrent leurs corps aux flâmes. Il n'y a que la charité qui rend nos œuvres méritoires, & la plûpart de ces personnes qu'on nomme dévotes, n'ont point cette vertu. On les voit, il est vrai, courir d'Eglise en Eglise, assister à toutes les bé-

nédictions, affecter de porter des habits d'une couleur lugubre, & de ne point paroître au milieu des assemblées profanes; mais comme c'est ou l'humeur qui les domine, ou l'amour propre qui les fait agir, leurs discours ne sont que des cymbales retentissantes, & leurs actions que des citernes sans eau.

Grand Dieu! quelle doit être notre stérilité, si parmi les œuvres de dévotion, qui sont aujourd'hui si rares, le plus grand nombre se trouve gâté par l'orgueil. Cependant on n'en peut douter, pour peu qu'on examine le détail de la vie de ces personnes qui ont toutes les marques extérieures de la plus ardente piété. C'est chez elles qu'on trouve ces caprices & ces bisarreries qui sont le fléau des familles & des domestiques, qu'on entend ces calomnies qui n'ont pas d'autre

fondement que de faux soupçons & de la jalousie, qu'on remarque ces airs de mépris & d'indignation à l'égard du prochain. Oui les maisons de la plûpart des dévots sont l'asyle des vices les plus raffinés. On y paroît avoir renoncé aux modes, mais on y trouve, sous un air de simplicité, tout ce qu'il y a de plus recherché; on n'y parle que pour anathématiser les festins du monde, mais on y mange tout ce qu'il y a de plus fin & de plus exquis. Une dévote n'a rien de trop cher pour son Directeur, dont elle devient en quelque sorte idolâtre; & si l'on veut voir des mets délicieux, il faut aller chez des Pénitentes qui ont invité leur Confesseur.

Que ne diroit-on point ici à ce sujet de leur affectation à prendre pour guide celui qui a le plus de réputation, à faire rejaillir sur elles-mêmes une partie de la gloi-

re qu'il s'est acquise. C'est alors qu'elles n'épargnent ni fatigues ni soins pour capter son estime; c'est alors qu'elles recourent à mille stratagêmes pour le conduire à leur but, & qu'enfin elles y reussissent, de sorte que le Directeur devient presque toujours le dirigé : elles ne paroissent faire que ce qu'il veut, & il suit aveuglément leur caprice & leur volonté.

Ce ne sont encore ici que quelques branches de la dévotion mal entendue. Il en est d'autres qui ne sont pas moins nuisibles à la vraie piété; je parle de cette affectation à afficher un esprit de parti dans les disputes de l'Eglise, à se procurer les ouvrages les plus fameux sur ces matieres, à entrer en relation avec les personnes les plus notées à ce sujet : rien de plus ordinaire que de voir aujourd'hui des femmes, dont la con-

dition exige le silence & la modestie, s'ériger en théologiennes, & prononcer définitivement sur des questions qui ont arrêté les plus saints Docteurs. Il semble que les Mysteres n'ont pour elles rien de caché, & que c'est à leur tribunal qu'on doit juger les affaires les plus importantes de la Religion. Les unes sont pour Apollon, les autres pour Céphas, & aucune pour Jesus-Christ dont toute la morale est humilité, douceur, & charité. Aussi se damnent-elles reciproquement sous pretexte de l'honneur de l'Eglise, & de l'amour de Dieu.

Sont-ce là les femmes des premiers siecles, ces personnes vénérables dont Saint Jerôme nous fait le récit, & qui toutes concentrées dans la pratique des bonnes œuvres, ne parloient de la Religion que pour s'édifier, & se contentoient de prier pour

les besoins de l'Eglise lorsqu'elle étoit troublée par les hérésies & par les persécutions. Elles savoient que les femmes doivent se taire dans l'Eglise, conformément au précepte de l'Apôtre, & que l'orgueil est presque toujours le principe qui nous fait parler, surtout lorsqu'il s'agit de matieres qu'on doit ignorer & qu'on ne peut connoître sans avoir beaucoup étudié.

Un autre défaut de la dévotion mal entendue, est d'agir à contre tems; aller par exemple à l'Eglise, lorsqu'on doit veiller sur ses enfans; s'occuper de la confession, lorsqu'on doit s'occuper des malades; oublier ce qu'on doit au prochain, pour faire quelque pélerinage ou quelqu'acte de surérogation. C'est ainsi qu'on agit lorsqu'on est conduit par l'humeur, & cette humeur est la boussole de la plûpart des dé-

vots. Ils moralifent par humeur, ils font l'aumône par humeur, ils corrigent par humeur, ils fe privent du monde par humeur.

Je ne difconviendrai pas que la malignité leur impute fouvent des défauts qu'ils n'ont pas; mais l'on ne peut nier, à voir le détail de leurs actions & de leurs mœurs, qu'ils n'en foient remplis. Combien de dévotes parmi nous qui négligent les dévotions effentielles, pour les acceffoires, & qui oublient Jefus-Chrift notre feul & unique médiateur, pour les Saints dont l'invocation, felon les paroles du Concile de Trente, *n'eft que bonne & utile.* Vous les voyez aller d'Autels en Autels fe profterner devant des ftatues qui, toutes refpectables qu'elles font, n'ont ni puiffance ni vertu, tandis qu'elles jettent à peine un regard vers le tabernacle où Dieu lui-même réfide de la maniere la

plus certaine & la plus réelle.

Il semble que la superstition soit l'appanage essentiel des dévots : aussi distingue-t-on aujourd'hui l'homme pieux de l'homme dévot. L'un connoît l'etendue de ses obligations, & les remplit ; & l'autre n'est qu'un singe en fait de Religion, qui n'a pour lui que des grimaces & des dehors : c'est ce qui fait que Jesus-Christ tonne si souvent dans l'Evangile contre la dévotion mal entendue, & qu'il appelle les Pharisiens des hypocrites, des races de viperes, des sepulchres blanchis. Il paroît même qu'ils lui étoient plus odieux que les Sadducéens, parceque rien n'est si condamnable que de faire servir la piété à nourrir l'orgueil.

C'est cette fausse dévotion, n'en doutons pas, qui rend la Religion même méprisable aux yeux des ignorans & des beaux

esprits. Comme les uns & les autres ne jugent que sur des superficies, ils confondent le Christianisme avec les mauvais Chrétiens. De-là vient qu'on ne cesse d'entendre de toutes parts des cris & des imprécations contre la dévotion, comme si elle étoit responsable des vices des dévots; de-là vient que bien des personnes n'osent embrasser la piété, dans la crainte de devenir un objet de mepris & de raillerie; de-là vient que les Ecclésiastiques & les Religieux comme spécialement consacrés à la piété, sont continuellement attaqués par les gens du monde, & plus en butte que tout autre à leurs traits envenimés.

Ainsi la dévotion mal entendue entraine une multitude de maux, & par rapport à ceux qui en font parade, & par rapport à ceux qui en sont témoins. Les

premiers siecles de l'Eglise ne furent si vénerables & si lumineux, que parceque cette fausse dévotion ne subsistoit point alors. Comme le martyre & la mortification étoient la pierre de touche pour connoître le vrai Chrétien, on ne pouvoit gueres en imposer sur cet article. Bientôt l'hypocrisie de ceux qui vouloient tromper, venoit à se demasquer, & l'Eglise les vomissoit hors de son sein comme des monstres capables de souiller sa sainteté.

On n'apperçoit dans les beaux jours de l'Eglise qu'un Christianisme pur & mâle comme l'Evangile. Alors chacun tenoit son ame entre ses mains, pour la remettre à tout instant à son Créateur, comme un dépôt qui lui étoit confié: alors le cœur étoit pur comme la main, l'œil comme le pied, & le corps sembloit être le coadjuteur de l'es-

prit pour le ſuivre & l'aider dans tout ce qui concernoit les exercices de la Religion : alors on n'eſtimoit que la vertu, on n'aimoit que Dieu, on ne deſiroit que le Ciel : alors on craignoit le péché comme le plus redoutable des maux, & les cœurs étoient autant embraſés, que les eſprits éclairés.

Mais depuis qu'on s'eſt éloigné de ces jours ſi beaux & ſi précieux, l'ombre a ſuccédé à la lumiere, & l'on n'a plus vu que des fantômes de piété, à la place de ces vrais Chrétiens qui avoient une charité à l'épreuve du fer & du feu. Les arbres ont été coupés, conſumés, & il ne nous en eſt reſté que l'écorce. Les fleuves ſe ſont deſſéchés, & nous n'avons plus trouvé que des citernes; les étoiles ont diſparu, & nous n'avons plus apperçu que des météores.

Une Religion ſans ame & ſans vie, une Religion qui ne conſiſte que dans l'habitude & dans la routine, & qui ne change ni les inclinations ni les mœurs, voila la Religion de la plûpart des Chrétiens de nos jours. Le vrai Fidele eſt auſſi rare parmi nous, que l'Infidele l'étoit autrefois parmi les premiers Chrétiens; & ſi l'on retranchoit quelques Elus qui vivent encore ici-bas, parceque l'Egliſe ne peut ſubſiſter ſans Elus, le Ciel nous auroit foudroyés, & la Terre nous auroit engloutis. Ce ſont ces reſtes précieux des premiers ſiecles qui nous conſervent, & qui doivent nous encourager par leurs exemples à prendre le vrai chemin du Ciel. Il y a pluſieurs routes qui paroiſſent conduire à la terre des vivans, mais il n'y a que celle qui eſt arroſée de larmes ou de ſang que nous devions choiſir.

Il n'en faut cependant pas conclure que tous ceux qui veulent vivre pour Jesus-Christ, soient obligés à faire voir un visage austere : des vertus farouches sont le partage des faux dévots, & c'est souvent à cette marque qu'on les reconnoît, tandis que l'homme animé d'une vraie piété, conserve un air riant, & charme tous ceux qui l'approchent par la douceur de ses paroles & de ses mœurs. Une joie sainte est un don de l'Esprit Saint : la tristesse n'est bonne à rien selon le langage de l'Ecriture, & les scrupules qu'elle engendre ne servent ordinairement qu'à altérer la piété.

La Religion étant l'objet le plus grand & le plus majestueux, veut être traitée avec grandeur & avec dignité. C'est la dégrader & la dénaturer, que de la reduire

à des pratiques minutieuſes, & que de l'aſſervir à nos caprices & à nos goûts. Le culte extérieur tel que l'Egliſe l'a déterminé, doit être la Regle de nos dévotions, & ce n'eſt que parcequ'on s'en éloigne, qu'on ne reſſemble plus aux premiers Chrétiens. Leur piété ne conſiſtoit que dans ce qui la conſtitue, c'eſt-à-dire dans une ardente charité, l'ame du Chriſtianiſme, dans une aſſiduité continuelle à la priere, dans une ſainte fréquentation des Sacremens, dans une aſſiſtance réguliere aux Offices de Paroiſſe : on les voyoit les Dimanches & les Fêtes courir à travers les perſécuteurs & les dangers de toute eſpece, pour aller entendre la voix de leurs Paſteurs, & s'unir de cœur & d'eſprit au redoutable ſacrifice de nos Autels.

Quand imiterons-nous cette

conduite, & quand nous verra-t-on remplis de cette ferveur toute céleste qui transporte l'ame dans les lieux saints, & qui lui donne des aîles comme à la colombe, pour s'élever jusqu'à Dieu! Quand nous verra-t-on préférer les veritables devoirs aux œuvres de surérogation, discerner les lectures solides & instructives, de celles qui ne font qu'endormir le pécheur dans une fausse sécurité! car c'est un des effets de la dévotion mal entendue de repaître ceux qu'elle anime, de livres apocryphes & de faux miracles plus propres à deshonorer la Religion, qu'à en relever l'éclat. Tels sont ces ouvrages dangereux où sous pretexte de rendre les hommages qu'on doit à la très-Sainte Vierge, on ose avancer que quelques crimes qu'on commette, on ne perira jamais pourvu qu'on

reclame ſa protection ; comme ſi la Mere de Dieu pouvoit ſauver un pécheur qui ne veut pas ſe convertir.

N'ayons entre les mains, à l'exemple des premiers Chrétiens, que des inſtructions approuvées par l'Egliſe, & au lieu de chercher à découvrir tous ces livrets qui enſeignent une dévotion aiſée, étudions le veritable eſprit de la Religion dans les ouvrages qui la font connoître. Ce malheureux ſiecle, tout ſtérile qu'il eſt en œuvres de piété, n'a pas laiſſé que de produire des écrits où l'on trouve toute la pureté du Chriſtianiſme. Dieu ſuſcita dans tous les tems parmi les Evêques, les Prêtres, les Religieux, & même parmi les Laïcs, des Auteurs dont les productions conſolerent l'Egliſe, & prémunirent les Fideles contre la corruption des

mœurs, contre les ſophiſmes de l'héretique, & contre les blaſphêmes de l'impie.

C'eſt à nous à puiſer dans ces ſources pures, les grandes vérités qui doivent nous ſervir de regle, d'autant mieux que l'avidité à connoître les bons livres, à s'en nourrir & à les répandre, eſt la marque d'une veritable piété. On aime à entendre parler de ce qu'on aime: ainſi quand on eſt ſincerement attaché à la Religion, on cherit tout ce qui nous y rappelle.

Quel tems les impies & les libertins n'emploient-ils pas à lire les ouvrages de ténebres! A peine le moindre livre décoré du nom de leurs coriphées vient-il à paroître, qu'ils s'empreſſent de ſe le procurer, & de le répandre de toutes parts, & de le faire annoncer chez tous ceux qui ſont à leurs gages, comme le chef d'œuvre de l'Eſprit humain, com-

me la découverte des plus importantes vérités. Ils le lisent, le relisent, & la nuit même suffit à peine à rassasier leur avidité : & ce qu'il y a de plus facheux ; c'est que des Chrétiens mêmes, seduits par l'enchantement du stile & la nouveauté des pensées, se livrent à ces lectures avec plus d'ardeur qu'à celles qui les instruisent de leurs devoirs, & qui leur rappellent les grands objets de notre espérance & de notre Foi.

Si au contraire quelque livre fait à l'honneur de la Religion, s'annonce dans le public, il est souvent décrié par ceux mêmes qui devroient avoir intérêt à le faire valoir. Il ne faut qu'une diction commune, que quelque défaut contre la langue, pour empêcher le débit d'un ouvrage excellent pour les choses qu'il renferme, comme si la piété ne consistoit que dans des mots, com-

me s'il falloit abandonner la substance pour l'écorce, comme si l'Evangile lui-même ne nous apprenoit pas à respecter la simplicité.

Il faut avouer que notre esprit a tellement été gâté par toutes ces phrases recherchées qui forment aujourd'hui le style des ouvrages, que nous abandonnons les choses pour les expressions, & que nous aimerions mieux ne point lire, que de nourrir notre ame de lectures simples & utiles. Cependant nous ne voyons pas que la piété se soit accrue depuis qu'on compose les livres & les sermons avec plus d'art. On peut même assurer que le cœur se desséche à mesure que l'esprit cherche à se rafiner. Ce ne sont ni les phrases, ni les figures de rhétorique qui convertissent; & lorsqu'on ira sincerement à Dieu, on ne s'occupera ni de l'élégance

du ſtyle, ni de la cadence des périodes, quoiqu'il ne ſoit pas défendu d'aimer l'éloquence, & d'être éloquent; nous voyons même que les premiers Paſteurs de l'Egliſe ont excellé en ce genre: mais malheureuſement ce que nous cherchons aujourd'hui dans les livres, n'eſt qu'une diction emphatique qu'ils auroient ſouvent mepriſée.

Quand notre dévotion ſera telle qu'elle doit être, nous ne rechercherons, dans les ouvrages de Religion, que la verité & la ſolidité, de même que nous n'aimerons dans nos habits que la ſimplicité, ſans affecter la ſingularité. Nous ſaurons que tous les vêtemens ſont égaux aux yeux de celui qui n'interoge que les cœurs, & qu'il ne s'agit que de banir le luxe & le faſte dont un Chrétien doit rougir

CHAPITRE XX.

Des différents moyens d'acquerir la vraie dévotion.

LA Foi étant la source de toutes les graces, & le fondement de toute justification, on ne peut la demander avec trop d'instance, & la conserver avec trop de soin, lorsqu'on veut vivre chrétiennement. C'est cette précieuse foi qui éleva les premiers fideles au dessus de toutes les révolutions & de tous les événemens, & qui les rendit insensibles à la honte, à la douleur, à la mort même, pour l'amour de Jesus-Christ. On ne se dégoûte des biens celestes, & l'on ne s'attache aux temporels, que lorsque la Foi vient à se réfroidir.

Donnez-moi une ame conduite par la Foi, dit Saint Jean Chryſoſtôme, & il n'y a rien qu'elle ne tente & qu'elle n'endure à la gloire de la Religion. Le monde ſans la Foi, n'eſt qu'une vraie énigme, & nous ne ſommes nous-mêmes que des aveugles qui marchons dans les ténebres. La main de Dieu n'eſt bien remarquée que par ceux qui croient ſon action ſur tout ce qui ſe meut & reſpire: c'eſt alors qu'on ne reconnoît plus ni fortune ni hazard, & qu'on enviſage une Providence qui pourvoit à tout, & qui conduit tout. C'eſt alors qu'on ſe ſoumet ſans murmure aux décrets éternels, & qu'on en reſpecte la ſainte obſcurité: c'eſt alors que l'autre vie ſe repreſente plus vivement que celle-ci, & qu'on dirige toutes ſes actions vers ce grand objet.

Notre vie toute plongée dans

les ſens, nous fait perdre la Foi : nous ne voyons plus qu'un monde tout corporel, & nous ne nous conſiderons nous-mêmes que comme des êtres jettés ici-bas au hazard, qui n'ont d'autre deſtinée à remplir, que celle de manger, de boire & de dormir. Qu'eſt-ce qui enviſage Dieu, dans les biens qu'il reçoit, comme l'Auteur de tout don ? qu'eſt-ce qui regarde les maux comme un châtiment qui ſort de ſa main ? qu'eſt-ce qui apperçoit ſa puiſſance dans l'ordre invariable de cet Univers ? Hélas ! nos yeux ſe ferment à la lumiere éternelle, pour ne contempler que des objets périſſables, tandis que le juſte qui vit de la foi ne conſidere tout ce qui arrive, que comme l'effet d'une Providence qui ne dort jamais.

Qu'il eſt beau d'être animé par la Foi ; on entrevoit en quel-

que forte la chaîne merveilleuse des décrets éternels, on perce dans l'avenir, on leve ce voile mystérieux qui nous en dérobe l'aspect, & l'on découvre les revolutions des derniers tems, les ravages de l'Antechrist, la résurrection des morts, la venue de Jesus-Christ, comme si ces grands événemens se passoient actuellement sous nos yeux. On connoît les secrets qui cachent aux incredules & aux impies, le gouvernement de cet Univers, & le mobile de leurs passions. On sait que tout homme n'est qu'un instrument entre les mains de Dieu qui s'en sert pour l'accomplissement de ses desseins, que l'élévation & la chute des Monarchies, que la guerre & la paix, qu'enfin la mort & la vie, sont l'ouvrage de son pouvoir & de sa volonté.

Quiconque perd de vue cet

objet, s'éloigne de lui-même & de Dieu. Il n'est plus qu'un automate qu'un méchanisme fait mouvoir. Mais hélas ! combien de ces automates au milieu de nous! L'ame est tellement engourdie chez la plûpart des hommes, que sans la brutalité de leurs passions, ils sembleroient ne pas exister. Le Ciel ne les affecte jamais ; & la mort qui est le commencement de notre vie, leur paroît un anéantissement ou du moins une transmutation dont ils n'ont nulle idée : au lieu de pénétrer autant qu'il est possible dans cette région celeste pour laquelle nous somme nés, ils s'endorment à l'entrée du chemin, & ils s'exposent à tous les dangers qu'on peut courir. Ce ne fut pas la conduite des premiers Chrétiens, eux dont les desirs, les actions, les pensées, rappelloient continuellement l'Eternité. Plus grands

que tous les Philosophes de l'Univers & que tous les Conquérans, ils s'ouvroient pour carière l'immensité même de Dieu, & là donnant tout l'essor à leur ame immortelle, ils couroient à pas de géant vers le souverain bonheur.

Precieuse Foi, quand vous ranimerez-vous ! On n'apperçoit plus que quelques étincelles de ce feu que vous allumâtes chez les premiers Chrétiens ; les siecles qui leur ont succédé, ont été autant de noires vapeurs qui ont offusqué votre éclat, & le tems s'avance où Jesus-Christ ne vous trouvera plus sur la terre.

Déja les Sacremens sont oubliés, les temples abandonnés, les solemnités méprisées, la Religion même tournée en derision : déja l'on ne connoît plus de devoirs que ceux de citoyen, & encore les foule-t-on souvent aux pieds,



plus d'honnêteté que celle d'une probité toute humaine; & s'il reste quelque ressource à l'Eglise désolée, ce n'est qu'une voix pour soupirer après ces enfans qui ne sont plus & que le monde lui a ravis. *Rachel plorans filios suos, & noluit consolari quia non sunt.*

Les autres moyens propres à acquérir une vraie dévotion, consistent dans une entiere privation de tout ce que les vœux du Baptême nous ont interdit, & cette privation renferme une multitude d'engagemens. Privation des spectacles qui sont l'œuvre du demon, privation des vanités qui sont les pompes du monde, privation des plaisirs des sens, qui sont ses maximes, privation du monde lui-même, comme d'un objet que Dieu a maudit; privation qui doit nous arracher à nos biens, à nos familles, si le Seigneur l'exige, puisque le Chré-

tien ne doit vivre que pour accomplir ses volontés.

Il s'agit ici, comme on voit, de l'état religieux, état si respectable, & maintenant si avili aux yeux de ces hommes de chair & de sang, que l'Apôtre apelle les ennemis de la croix : on ne peut douter que ceux qui y sont apellés & qui resistent à cette vocation, ne se mettent dans la voie de perdition. C'est une des choses les plus essentielles au salut de connoître bien sa vocation, & pour n'y pas manquer, & pour en remplir tous les devoirs. Envain le monde prend en aversion les Ordres religieux ; en vain les Religieux eux-mêmes se relâchent sur leurs devoirs ; Dieu punira également & celui que le monde a détourné d'entrer dans le Cloître, & celui qui vit dans le Cloître comme au milieu du siecle. Les régles de l'Evangile

ne peuvent changer, & tout homme qui n'en pratique pas les conſeils, lorſqu'il s'y eſt ſolemnellement aſtreint, trame ſa damnation. La ſéparation du monde que les vœux ont formée, eſt une ſéparation ſemblable à celle de la mort ; & de même qu'on ne revient point ici-bas après que la derniere heure eſt arrivée, on ne doit plus revenir parmi les hommes du ſiecle ; quand on s'en eſt ſéparé par une adhéſion pleine & entiere à l'état religieux.

Si ces grandes verités n'étoient pas altérées par les maximes d'un ſiecle pervers, on ne trouveroit que des Moines édifians, & l'on ne verroit pas un monde empreſſé à leur imputer des vices dont ils ne ſont nullement coupables. Mais quand la Religion même s'éteint, les Religieux ne doivent pas s'attendre à être eſtimés. Ce

qui doit les consoler c'est que Jesus-Christ canonise ceux qui souffrent & qui sont calomniés, c'est que le mépris qu'on paroît affecter à leur égard, est un nouvel éguillon qui doit les engager à n'attendre leur récompense que du Ciel, c'est que leur renoncement à ce monde qui les outrage prouve qu'ils ont sagement fait d'y renoncer, puisque la piété n'y est plus en honneur.

Cependant chaque Religieux doit ici rentrer en lui-même, & examiner sérieusement sous les yeux de Dieu si par ses discours & par ses mœurs, il n'a point excité la haine du monde contre l'état monastique, & se réformer ou plûtot, supposé que sa conduite y ait contribué. L'aversion du monde pour les Religieux leur est autant honorable, lorsqu'elle naît d'un mépris pour l'Evangile, qu'elle est deshonorante quand

elle a pour objet leur déréglement.

Tout ceci nous apprend qu'il y aura bien des personnes trompées quand les serviteurs seront appellés devant le pere de famille pour rendre compte de leurs œuvres & de leurs talens. Alors on verra s'il sera possible de s'excuser en disant j'ai fait ce que j'ai vu faire à mes contemporains ou à mes prédécesseurs.

S'il n'y avoit autre chose pour aller au Ciel qu'à suivre les vestiges de nos parens ou de nos amis, Jesus-Christ n'auroit pas dit qu'il vient au monde avec le glaive; & Dieu n'auroit pas obligé Abraham, le pere des Croyans, à quitter la maison de son pere & son pays natal dès le premier instant de sa vocation. Il faut penser qu'en un tems corrompu où les Chrétiens relâchés ne songent qu'à faire la fortune de leur mai-

ſon , à paſſer agréablement leur tems , à vivre ſelon leur humeur ; on doit ſe défier de pere , de mere, de confident , de ſoi-même, & n'en croire que le ſeul Evangile , & le vœu qu'on a fait au Baptême de l'obſerver. Sortons de Babylone par la premiere breche ſi toutes les portes ſont fermées.

Ce que diſoit un ancien dans le Paganiſme , ſe réaliſe maintenant parmi nous. Ce qu'on ſouhaite le plus fortement aux enfans dès qu'ils naiſſent , eſt préciſement tout ce qui doit les perdre. Les bénédictions des plus proches ſont ſouvent des malédictions , & leurs prieres & leurs vœux ſont ſouvent des imprécations. Ils deſirent de nous voir riches , ſavants, bien faits , comblés d'honneurs , & ils croient avoir tout demandé quand ils ſollicitent pour nous beaucoup de

biens & beaucoup d'années. Cependant voila les choses qui causent le renversement de la piété & l'extinction de la Foi : & voila comment on ne s'applique qu'à flatter la chair, à contenter les passions, à satisfaire les appétits. Quant au service de Jesus-Christ, il devient ce qu'il peut : on le reduit à quelques actes extérieurs qui ne détruisent ni la corruption ni la cupidité.

Nous devons sans doute honorer nos peres & meres, mais il vaut mieux les irriter, que de se damner pour leur complaire. Le droit de la création est au dessus de celui de la génération, & personne, comme nous l'avons déja dit d'après Tertullien, n'est autant pere que Dieu. Quiconque *aime ses parens plus que Jesus-Christ, n'est pas digne de lui.*

Nous avons tous un depôt à garder, l'innocence qui ne peut

se recouvrer que par une entiere & sincere pénitence ; & comme le souffle empoisonné du monde peut ternir la plus pure vertu, il n'y a pas de meilleure mesure à prendre que de s'en éloigner. La grace suit pour ainsi dire la marche de la nature ; elle est secrette dans ses opérations : c'est ainsi que la terre renferme dans son sein les graines & les semences de toutes les plantes & de toutes les fleurs avant qu'elles germent & qu'elles fructifient. Sitôt que Jesus Christ remplit nos cœurs de sa divine onction, le secret doit la recevoir, & la retraite la conserver.

Le lien le plus sacré de la nature, ainsi que le plus utile, est la société. La raison, l'affection, la nécessité, ont contribué à former toutes ces alliances qui font fleurir le commerce, & qui entretiennent la correspondance &

l'amitié ; mais s'il faut la rompre pour aller à Dieu, il n'y a ni à différer ni à hésiter. Il n'y a ni ville ni compagnie, qui à l'exemple de Jerusalem & de la Cour d'Herode, ne se trouble à la naissance de Jesus, & ne travaille à l'étouffer dès son berceau, & ce qu'il y a de plus cruel, c'est que ce ne sont pas seulement les libertins & les incredules qui nous éloignent du droit chemin, mais encore des personnes qui ont la reputation d'être gens de bien. Madelaine trouve même parmi les Disciples un Judas qui se récrie contre l'effusion de ses parfums, & parmi les Pharisiens un Simon qui méprise son humiliation & ses larmes. C'est le tems où Job sur son fumier trouve trois amis & une femme qui ne paroissent que pour se moquer de sa patience, & pour insulter à sa misere.

Eſt-il permis que les gens conſacrés à Dieu, tiennent le même langage que les Incirconcis! On accuſe de toutes parts l'homme qui fuit le monde & qui aime la retraite, de prendre la dévotion trop à la lettre ; & quel moyen après de telles accuſations qu'une ame tendre & timide puiſſe réſiſter courageuſement à ces reproches. Dès que la vertu s'annonce au milieu du monde, elle rencontre partout des ennemis & des indifférens, & il n'appartient pas à une mediocre conſtance de ſoutenir les efforts du monde & du démon. Combien de fois l'eſprit du ſiecle ne s'eſt-il pas déguiſé ſous le langage de la ſincérité, & ſous la forme d'un bon conſeil !

Je ſais que les ames fortes à qui Dieu a donné, comme il dit à Jérémie, une dureté d'airain, ne flechiſſent pas plus au milieu des

opinions, des coutumes & des exemples qui les combattent, que parmi les approbations, les complaisances qui les tentent : mais je sais encore mieux que ces sortes de courages sont extrêmement rares, & surtout à l'entrée de la conversion ; qu'il faut bien du tems & de la force pour parvenir à l'état de Saint Gregoire Thaumaturge, qui passoit au milieu des applaudissemens & des exclamations de tous ceux qui préconisoient ses miracles & sa sainteté, comme s'il eut passé à travers les arbres d'une forêt. Il y en a peu qui puissent dire, s'ils n'ont demeuré quelque tems separés du monde, ce que Saint Jerôme disoit après plusieurs années de retraite & de penitence : c'est à nous qui allons en diligence à notre patrie celeste, à fermer les oreilles au chant meurtrier des Sirenes, à être insensibles aux

louanges comme aux injures, aux honneurs comme aux mepris. Hélas! nous sommes naturellement nos premiers flatteurs.

Il n'y a donc rien de si nécessaire que la séparation du monde & le recueillement, pour acquerir la vraie piété. C'est dans la retraite, que l'ame se repand en prieres & en soupirs, & la priere est l'exercice continuel du Chrétien. Point de graces sans la priere, elle désarme la colere du Tout-Puissant, & elle nous mérite ses bienfaits. Ce n'est pas qu'elle fasse changer les conseils de Dieu qui sont immuables, mais comme Dieu a tout prevu, il n'accorde à la priere que ce qu'il a déterminé de tous tems dans ses décrets.

Quand même la Grace ne seroit pas aussi difficile à garder, quand même les contradictions extérieures & les tentations se-

roient moins fortes que nous les réprésentons, le Chrétien ne peut jamais trop prier. Ni la foi ni la raison ne nous donnent point les lumieres que nous procurent la retraite & la priere.

L'histoire naturelle nous apprend que les oiseaux les plus sensibles au froid, se retirent dans des climats plus tempérés lorsque l'hyver commence à se faire sentir; & l'Evangile nous fait connoître que les ames qui se défient d'elles même, ont soin de s'éloigner des endroits où la tentation est plus forte. C'est faute de cette précaution que tant de personnes commencent à se convertir, & ne persévèrent pas; que la plûpart des Chrétiens se rembarquent sur la même mer & au milieu des mêmes écueils le lendemain de leur naufrage.

Le Saint Esprit lui-même, pour remédier à ces malheurs, inspira

de ſiecles en ſiecles à des hommes puiſſans en œuvres & en paroles, la ſainte réſolution de former de pieux inſtituts, à l'abri deſquels on évite les ſcandales de la multitude & l'on ſe préſerve des dangers du monde. Tous les Ordres Religieux ne ſont autre choſe que des écoles publiques où chacun peut apprendre à connoître les voies de Dieu. On voit avec édification des ames touchées des vanités du monde, y courir pour y terminer leur carriere, ou tout au moins pour y faire de pieuſes retraites de tems en tems. Auſſi peut-on dire avec vérité que les couvents & les monaſteres ſont autant d'îles qui, placées de diſtance en diſtance au milieu de la mer orageuſe de ce monde, ſervent d'aſyle à ceux qui craignent les tempêtes ou qui en ont eſſuyé.

Les Saints Peres ne ceſſent

d'exhorter les Chrétiens à l'amour de la retraite. Saint Jean-Chrysostôme disoit souvent à son peuple, que ceux qui ne savoient pas lire la vie des Saints qui nous avoient précédés, la verroient de leurs propres yeux sans le secours des livres & de la lecture, dans les Monasteres de son tems. Si vous n'avez personne qui vous y mene, dit il, venez avec moi, & je vous montrerai les tabernacles de ces Saints; venez & apprenez d'eux quelque chose d'utile : ce sont des flambeaux qui éclairent les déserts les plus ténébreux, & des murailles qui fortifient les plus grandes villes. Ils se sont retirés dans des solitudes pour vous apprendre à vous débarasser des intrigues du siecle. Allez y donc souvent pour vous y purifier de vos taches & recueillir leurs charitables avis. Mais qu'auroit dit ce même Saint Chrysos-

tôme, pouvons nous ajoûter ici en passant, s'il eût vu ce que nous voyons, des monasteres que le relâchement a profanés, quoiqu'il n'y ait aucun Ordre Religieux, malgré l'altération de la discipline & le laps des tems, qui n'ait au moins quelques maisons où la regle s'observe, & qui en cela ne soit réellement utile à l'Eglise.

Ce qu'il y a de certain, c'est que pour acquerir & conserver la piété, il faut de tems en tems faire des retraites qui nous excitent au recueillement & à la componction. C'est pendant ces rétraites salutaires, qu'on se sonde, qu'on s'interroge, & que l'on se rend compte à soi-même du bien ou du mal qu'on a fait. Il n'y a personne, quelqu'occupée qu'on la suppose, qui ne puisse sans sortir de chez soi, vaquer de tems en tems avec plus d'assiduité aux affaires

affaires de ſalut. Tous les Directeurs de la vie ſpirituelle ont regardé la retraite comme un des plus grands avantages : c'eſt là que les heures laiſſent une trace, & que l'ame ſaintement occupée de Dieu, ne penſe qu'à lui & n'agit que pour lui.

Mais on eſt ſi diſſipé, qu'on n'oſe même tenter de ſe replier ſur ſoi. Le matin annonce les divertiſſemens du ſoir, & le ſoir ouvre une carriere de ſpectacles, de jeux & de plaiſirs, qui annonce des mœurs plus corrompues que celles du paganiſme. Auſſi la dévotion paroît-elle maintenant une bizarrerie qui étonne, pendant qu'elle devroit faire nos plus cheres délices.



CHAPITRE XXI.

De la nécessité de la Grace, & pour faire le bien, & pour se sauver.

C'EST en vain qu'on éleve une maison, si le Seigneur lui-même ne la bâtit. La Grace, le fruit de la mort de Jesus-Christ & le plus précieux de ses dons, ne nous est accordée que pour sanctifier nos actions; & comme Dieu ne la doit à personne, nous devons la recevoir avec la plus vive reconnoissance & la plus grande humilité. Les premiers Chrétiens ne travailloient qu'à obtenir cette grace, qui, sans jamais contraindre notre liberté, nous fait faire ce que Dieu veut. Ils la conservoient lorsqu'ils l'avoient reçue,

comme cette heureuſe ſemence dont il eſt parlé dans l'Evangile, & ils avoient ſoin de la cultiver & de l'étendre avec une ferveur digne de leur piété.

Auſſi voyons-nous dans les écrits de ces hommes célebres, qu'ils inſiſtent continuellement ſur la Grace, & qu'ils ne ceſſent d'en faire connoître & la puiſſance & la gratuité. Hélas! ils ſentoient par eux-mêmes que ſi notre volonté n'eſt continuellement aidée d'un ſecours divin, elle chancelle, elle héſite, & elle court à ſa perte : ils ſentoient qu'il n'y a que cette Grace toute céleſte qui préſerve du péché, qui répare le mal qu'il nous fait, & qui nous conduiſe heureuſement au port du ſalut.

En effet, l'Homme ſans la grace n'eſt qu'un ſpectacle d'humiliation & d'effroi; toutes ſes œuvres ſont ſtériles, toutes ſes

vertus ne ſont que des fleurs ſans fruits, & tout ſon être n'eſt qu'un abîme de miſeres & de fragilités. Nous n'avons de nous-mêmes en partage, que le menſonge & le péché, dit le Concile d'Orange, & nous ne pouvons pas avoir une bonne penſée, ſelon l'expreſſion de l'Apôtre, à moins que Dieu qui donne le vouloir & le faire, ne nous en gratifie.

Mais conſolons nous, la grace qui ſe communique à nous & par le moyen des Sacremens & par la voie des remords & des inſpirations, & par tout ce que le Seigneur juge à propos d'employer pour notre juſtification, ne ceſſe de nous inviter à venir puiſer à ſa ſource auſſi féconde que ſacrée. Les plaies de Jeſus-Chriſt toujours ouvertes pour le ſalut des pécheurs, ſont autant de canaux qui ne ceſſent de couler dans le ſein de l'Egliſe, & de vivifier les

ames qui ont recours à ce remede si puissant.

Cependant, le dirai-je, la grace du Sauveur est la chose qui nous touche le moins; & pendant que les Pénitens des premiers siecles passoient toute leur vie à jeûner & à pleurer afin de l'obtenir, nous ne faisons pas le moindre effort pour nous la procurer. Les uns, sous prétexte d'éviter les disputes de l'Eglise, n'osent parler de cette grace, quoiqu'elle soit toute notre force & tout notre appui; les autres appréhendent de l'obtenir, dans la crainte de renoncer à la cupidité qui les domine: ceux-ci se confiant en leurs propres mérites, s'imaginent que leur salut est entre leurs mains, & qu'ils sont maîtres de changer leur cœur quand il leur plaira; ceux-là se contentent de pratiquer par routine, tous leurs devoirs de Chré-

tien, ſans s'occuper de la grace, & ſans vouloir la connoître.

Ne nous étonnons plus ſi notre ſiecle eſt auſſi corrompu, puiſque la ſeule lumiere qui pourroit l'éclairer, le ſeul don qui pourroit le ſanctifier, eſt auſſi mépriſé, & auſſi méconnu. Dieu s'irrite de voir ſes propres dons ainſi rejettés, & d'appercevoir chez le Chrétien, le même orgueil que chez le Juif. Qu'eſt-ce qui parle aujourd'hui de la grace, qu'eſt-ce qui en reléve le prix, qu'eſt-ce qui la préfere aux biens, aux titres, aux honneurs; on s'expoſeroit à la dériſion publique, ſi l'on oſoit ſeulement prononcer ſon nom au milieu d'une aſſemblée: eſt-ce ainſi qu'agiſſoient les premiers Chrétiens, eux qui ne ſe réuniſſoient que pour célébrer les miſéricordes du Seigneur, que pour exalter la puiſſance de ſa

grace, & la faire connoître par tout où ils pouvoient : leur bouche, leur cœur ne cessoient de s'exhaler sur ce grand objet, & d'en faire la matiere de leurs écrits, & de leurs entretiens.

Ignorons nous que c'est la seule charité qui prie, qui donne, qui jeûne efficacement, & que le martyre même sans cette précieuse charité, n'est qu'un effort inutile pour arriver au Ciel? Ah! si nous en étions persuadés, nos prieres, nos actions, n'auroient point d'autre but que de travailler à obtenir la grace, & à la conserver : la nuit, le jour nous la desirerions, comme une terre dessé-chée demande une rosée salutaire, comme le cerf altéré cherche une source d'eau vive, comme des exilés souhaitent le retour dans leur Patrie.

Mais que nous sommes éloignés de ces pieuses dispositions!

nous n'appellons jamais en preuve de tout ce qui arrive, que le hasard & la nature, & loin d'accorder à la grace ce qui est purement son ouvrage, nous cherchons les causes les plus communes & les plus ordinaires : il est vrai que cette grace toute miraculeuse, emploie toutes sortes de moyens, & que souvent elle opere sous le voile de ce qu'il y a de plus abject. L'Homme spirituel ne s'y méprend pas : mais l'Homme charnel ne voit, & ne juge que par les sens.

Combien de fois n'a-t-on pas attribué les effets de la grace, à ceux du caprice & de l'humeur : on se plaît de dérober à Dieu ce qui honore le plus sa Toute-puissance ; & au lieu d'en admirer la force dans une jeune personne qui abandonne le monde pour choisir un Cloître, dans un Homme qui renonce à la dissipation

du siecle, pour méditer : on taxe ces démarches & ces conversions d'inconstance, & de bizarrerie.

Tel est le monde, & tels nous sommes : nous regardons la grace comme un être de raison qu'on nomme simplement par habitude, & qui ne se fait apperçevoir ni sentir ; mais si cela est, que penser de Saint Augustin, qui n'a cessé de parler de la grace, & d'en revendiquer les droits ; que penser de Saint Paul, qui a rempli ses Epîtres de cet Auguste Mystere ; que penser de Jesus-Christ lui-même, qui nous déclare qu'on ne peut rien faire sans son secours, & qu'on ne peut venir à lui, si son pere ne nous attire !

Ah ! la grace de Jesus-Christ est toute la richesse du Chrétien : il n'estime que ce don, le plus précieux de tous les dons, ce don

qui arrache Pierre à ſes filets, Matthieu à ſa banque, Marie la pécheresse à ſes ſcandales, & qui d'un Larron en fait un Saint, d'un Perſécuteur un Apôtre, d'un Empereur Payen un parfait Chrétien.

Suivons la grace, & nous verrons que tous ces temples édifiés, que tous ces Monaſteres érigés, que tous ces Peuples convertis, ſont réellement ſon ouvrage : elle a laiſſé les plus grandes impreſſions de ſainteté par-tout où elle a paſſé ; c'eſt-elle qui ſoutint les Martyrs au milieu des flâmmes, les Anachoretes au milieu des plus affreux déſerts, les Loth au milieu de Sodome : c'eſt-elle qui arbora la Croix ſur les débris des Idoles, qui dirigea tous ces pieux Ecrivains qui défendirent ſi généreuſement la Foi.

On a beau vouloir méconnoître cette grace ; par-tout elle paroit ſe reproduire, au point que

la lecture même de cet ouvrage est un de ses effets, pour quiconque en sait profiter. Mais on aime mieux la définir que de la sentir; que d'ouvrages écrits sur le chapitre de la grace! Au lieu de penser avec le grand Augustin, que l'acord de la Grâce avec le Libre Arbitre, ainsi que la maniere dont elle agit sur les cœurs, est vraiment un mystere impénétrable, on ose témérairement sonder, & deviner ses opérations: de-là ces systêmes si contradictoires sur la grace; de-là ces disputes ardentes, où chacun soutient son sentiment avec opiniâtreté, sans faire attention qu'il n'y a que celui de l'Eglise qu'on doit suivre aveuglement. Cette société sainte & lumineuse, toujours également sage, toujours également éclairée, n'a cessé de tenir un juste milieu, & de marcher entre les deux écueils qui

donnent tout au libre arbitre ou tout à la grace.

On ſait que Dieu qui ne nous a pas faits ſans nous, ne nous ſauvera pas ſans nous; que Dieu ne nous doit abſolument rien; que ſa grace dans quelque tems qu'elle ſe préſente, eſt toujours un don purement gratuit, & qu'en couronnant nos mérites, il couronne ſes propres bienfaits.

Ces grandes vérités engagerent les premiers Chrétiens à ſolliciter ſans ceſſe la grace du Sauveur, & elles n'operent rien ſur nous: en effet, ardens pour la diſpute, & froids pour la priere, nous ne travaillons ni à obtenir la grace lorſque nous ne l'avons pas, ni à la recouvrer quand nous l'avons perdue, quoiqu'elle ſoit la lumiere & la vie même de notre ame: on ſe perſuade qu'une confeſſion faite à la hâte, & qu'une abſolution reçue ſans prépara-

tion doit nous reconcilier aussitôt avec Dieu ; & sans avoir commencé à aimer cet Etre suprême & bienfaisant comme source de toute justice, on ose assurer qu'on a pleinement satisfait à la Majesté Divine.

Voilà comme la grace n'est plus connue parmi nous : voilà comme nous en sommes venus au point même d'ignorer ce qui la constitue, & ce qui la produit : nous préférons les bonnes graces des Princes de la Terre, à toutes les graces du Ciel, & peu nous importe si nous sommes dignes d'amour ou de haine, pourvu que nous soyons riches ou savans.

Le tems où l'on opéroit son salut avec crainte & tremblement, est absolument passé : on s'endort dans le crime avec la même sécurité, que si l'on avoit la grace sanctifiante; & quoiqu'on sache que quiconque meurt sans

être en état de grace, sera infailliblement damné, on s'expose chaque soir à cet effroyable danger : ô aveuglement ! ô stupidité !

Que diroit le grand Augustin, ce généreux défenseur de la grace, s'il voyoit notre insensibilité sur cet objet ! Que diroient les Peres de tant de Conciles, qui en établirent la puissance & l'efficacité, s'ils étoient témoins de cet orgueil avec lequel nous croyons pouvoir remplir nos devoirs ! Il est certain que les Commandemens de Dieu ne sont point impossibles, mais qu'on ne peut les accomplir sans la grace : que Jesus-Christ est mort pour tous les Hommes ; mais que son sang ne sera pas appliqué à tous : qu'on a la liberté de résister à la grace ; mais qu'on ne résiste point à celles qui sont efficaces, car alors elles n'auroient pas leur effet. Telle est la Doctrine de l'Eglise & de tout Catholi-

que; par conséquent, les erreurs contraires à ces vérités sont universellement anathématisées, & méritent de l'être, parceque Dieu ne commande que ce qui est praticable, parceque la Mort du Sauveur est la rançon de tous les Hommes, parceque le libre arbitre quoiqu'affoibli par le péché, n'a point été détruit. Il n'y a personne qui n'ait le pouvoir réel de résister à la grace, & il n'y a point de grace quelque puissante, & quelque victorieuse qu'elle puisse être qui détruise ce pouvoir, autrement nous serions des automates entre les mains de Dieu, & nos meilleures actions ne seroient point méritoires.

Mais sans nous étendre davantage sur ces Dogmes qui sont le fondement de notre foi, pensons souvent aux ténebres qui environnent notre ame, lorsque la grace ne fait point luire ses

rayons : nous ne sentons point ces miseres, parceque peut-être peu instruits de la Doctrine de l'Eglise sur ces importantes matieres, nous sommes matériellement Pélagiens, rapportant à nous-mêmes & le commencement & les progrès de notre sanctification.

Ce n'est pas que nous soyons obligés d'entrer dans les disputes qui causent des Schismes & des scandales. Le parti des Fideles est celui de se taire, & de se soumettre à l'autorité de l'Eglise, sitôt qu'elle a parlé ; mais il n'en est pas moins vrai que nous devons connoître les vérités qu'il faut croire, & les erreurs qu'il faut rejetter. La Doctrine Chrétienne n'est point faite pour être ignorée ; son exposition fait l'étude du véritable Fidele, & lui sert de boussole.

On ne s'est égaré sur les matieres de la grace, que parcequ'on

a voulu les juger ſur les proportions de la juſtice temporelle, & ſur les regles de l'Eſprit Humain: on n'a pas penſé que Dieu ne devoit compte qu'à lui-même de ſes opérations, & que c'étoit l'outrager que de l'interroger ſur ſes voies.

Attachons nous à admirer les prodiges de la grace dans les Livres ſaints & dans l'Hiſtoire de l'Egliſe, à la demander à Dieu avec les mêmes expreſſions qui ſe trouvent dans les Collectes, & nous dirons ſouvent au Seigneur, accordez nous, ô Tout Puiſſant, la Foi, l'Eſpérance, la Charité, & l'accroiſſement de ces vertus, *da nobis Fidei, Spei, & Charitatis augmentum*; & nous dirons, faites nous aimer ce que vous commandez, *fac nos amare quod precipis*; & nous dirons, ô mon Dieu! vous ſans qui notre infirmité ne peut rien, donnez nous le ſecours

de votre grace, afin que, dans l'accomplissement de votre Loy, nous puissions vous plaire, & par notre volonté, & par nos actions, *& quia sine te nil potest mortalis infirmitas, præsta auxilium gratiæ tuæ ut in exequendis mandatis tuis, & voluntate tibi, & actione placeamus*; & nous dirons, répandez dans nos cœurs votre amour, afin que vous aimant en tout & au-dessus de tout, nous nous rendions dignes de vos promesses qui surpassent tout desir, *infunde cordibus nostris tui amoris affectum, ut te in omnibus & super omnia diligentes, promissiones tuas quæ omne desiderium superant consequamur*; & nous dirons, faites nous demander, ô Seigneur! ce qui vous plaît, *fac quæ tibi sunt placita postulare*; & nous dirons, que votre grace, ô mon Dieu, nous prévienne toujours, nous suive, & nous applique continuellement à de bonnes œuvres.

Tua Domine gratia semper & præveniat & sequatur, ac bonis operibus præstet esse intentos.

Tel est le langage que nous devons tenir à Dieu, tel est celui de l'Eglise, qui, des quatre coins du monde, adresse ces prieres au Ciel, comme la profession de foi de tout Chrétien : on ne peut mieux faire que d'employer, lorsqu'il est question de la grace, les expressions consacrées par l'Eglise ; c'est le moyen de ne point s'égarer sur une matiere environnée d'écueils, & dont les profondeurs ont causé la ruine d'une infinité de Sectaires.

Que la grace revive donc parmi nous, mais plus dans nos mœurs, que dans nos écrits, & qu'à l'exemple des premiers Chrétiens, nos cœurs soient embrasés du saint amour : je sais avec le grand Apôtre, que ce bienfait inestimable ne dépend ni de ce-

lui qui veut, ni de celui qui court, *neque currentis neque volentis* : mais je sais de la bouche même de Jesus-Christ, que tout ce que nous demanderons à son Pere, en son nom, nous sera accordé, *dabitur vobis*.

Si la grace étoit l'objet de nos desirs & le principe de nos actions, on n'entendroit dans nos discours que des paroles d'édification, on n'appercevroit dans nos démarches, que des exemples dignes d'imitation : mais qui peut se flatter au milieu des désordres dont nous sommes environnés, de voir ce spectacle si desiré par les Hommes de bien qui restent encore sur la Terre ! Cependant le Seigneur est fidele dans ses promesses ; le renouvellement qui doit se faire dans son Eglise, & & qui a été prédit, arrivera : mais ô Justice de mon Dieu, ce sera par le Ministere des Juifs ; ils se

convertiront ſelon les paroles de Saint Paul, & nos prévarications nous mériteront peut-être, de ne point participer à ce grand évenement.

C'eſt alors que la grace brillera dans tout ſon éclat, & que le Seigneur fera voir à l'Univers, que le cœur des Hommes eſt entre ſes mains, & qu'il le tourne comme il veut ; c'eſt alors qu'on connoîtra combien on ſe rend coupable en profanant la grace & en la rejettant ; c'eſt alors que les premiers Chrétiens nous accuſeront auprès de Dieu, comme ayant dégénéré de leur ferveur, comme ayant deshonoré la grace de notre Baptême & de notre vocation. Combien d'Hérétiques, d'Infideles, de Payens, qui feroient pénitence ſous le ſac & la cendre, s'ils avoient eu la moindre portion de ces graces, que nous avons inutilement reçues avec tant d'abondance ! La grace

eſt comme une étincelle qui s'éteint ſi on n'a pas ſoin de l'entretenir & de la ſoigner, mais qui devient la flamme la plus vive & la plus étendue, ſi on eſt attentif à la conſerver & à l'augmenter : les premiers jours du Chriſtianiſme furent éclairés de cette brillante lumiere que nous avons tellement obſcurcie, qu'on ne la diſtingue preſque plus ; nous prions encore, il eſt vrai, mais ſi ce n'eſt point l'Eſprit Saint qui prie en nous, hélas nous ne ſommes que des cimbales qui rendent de vains ſons.



CHAPITRE XXII.

Avis à ceux qui pensent à quitter leur condition dans l'espérance d'opérer leur salut plus surement.

C'EST ici la tentation ordinaire des ames foibles & légeres, qui sous le nom de piété, flattent leur inconstance & leur orgueil. L'amour-propre n'engage que trop souvent des esprits inquiets à s'éloigner du monde & de ses compagnies, par un esprit d'intolérance, une fausse idée de la solitude, ainsi que de la perfection. Si je pouvois, disent bien des personnes, me faire une retraite à ma fantaisie, je vivrois avec quelques bonnes ames, loin du tumulte des hommes, & là je culti-

verois ma conſcience, je ſervirois Dieu en repos, jè ſerois à l'abri des ſcandales & des mauvais exemples; je n'éprouverois ni revers, ni contradictions, & je jouirois du calme le plus heureux & le plus profond.

Mais qu'eſt-ce qui ne voit pas qu'une vie ſemblable à cette deſcription, ne peut exiſter qu'en imagination, & qu'il eſt auſſi facile d'en faire la peinture, que difficile d'en trouver la réalité. C'eſt dans la ſeule Cité de Dieu, qu'on doit attendre un parfait bonheur; c'eſt du ſeul Paradis, que Saint Bernard a dit, *que nul ennemi n'y entre, & que nul ami n'en ſort*, & que tous les biens s'y trouvent au centre de la paix.

Si l'on pouvoit ſur la terre bâtir un édifice auſſi admirable, & ſi cette forme devoit être miſe en œuvre, ce ſeroit ſans doute dans les Ordres Religieux, où l'égalité conſerve

conserve la charité, où l'obéissance nourrit l'humilité, où la pauvreté retranche le soin des affaires, où la pénitence mortifie les passions, où la séparation du monde empêche la contagion, où le célibat entretient la pureté. Mais Saint Augustin m'apprend, que les conditions les plus parfaites de cette vie, ayant toujours des foiblesses mêlées avec des vertus, ne sont exemptes ni de traverses, ni de contradictions, & comme on n'en doit jamais blâmer le mal par envie, on n'en doit pas louer le bien sans discernement : mais tout le contraire arrive; car, ou les uns fermant les yeux à ce qu'il y a de saint dans une profession, & ne regardant que les défauts inévitables en tout état, se privent malheureusement de la condition la plus parfaite & la plus sûre, ou les autres, ignorant les imperfections inséparables de l'hu-

manité, s'engagent dans une profession, sans en prévenir les inconvéniens : ainsi après avoir entrepris un nouveau genre de vie avec témérité, ils s'en dégoutent, comme n'y trouvant point la félicité qu'ils en espéroient, & finissent par être ennemis de leur propre choix, & violateurs de leur propre serment.

Il est certain que la vie libre, ne damne point par elle-même ceux qui la suivent, & qu'il n'y a que l'abus de cette liberté qui puisse nous perdre. Tous les vaisseaux qui voguent en pleine mer ne coulent pas à fond : mais on ne peut douter, que la vie retirée, comme la terre ferme, ne soit plus tranquille & plus sûre ; d'où il faut conclure avec raison, que les Communautés sont plus à l'abri des périls & des écueils : on peut les appeller en quelque sorte, des havres, où l'on se retire pour se

mettre à couvert du mauvais tems: mais comme les Ports ne ſont pas toujours à l'abri du vent; les plus paiſibles retraites ont toujours quelqu'endroit ouvert à la tentation : là où il n'y a point de gouffres, il y a des tourbillons ; là où il n'y a point de troubles, il y a du mouvement.

C'eſt le ſort général des choſes humaines, c'eſt le caractere de tout ce qui eſt ſujet aux tems. Dieu, dit un Ancien, en créant l'Univers, plaça l'immortalité dans les Cieux, & le changement ſur la Terre. Il n'y a point d'état ici bas, tant ſaint qu'on le ſuppoſe, qui en rendant les Hommes ſacrés, les rende impeccables & immuables. Satan, le Prince de ce monde, ne regne pas par-tout, mais il entre par-tout, ſoit ſous une figure, ſoit ſous une autre; tantôt en renard, & tantôt

en lion, tantôt en aigle, & tantôt en dragon : comme aigle il attaque les états les plus sublimes, & se joue des plus hauts cédres; comme lion il rode autour de tous les Chrétiens pour les dévorer; comme renard il entre dans les vignes les mieux fermées de l'Epoux des Cantiques, & il les ravage; comme serpent il se traîne, & se glisse jusque dans le Paradis terrestre, pour y triompher de la plus parfaite innocence; comme dragon, il cabale au milieu même du Ciel, & entraîne par sa révolte la troisieme partie des étoiles du Ciel.

Jugez après cela, si cet ennemi de tout repos demeurera tranquille comme vous vous le persuadez : lui qui est l'ennemi déclaré de l'Eglise & de tout bien, lui qui ne respecta pas même le séjour que l'Eternel habite, lui qui fit un

Apostat parmi les Apôtres, un damné parmi les Crucifiés, des Démons parmi les Anges.

Quiconque s'est éloigné du monde sans être bien persuadé de ces vérités, succombe dans la retraite dès qu'il rencontre quelque contradiction. C'est un Soldat tout nouveau, qui à la premiere allarme s'épouvante, & gémit sur sa profession; c'est un insensé qui, selon l'esprit du Sage, se repaît des vents, & court après des oiseaux qui s'envolent; c'est un malade qui a changé de lit, mais qui a porté sa maladie avec son inquiétude dans le nouvel endroit où on l'a mis.

Que dirons nous donc de ce desir d'une plus grande perfection & d'un parfait repos, qui sert ordinairement de prétexte à ceux que l'impatience & la légéreté sollicitent d'abandonner la

société. Il est certain que c'est un amour déréglé qui, au lieu d'attaquer des défauts pour les vaincre, s'amuse à mépriser des compagnons imparfaits : on se fait une idée merveilleuse d'un état qu'on n'apperçoit que dans le lointain ; il en est de même d'une campagne qui, dans un point de vue, nous paroît l'objet le plus agréable, & qui, lorsqu'on s'y trouve, n'offre que des chemins difficiles & tortueux. Ce que nous appercevons tous les jours nous lasse & nous endort, & ce que nous n'avons jamais fait nous flatte d'avance, & nous excite : l'éloignement des choses, les rend plus précieuses & plus vénérables ; il y a peu de personnes qui pensent que ce sont là des effets véritables de cette corruption universelle, qui subsiste dans tous les enfans d'Adam, corruption

d'autant plus dangereuſe, qu'elle ſe couvre du deſir d'une plus haute perfection.

Si nous ne changeons notre vie, & nos coutumes que ſuperficiellement, nous pouvons dire que nous n'avons rien opéré : ſi nous ne nous ſommes point fondés dans l'humilité, dans l'obéiſſance avant d'embraſſer un état, il eſt inutile de nous transporter ailleurs que là où nous ſommes ; nous y échouerons : on aigrit ſes maladies au lieu de les guérir, lorſqu'on veut eſſayer de toutes les recettes, recourir à tous les Médecins, conſulter tous les empyriques, & il en eſt de même dans ce qui concerne les ames.

Je n'attaque ici, qu'on y prenne bien garde, que le faux deſir de perfection engendré par la perſuaſion que la vie retirée eſt un ſéjour de repos ſans aucune traverſe & ſans aucune contradic-

tion. Il y a une ſingularité vicieuſe, qu'on ne doit point confondre avec celle qui eſt néceſſaire pour opérer ſon ſalut : la ſingularité louable qui caractériſa tous les Saints, eſt celle qui évite la conformité avec les mauvais Chrétiens ; la mauvaiſe eſt celle qui mépriſe la vie commune des bons Chrétiens ; & cette derniere eſt, à proprement parler, la délicateſſe de la dévotion affectée, qui pour ſe donner du relief, veut entrer dans des voies extraordinaires. Il faut toujours tendre au mieux, mais il eſt des circonſtances où le mieux eſt le plus grand ennemi du bien.

On ne voit que trop de perſonnes qui, enflées de leur nouvelle condition, ſe plaiſent à rabaiſſer celle qu'elles ont quittée, à en parler avec mépris & avec invectives, ce qui nous prouve qu'un tel changement eſt l'œuvre de l'eſprit

de ténebres transfiguré en Ange de lumiere, & non pas un effet de l'Esprit saint : celui qui a été méchant sous une bonne vocation, est ordinairement pire sous une meilleure; que chacun demeure dit l'Apôtre, dans l'état ou il a été appellé : ce n'est donc pas en changeant continuellement de profession, mais en corrigeant nos actions criminelles; que nous opérerons notre salut. Demeurons dans la condition où la Providence nous a placés, en pensant qu'on peut se sanctifier dans tous les états, à moins qu'une voix divine ne nous appelle ailleurs : & comment connoîtrons nous cette voix, si ce n'est en sondant nos penchans & nos goûts, en voyant ensuite si nous ne pouvons résister aux mauvais exemples que le siecle nous offre, en faisant enfin l'essai de la nouvelle vie que nous voulons embrasser, & en pensant

qu'on ne doit ſe retirer, que pour ſouffrir.

Sans ces précautions on ne s'engagera que pour ſe repentir, & l'on ne quittera le monde que pour le retrouver. Il n'y a point d'aſyle où le péché ne ſe ſoit introduit, où il n'y ait une voie large qui conduit à la perdition. Souvenons-nous que nous ſommes ici bas dans un état d'épreuve, que le Royaume des Cieux ne ſe prend que par violence, & que nous n'aurions pas lieu de mériter, ſi nous n'avions ni traverſes, ni contradictions à eſſuyer : attendons nous donc à trouver partout où nous irons, & des calomnies qui nous accuſeront de choſes auxquelles nous n'aurons jamais penſé, & des trahiſons que nos meilleurs amis nous ſuſciteront, & des jalouſies que notre piété même excitera, & des ſcandales qui nous feront gémir.

Le silence, la patience, la fuite des occasions sont les armes propres à combattre tous les maux qui arrivent ici bas. Nous sommes aujourd'hui, demain nous ne sommes plus, & à chaque jour suffit sa peine : si l'on pensoit chaque matin, qu'on n'a qu'un jour à passer, & qu'on le passât en conséquence, comme le dernier de sa vie, alors on erreroit moins dans un avenir incertain dont l'idée engendre notre inconstance & notre légéreté.

Quoique la condition même des Solitaires semble avoir les mêmes avantages sur les autres Hommes que celle des Anges sur nous : on ne doit pas s'imaginer que cet état soit propre à sanctifier toutes les ames. La solitude pour bien des personnes est une source de dégoût, de découragement, d'ennui, & la plus terrible tentation : il n'y a que l'amour de la priere,

& de l'occupation qui puisse soutenir un Solitaire: car pour peu qu'il se livre à l'oisiveté, ou qu'il recherche la dissipation, il est perdu.

C'est ce qui fait que les Chartreux qui nous retracent si parfaitement les Peres des Deserts, ont des exercices qui se succedent nuit & jour sans interruption. Saint Bruno leur Instituteur, & ceux qui après lui ont donné des Constitutions, ont bien senti que la solitude avoit besoin de tels appuis.

Un Pere de Famille qui éleve chrétiennement ses enfans, & qui fait de sa maison un asyle de piété, rend plus de services à la Religion & à l'Etat, qu'un Solitaire qui ne s'occupe que de lui seul; si tous les gens de bien venoient à quitter le monde, parcequ'il est corrompu, il ne resteroit plus de bons exemples, dans

le commerce de la vie civile, & la société ne feroit plus qu'un affreux assemblage d'Hommes pervers. Il faut bien distinguer entre le monde, & l'esprit du monde ; celui-ci nous est absolument défendu, comme contraire à la sainteté du Christianisme : mais l'autre n'étant que la réunion de tous les Hommes, n'a rien en lui-même qui nous oblige à nous retirer ; à moins que ses exemples ne fussent capables de nous entraîner.

Le Solitaire, il est vrai, a moins d'occasions de faillir, moins de témoins de ses fautes, point de censeurs par conséquent, & moins d'imitateurs ; de sorte qu'il est hors du danger de donner de mauvais exemples, & d'en recevoir : mais pour peu qu'il manque d'être fidele à la grace ; l'ennui, la langueur, le chagrin, la paresse, l'orgueil, l'impatience & mille regrèts divers s'emparent

de ſon ame, & ſe ſaiſiſſent de ſon pauvre eſprit, ſans ſecours, ſans défenſe, & changent tous ſes plaiſirs en autant d'amertumes, ſes inſpirations en ſoupirs : alors le ſouvenir du paſſé, le déſeſpoir de l'avenir l'abbatent & le réduiſent au plus triſte état : quel malheur pour celui qui ſe trouvant ſeul en cette extrémité, ne trouve point de main qui le ſecoure, & qui le releve de cet abbattement. Les deſirs, dit le Sage, tuent le pareſſeux, & le Solitaire plus que tout autre, lorſqu'il ſe laiſſe ronger par des penſées moroſes, & par des ſonges creux.

De-là vient que la ſolitude n'a rien de médiocre; c'eſt un Paradis, ou un Enfer, il n'y a point de milieu : ſi le content s'y trouve comme un Ange; le mécontent y eſt auſſi miſérable qu'un damné. C'eſt être ſauvage, & non pas Solitaire, miſantrope, & non pas

Chrétien que de fuir le genre Humain, si l'on n'a pas pour but de servir Dieu & de le contempler : c'est ce qui fait qu'Aristote dit très judicieusement, que pour vivre seule, il faut être un pur esprit, ou une bête.

La vie solitaire par elle-même, n'est donc pas l'essence de la perfection, mais seulement un moyen d'y arriver, pourvu qu'on y soit véritablement appellé : quand les Saints ont embrassé le parti de la retraite, ils ne l'ont jamais fait que par le mouvement d'une inspiration extraordinaire, ou après un long exercice de toutes les vertus.

On voit par toutes ces réflexions, que le Solitaire ne doit point s'estimer plus que ceux qui vivent au milieu du monde : mais de même que les Insulaires mal instruits, se persuadent qu'il n'y a point d'autres Hommes, que

ceux qui ſont renfermés dans leur Iſle : les perſonnes retirées du monde ſe perſuadent facilement qu'elles ſont les ſeules qui accompliſſent parfaitement la Loi de Dieu. Prenez garde, Solitaire, dit un Saint Docteur, de vous imaginer que le Soleil ne luit que dans vôtre Cellule, que le tems n'eſt ſerein que chez vous, & que la grace de Dieu n'opere rien que dans votre conſcience. Comme le Solitaire ne voit gueres que lui-même, il ne ſe meſure & ne ſe compare qu'avec lui. Ainſi juſqu'à ce que Saint Antoine eut vu Saint Paul Hermite, il ſe regardoit en quelque ſorte comme un Homme unique en ſon genre.

Tout ce qui ſe paſſe dans le monde, ne doit pas être compté pour mauvais, ni tout ce qui ſe paſſe dans le Deſert, ne doit pas être conſidéré pour excellent : que

de milliers d'ames, malgré le dépérissement de la foi, qui vivent parmi nous, & qui n'ont point encore fléchi devant Baal! la paille, les pampres, & les feuilles cachent beaucoup de grains & de fruits dans l'Eglise, que nous n'appercevons point. Dieu connoît dans toutes les conditions, des Hommes qui sont à lui : on méprise les bons Chrétiens qu'on apperçoit tous les jours, parcequ'on voit de trop près leurs infirmités, au lieu que la vie de ceux qui sont éloignés de tout commerce nous semble miraculeuse : nous devons sans doute la supposer telle ; mais que de petites miseres qui l'environnent!

Ce ne sont ni les murs, ni les cloîtres, ni les habits, ni les noms, qui doivent faire notre mérite, & constituer notre piété ; si le Prêtre, si le Religieux, si le Solitaire sont comme le Peuple, leur sin-

gularité ne les ſauvera pas : Dieu mettra toutes leurs dévotions ſuperficielles, toutes leurs œuvres de ſurérogation, avec les oblations, & les circonciſions charnelles des Juifs ; parceque les pratiques extérieures ſans la charité ne font que des hypocrites ou des ſuperſtitieux. Je ne veux point, dit le Seigneur aux Iſraélites, ni de vos holocauſtes, ni de vos ſacrifices : votre encens & vos victimes me ſont en abomination, & je ne puis ſupporter ni vos Fêtes, ni vos Solemnités.

S'il eſt donc vrai que parmi les Solitaires mêmes, il y ait tant d'imperfections, il n'y a point de Chrétien qui ne doive dire à Dieu, ſi vous obſervez nos iniquités, qu'eſt-ce qui pourra en ſoutenir la vue ; & il n'y a point de perſonne qui doive changer d'état, avant d'avoir bien connu les engagemens qu'on va contracter, avant

d'avoir bien ſupputé les peines qu'on va trouver ; car la vie de l'Homme, comme dit le Saint Homme Job, eſt une milice perpétuelle, & l'on n'y peut trouver une poſition qui ne ſoit environnée d'écueils, témoin ce Solitaire dont parle la Vie des Peres des Deſerts, qui, s'étant retiré du monde pour éviter la colere, s'emporta vivement contre un vaſe qu'il venoit de briſer.

CHAPITRE XXIII.

Avis à tous ceux qui liront cet Ouvrage.

IL en ſera ſans doute de ce Livre ainſi que de tous ceux qui paroiſſent ; on les feuillete avec avidité, & on les oublie preſqu'auſſitôt qu'on les a parcourus. Cependant

chaque livre de piété eſt un avertiſſement que Dieu donne, pour faire rentrer les Hommes en eux-mêmes, & pour les rappeller à leurs devoirs.

Depuis que l'aſſiſtance aux Prédications eſt devenue plus rare; les bonnes lectures devroient au moins remplacer cet exercice de piété: mais hélas! on ne cherche dans les ouvrages qu'une vaine éloquence de mots qui laiſſe l'eſprit ſans lumieres & le cœur ſans onction, qu'une certaine nouveauté qui ne contente que l'imagination, & qui entretient l'amour des choſes frivoles; au lieu de regarder un bon livre comme la nourriture de l'ame, au lieu de le faire paſſer dans ſa propre ſubſtance, pour s'unir intimément à la vertu; on le conſidere ou comme un paſſe-tems ou comme un objet de critique: de là toutes ces lectures infructueuſes dont nous

ſommes les témoins, de-là cette indifférence pour les vérités de la Religion, qui à force d'être inutilement miſes & remiſes ſous les yeux, n'affectent plus, & paroiſſent une lettre morte.

Le Chrétien du tems confondu par les premiers Chrétiens devroit cependant nous faire une forte impreſſion, & comme étant le tableau de nos mœurs, & comme étant un arrêt de condamnation. Si vous, qui venez de le parcourir, n'en êtes pas frappés, craignez que cette indifférence ne vous ſoit un jour imputée, comme une négligence digne de châtiment. Le Seigneur a renfermé dans la portion des tréſors qu'il diſtribue, non-ſeulement les inſpirations, les remords, mais encore les inſtructions : celle-ci eſt donc au nombre des graces que le Seigneur vous fait ; tout ce qui nous rappelle à lui-même,

& à sa sainte Loi, doit nous être infiniment précieux, & nous devons le faire fructifier avec une scrupuleuse attention.

Plus le monde s'égare dans ses voies; plus le vrai Chrétien s'étudie à se nourrir de bonnes lectures. Admirez ici les miséricordes infinies du Seigneur, & la merveilleuse économie de sa grace : ce tems, quoique la lie des siecles & par rapport à la corruption des mœurs & par rapport à la défection dans la Foi, ne cesse néanmoins de produire des ouvrages qui revendiquent les droits de la Religion, & qui en font aimer les vérités : combien n'en avez vous pas vu en ce genre depuis quelques années, qui sont autant de témoignages que Dieu n'abandonne jamais son Eglise, & qu'il vient toujours au secours des siens. Les impies ont jetté des cris de joie; ils se sont crus maî-

tres du champ de bataille pendant quelque tems ; mais le Seigneur n'a fait que souffler, & ce souffle mystérieux & divin a engendré les Livres les plus solides & les plus lumineux. Les Pasteurs ont consolé l'Eglise par leurs instructions, & dans tous les ordres, jusque dans celui des Laïcs, la vérité s'est fait entendre, & a mis en déroute les ouvriers d'iniquité ; il n'y a que ceux qui ont voulu être trompés, qui l'ont été. La Lumiere est sortie du sein même des ténébres, & les objections de l'incrédule n'ont servi qu'à dévoiler son ignorance & sa mauvaise foi.

Ne vous laissez donc point abattre par les scandales, mais tournez les yeux du côté des bons exemples. Ce Livre que vous avez maintenant entre les mains, a du vous convaincre de la sainteté, de la vérité, & de la beauté

du Christianisme; & comme il est impossible que dans certains endroits, vous n'ayez pas été touché des choses qu'il contient, repassez les souvent en vous mêmes, en pensant qu'elles seront aussi vraies demain, qu'elles le sont aujourd'hui, & que la parole de l'Eternel, soit qu'on la médite, soit qu'on n'y fasse point attention, n'en aura pas moins son accomplissement.

Mais comme les pensées ne sont rien sans les actions, travaillez, agissez, si vous voulez n'être pas confondus par les premiers Chrétiens; & que chacun d'entre vous s'applique à régler scrupuleusement les devoirs de sa condition: êtes vous supérieurs, ne faites point sentir le joug de la servitude, soyez fermes sans être rudes, doux sans être trop faciles, affables sans familiarités, prêchez par vos exemples, encore plus

plus que par vos paroles, & faites vos efforts pour pouvoir dire à l'imitation du Sauveur, qui de vous me reprendra de péché ; *quis ex vobis arguet me de peccato* ; ayez l'œil ouvert de toutes parts, pour voir tout ce qui se passe, & que le caprice & la hauteur ne soient jamais la regle de vos discours & de vos actions.

Êtes vous inférieurs ? obéissez par amour, & non pas comme ces esclaves qui ne se soumettent, que parcequ'ils craignent la punition : cachez les défauts de ceux qui vous commandent, & priez avec zele pour leur conservation : s'ils sont severes, supportez en esprit de pénitence leur sévérité, & elle vous sera utile : s'ils sont trop indulgens, appellez de leur indulgence à la rigueur de la Loi ; car c'est sur cette Loi que Dieu vous jugera : pensez qu'il vaut mieux obéir que commander, & que

c'eſt bien aſſez d'avoir ſoi-même à gouverner : n'enviez ni les rangs, ni les honneurs ; ils rendent tous ceux qui les poſſedent, des Hommes moins dignes d'envie que de compaſſion.

Paſſons maintenant aux devoirs communs à tous les Chrétiens indiſtinctement : ils ſe réduiſent à rendre à Dieu, à nous-même, & au prochain, ce qui convient. Vous devez à Dieu un amour de préférence, une obéiſſance ſans bornes, un reſpect qui aille juſqu'à l'anéantiſſement. On aime Dieu de préférence, lorſqu'on eſt prêt à lui ſacrifier ſes parens, ſes biens, l'Univers, ſa vie même, plutôt que de l'offenſer ; lorſqu'on lui rapporte toutes ſes actions, lorſqu'on le prie le matin & le ſoir, comme ſon Pere & comme ſon Créateur. On obéit à Dieu, lorſqu'on écoute ſes inſpirations, lorſqu'on ſe ſoumet de

cœur & d'eſprit à ceux qui le repréſentent, lorſqu'on accomplit ſes préceptes & ceux de l'Egliſe, lorſqu'on vit ſelon les vœux de ſon Baptême, lorſqu'on évite les mauvaiſes compagnies, lorſqu'on fréquente les Offices & les Sacremens, lorſqu'on ſe préſerve de la corruption du ſiecle.

On reſpecte Dieu, lorſqu'on s'humilie continuellement en ſa préſence, lorſqu'on adore les Decrêts de ſa Providence ſans jamais murmurer, lorſqu'on reçoit de ſa main les biens & les calamités avec la même ſoumiſſion, lorſqu'on accepte la mort comme un hommage qu'on doit à ſa Majeſté.

Vous devez à vous-mêmes la décence qui convient à des Chrétiens, de la circonſpection dans vos diſcours, dans vos actions & dans vos démarches, de l'atten-

tion à honorer votre ame, comme le temple de l'Esprit saint, à respecter votre corps comme une chair qui doit ressusciter glorieusement, qui a été sanctifiée par l'Incarnation, & qu'on ne peut souiller sans encourir l'indignation du Dieu vivant.

Vous devez au prochain une amitié sincere, soit qu'il vous ait offensé, soit qu'il vous ait obligé; lui prêter sans intérêt s'il a besoin, le nourrir, le visiter, & le vêtir s'il est dans l'indigence, le traiter comme un autre vous même, ne lui donner que des exemples de vertu; vous interdire à jamais toute médisance & toute calomnie, comme des crimes qui sont en exécration aux yeux de Dieu; remplir enfin toute justice à l'égard des autres, comme vous voulez qu'on la remplisse envers vous.

Si vous vivez au milieu du monde, n'en prenez jamais l'es-

prit, & que les bals en conséquence, les spectacles, & toutes les assemblées profanes vous soient en horreur, comme des œuvres de Satan auxquelles vous avez renoncé par votre baptême. Que vos conversations ne se ressentent ni de la perversité du siecle, ni de sa contagion, que le luxe soit banni de vos maisons, & que chacun vive selon son état. Que la Religion dirige tous vos pas; qu'on sache que vous vous faites gloire de la pratiquer, & de l'honorer; & que le respect pour les Ministres du Seigneur, ne vous permette jamais de vous écarter de ce qui leur est dû. Sanctifiez les Fêtes par des lectures pieuses, & par une rigide assiduité aux Offices divins, & employez tous les jours à la priere & au travail, selon les devoirs de votre profession.

Si vous êtes Religieux, représentez vous souvent votre Regle,

comme le Livre sur lequel vous serez jugé : n'ayez égard ni à la coutume ni à la multitude ; c'est le grand nombre qui se damne dans tous les états : que l'obéissance à vos Supérieurs soit pleine & entiere, que la chasteté dont vous avez fait vœu, vous entretienne dans une pureté vraiement angelique, & que la pauvreté votre patrimoine & votre partage, vous engage à vous priver des choses mêmes les plus permises : pensez que le Monde lui-même, méprise un Religieux qui n'accomplit point sa Regle ; que selon l'expression de Saint Bernard, c'est être le Serviteur du Diable, que d'avoir renoncé au siecle pour vivre selon le siecle, & que les vœux faits à Dieu sont écrits dans les Cieux, comme des titres de gloire pour ceux qui les auront fidélement remplis, & comme les arrêts d'une mort éternelle pour ceux

qui les auront transgressés : evitez en conséquence, comme la perte de votre ame, ces sorties fréquentes qui vous répandent parmi les Séculiers, & qui vous jettent dans une continuelle dissipation. Les Chartreux n'ont point eu besoin de réforme, que parcequ'ils ne sortent point : il est ridicule de voir sans cesse reparoître dans le Monde, des personnes qui lui ont dit anathême, & qui l'ont quitté comme un endroit où elles prévoyoient ne pouvoir se sauver. L'apparition d'un Moine au milieu du Monde, dit un célebre Docteur, devroit paroître aussi extraordinaire, que celle d'un Revenant, parceque l'un & l'autre sont des Hommes enterrés.

On sent qu'il s'agit ici, de ces Religieux que la dissipation & l'ennui font sortir de leurs Cloîtres ; car quant à ceux qui ne se produisent que lorsque les devoirs

de leur miniſtere & de leurs charges, l'exigent; cela eſt non-ſeulement permis, mais ordonné.

Si vous êtes Prêtres, n'enviſagez la grandeur de votre état, qu'avec une ſainte frayeur, & ne paroiſſez s'il eſt poſſible, qu'en Chaire, au Confeſſional, & à l'Autel: ſéparez vous des compagnies où il n'y a que des converſations mondaines, & des jeux profanes; evitez ces repas où le Monde ſe plaît à vous tendre des piéges, pour s'autoriſer de vos diſcours & de vos exemples: ne parlez que pour inſtruire, n'agiſſez que pour édifier; que la lecture des Livres Saints, que celle des Conciles & des Peres de l'Egliſe, faſſent vos délices & votre occupation, de ſorte qu'on n'apperçoive en vous qu'un Homme d'étude & de prieres. Que les regles de l'Egliſe ſoient votre guide dans l'adminiſtration des Sacre-

mens, & que l'esprit de douceur & d'humilité paroisse dans tout votre extérieur. Ne recherchez point les prééminences, évitez les procès, mettez-vous au-dessous de tout le Monde, à l'exemple de Jesus-Christ, qui n'est pas venu pour être servi, mais pour servir : faites souvent réflexion, que tous les bénéfices rapportent tous également, savoir le Paradis, où l'Enfer, & que ce double objet doit étcindre tout desir de cupidité, sur tout chez un Prêtre qui a pris Dieu pour son héritage, entre les mains de son Evêque, & à la face des Saints Autels.

N'offrez jamais le Sacrifice qu'avec crainte & tremblement, & pensez que cette fonction exige de vous une pureté égale à celle des Anges : que votre vie, en un mot, soit une pratique continuelle de vertus, & qu'on

puisse dire en vous voyant, que le Disciple ressemble au Maître.

Enfin Chrétiens, dans quelque profession que vous soyez engagés, faites vos efforts pour ranimer l'esprit des premiers fideles; l'Evangile est une Loi toujours vivante qu'on doit observer à présent, comme autrefois; ne soyez pas du nombre de ceux que le Christianisme de la primitive Eglise confond, & si jusqu'ici vous avez eu le malheur de marcher dans les voies de la perdition; revenez sur vos pas, il est encore jour, quoique la nuit où l'on ne pourra plus travailler, s'avance avec vitesse. Ce Livre est peut-être le dernier que vous lirez; celui qui l'a composé n'est plus, mais son esprit vit, & il s'élévera contre vous au dernier jour, si toutes les vérités qu'il a traitées, & que j'ai cru devoir recueillir, ne

ſervent qu'à vous rendre plus coupables.

Comme la plûpart des maux que nous venons de déplorer, n'ont pas d'autre ſource que l'ignorance des devoirs, l'indifférence pour les vérités du Salut; les Livres, ainſi que nous l'avons déjà dit, ſont un moyen des plus capables de guérir ce double aveuglement; & parmi ces Livres, le Nouveau Teſtament, comme la parole de Dieu même, doit tenir le premier rang: tous les Saints Peres en ont conſeillé la lecture, & il faut avouer que c'eſt-là qu'on trouve l'abrégé de tout ce que le Chriſtianiſme a de plus excellent & de plus ſublime.

Ainſi l'on ne peut mieux faire, que d'en lire chaque jour un Chapitre à genoux, avec ce recueillement & ce reſpect qu'exige une ſi religieuſe action; les premiers Fideles nous en ont donné

l'exemple, eux qui avoient toujours ce Livre entre leurs mains, & qui voulant être enterrés avec ce précieux trésor, le faisoient mettre sur leur poitrine, au moment même qu'ils expiroient : c'est ce Livre dont il est dit dans l'Apocalypse, que si quelqu'un en retranche un seul *iota*, il sera retranché du Livre de Vie, ce Livre qu'on mettoit autrefois dans le Tabernacle avec le Corps de Jesus-Christ même, & qu'on ne doit ouvrir, qu'en se prosternant en esprit & en vérité.

Les Pseaumes que l'Eglise a consacrés pour son Office, doivent succéder au Nouveau Testament, & chacun de nous doit les réciter avec une effusion de cœur, qui ait pour principe l'Amour divin.

On a vu des Ministres, des Rois mêmes, dire leur Breviaire aussi scrupuleusement que s'ils y avoient été obligés ; & cette pieu-

ſe coutume, doit au moins nous engager à connoître le Pſeautier, & à nous en nourrir. Les Pſeaumes élevent l'ame, embraſent le cœur, rempliſſent l'eſprit des idées les plus ſublimes, & ſont l'interprête de tous nos beſoins.

L'Imitation de Jeſus-Chriſt, quoiqu'un Ouvrage des derniers ſiecles, ne peut-être lue trop ſouvent; elle nous offre des conſolations & des remedes, dans quelque ſituation que nous puiſſions nous trouver; & ſon apparente ſimplicité renferme plus de connoiſſances, que tous les Livres des Philoſophes.



CHAPITRE XXIV.

Des conséquences qu'on doit tirer de cet Ouvrage.

LE Christianisme, comme nous l'avons vu, ne peut-être un objet indifférent, si sa pratique opere le Salut; l'oubli qu'on en fait, cause nécessairement la mort; ainsi tous ces demi Chrétiens qui n'observent de la Loi que ce qui leur plaît; ainsi tous ces faux Chrétiens qui n'ont que l'apparence de la vertu, & qui cachent le cœur d'un Juif sous l'extérieur d'un Baptisé, doivent s'attendre à une éternelle damnation. Il n'y a point de lieu mitoyen destiné à recevoir les tiédes & les indifférens : quiconque ne se sera pas fait violence pour

arriver au Ciel, ne peut espérer d'y parvenir.

Je sais que de tels principes ne sont nullement au goût d'un siecle aussi sensuel & aussi efféminé que le nôtre, & que parler de la sorte, c'est prononcer un Arrêt de mort contre le plus grand nombre des Chrétiens de nos jours: mais peut on adoucir l'Evangile pour plaire à un Monde corrompu, & faudra-t-il faire disparoître la sainte sévérité enseignée par Jesus-Christ même, pour flatter des passions, & altérer les plus terribles vérités de la morale, pour ne pas effaroucher la multitude.

Peut-on ignorer que les modes d'un siecle, ainsi que ses coutumes, ne sont pas la regle du Chrétien, & que s'il ne puise pas dans l'Evangile, ce Livre invariable, éternel, les principes qui doivent

le guider, il ne doit espérer que les plus grands malheurs.

On tremble, je l'avoue, lorsqu'on jette un coup d'œil sur la Terre entiere : hélas ! on n'y voit qu'une poignée de Chrétiens au milieu d'une foule de Payens & d'Infideles : & encore si l'on vient à compter les Hérétiques, & ensuite ceux qui, dans le sein même de l'Eglise, vivent comme des Profanes, que restera-t il ? Ce coup d'œil trouble & consterne, & si l'on ne savoit pas que l'Evangile a été annoncé de toutes parts, & que quiconque pratiquera la Loi naturelle gravée dans tous les cœurs, sera surement éclairé de quelque rayon céleste, on n'appercevroit point tout le fruit du grand Mystere de l'Incarnation.

Il est certain que les Catholiques sont répandus dans toutes les parties du Monde, qu'on en

trouve à l'Orient, comme à l'Occident, & qu'en cela, l'Eglise seule mérite le glorieux titre d'*Uverselle*; mais il ne l'est pas moins que la plûpart de ceux qui en portent le nom, le deshonorent plutôt qu'ils ne l'illustrent; & qu'on trouve parmi nous les mêmes désordres, les mêmes scandales, les mêmes horreurs, que parmi les Négres & les Sauvages, ces malheureux qui sont assis dans les ombres de la Mort.

Quel sujet de crainte & de réflexions pour ceux en qui la Foi n'est pas encore éteinte, & qui sont attachés à l'Eglise comme à leur véritable mere! car il faut savoir, que lorsqu'on aime sincérement la Religion, on s'afflige à la vue de ce grand nombre qui l'outrage & qui la néglige. Le Prophéte David dit à Dieu, qu'il séche de douleur, en voyant les prévaricateurs de la

Loi ; & il n'y en a pas un d'entre nous, qui n'éprouvât cette même ſituation, s'il étoit vraiment attaché au Chriſtianiſme.

C'eſt le fruit que nous devons tirer de cette lecture, premierement de gémir ſur les égaremens du ſiecle, ſecondement de nous humilier à la vue des miſéricordes du Seigneur, dont nous avons tant de fois abuſé ; eh ! que pourrions nous dire ? & aurions nous raiſon de nous plaindre ? ſi le Seigneur, venant à interrompre tout-à-coup le cours de ſes graces, & à ſuſpendre les fonctions de ſes Miniſtres, de ſorte qu'il n'y eût plus de Prêtres pour nous abſoudre, nous faiſoit ſentir par ce terrible châtiment, le poids de ſa colere & de ſon indignation. Mais parceque Dieu eſt bon, nous nous plaiſons à abuſer de ſa bonté, ſans penſer qu'enfin ſa patience ſe laſ-

ſe, & qu'il y a une meſure pour nos crimes, comme il y en a une pour ſes graces.

Si la Foi nous anime, ſi ce Livre a cauſé dans nos cœurs l'impreſſion qu'il doit y faire; ſaintement irrités contre ce malheureux ſiecle & contre ſes uſages, nous dirons avec Saint Paul, rachetons le tems, parceque les jours ſont mauvais; & nous regarderons ces jours comme le prélude de cette ſéduction qui doit entraîner l'Univers, excepté les Elus, & comme les avant-coureurs de ces terribles événemens qui annonceront le grand jour du Seigneur.

Déjà le Ciel nous y prépare par des phénomênes en tout genre: nous avons beau lire de ſemaine en ſemaine, dans ces écrits qui conſervent la date des faits intéreſſans qu'ici on a apperçu le plus étonnant météore, que là on a reſſenti les plus violentes ſecouſ-

ſes, qu'ici la mer s'eſt élevée avec une impétuoſité dont nos Peres n'avoient pas vu d'exemples, que là des Villes ont été conſumées par le feu du Ciel; nous ſommes inſenſibles à ces récits, parceque la Religion n'eſt ni le mobile de nos actions, ni l'ame de nos penſées, parceque nous ſommes tous terreſtres & tous charnels.

Une miſérable philoſophie qui, ſuivant l'expreſſion de l'Apôtre, eſt ſelon les élémens du monde, & ſelon la tradition des hommes, s'eſt tellement répandue, & a ſi fortement ſaiſi tous les eſprits, qu'on veut tout ramener à la nature, & que les prodiges en conſéquence, ainſi que les plus grands miracles, ſont regardés comme des jeux du hazard, comme une ſuite de l'arrangement du monde.

Le Monde ne ſubſiſte que pour l'Egliſe, ce Corps myſtique qui paroit aux Hommes charnels un

objet de mépris : tout est en Jesus-Christ, dit Saint Paul, pour Jesus-Christ, & par Jesus-Christ. *Omnia in ipso, & per ipsum constant.*

Voilà le grand objet qu'on ne doit jamais perdre de vue, si l'on veut avoir la dévotion solide que le Christianisme exige : le nom de Chrétien tire son origine de *Christ*, pour nous apprendre que nous devons être en quelque sorte autant de Christs par notre ressemblance avec notre Divin modele : mais hélas ! quelle disproportion ! & je ne veux pour vous en convaincre, que l'image d'un Crucifix mise en parallele avec nos mœurs & avec nos sensualités. Jesus-Christ sur la Croix est dans la plus grande humiliation ; & nous ne recherchons que la vanité, & nous sommes remplis d'orgueil & d'ambition : Jesus-

Christ en Croix est dans la plus affreuse nudité ; & nous n'aimons que la parure, & nous voulons que nos corps & nos maisons portent la marque du luxe le plus immodéré : Jesus-Christ sur la Croix nous offre l'exemple de toutes les douleurs ; & nous évitons les souffrances comme le comble des maux, & nous vivons dans la mollesse la plus profonde & la plus criminelle.

Où est donc notre Christianisme? où est donc notre Foi ? Est-ce là cette route hérissée d'épines que nos Peres nous ont tracée, & où ils marcherent avec tant de zele & avec tant d'ardeur ? Il ne nous reste que le souvenir de leur piété, pour nous accuser & pour nous condamner. Le tableau que nous venons de voir dans cet ouvrage, de leur pénitence & de leur amour pour tout ce qui respiroit

la mortification, eſt un reproche éternel de nos ſenſualités.

Mais il faut s'exprimer ici d'une maniere qui ne ſoit point équivoque. Voulons nous aller au Ciel, ou conſentons nous à choiſir l'Enfer pour notre héritage? ſi nous avons horreur de ce dernier endroit comme le réceptacle de tous les malheurs, prenons donc tous les moyens pour nous en éloigner; & crainte de ne plus les retrouver, commençons dès maintenant à embraſſer la voie de la Croix: peut-être ne nous reſte-t-il que vingt ans, peut-être que dix, que dis je, peut être qu'une ſemaine, peut-être qu'un jour à marcher dans ce chemin qui paroit âpre à la nature, mais que la grace remplit de douceurs.

Si nous pouvions interroger à ce ſujet tous les premiers Chrétiens qui doivent être nos modeles, ils nous diroient que le Sei-

gneur les visita si souvent par les consolations, qu'il leur fit trouver au milieu même de leurs plus grandes adversités ; que c'est une folie de préférer les faux plaisirs du monde, aux biens que Dieu procure, & qu'il n'y a que le premier instant où l'on s'arrache au siecle, qui soit un instant de peine & de douleur.

Plût à Dieu que ces vérités entrassent dans nos ames ! on verroit ces vieux martyrs du Démon qui se lassent depuis tant d'années à la poursuite de quelque plaisir chimérique, & de quelque fausse gloire, venir s'humilier en présence de leur Dieu, & venir reconnoître que leur vie n'a été qu'une succession de peines & d'embarras ; & que sur des milliers de jours qu'ils croyoient passer dans les délices, ils n'ont pas eu cent minutes d'un vrai plaisir.

On paye cruellement, même

ici bas, les intérêts d'une conduite profane & dereglée : les maladies, les remords, & le chagrin de souffrir sans espoir, viennent déchirer l'ame, de la maniere la plus douloureuse. Il n'y a point d'impies, point de mauvais Chrétiens qui ne confessent, s'ils sont sinceres, que leur vie qui paroît aux yeux de la chair, le comble de la félicité, est un supplice continuel, & par les assujettissements qu'elle exige, & par les contradictions qu'elle entraîne. Dieu est toujours Dieu, voilà le vrai bonheur; parceque Dieu est infini dans ses perfections, parceque plus on l'aime, & plus on découvre de nouveaux biens, & de nouvelles beautés; selon l'expression de Saint Augustin, qui après s'être fatigué à la poursuite des Créatures, se félicitoit à tout instant, d'avoir trou-

vé tous les trésors dans la possession du Créateur.

PRIERE.

Grand Dieu, qui parmi tous ces siecles que vous faites rouler ici bas comme les flots des mers, ne voyez dans celui-ci que des scandales qui vous outragent & qui arment votre bras, daignez encore suspendre les effets de votre colere, & nous pardonner.

Nous savons, ô Seigneur ! que nous ne méritons par nous mêmes, que les plus terribles châtimens, & que nous sommes vraiment indignes du nom que nous portons; mais le sang de votre adorable Fils, le sang de vos Martyrs, sollicitent notre grace, & nous donnent lieu d'espérer.

Si le Soleil venoit à nous déro-

ber sa lumiere, si des ténebres profondes arrêtoient la succession des jours : hélas ! nous ne pourrions reconnoître d'autre cause de cette terrible révolution, que nos propres péchés ; car nous confessons devant vous, ô mon Dieu ! que nous avons tellement deshonoré le tems que votre miséricorde a bien voulu nous accorder, que ce siecle est devenu l'opprobre des siecles, & que tous les instans qui nous ont éclairés, déposent contre nous : mais Seigneur, vous qui du sein même des plus grands maux, tirez les plus grands biens, accordez nous le don des larmes, & nous expierons par nos pleurs les momens que nous regrettons, & nous donnerons à votre Eglise le spectacle d'une éclatante conversion.

Nous sommes ces Chrétiens, ô Seigneur ! confondus par les

premiers Chrétiens, & il ne nous reste que la honte de vous avoir offensé : que cet état vous touche, & que cet esprit de vie par lequel vous ranimez les morts quand il vous plaît, se communique jusqu'à nous. Alors nous effacerons le scandale que nous avons introduit dans Sion, & votre Eglise reprendra son ancienne splendeur.

Tarissez ô mon Dieu! la source de ces Livres impies qui osent blasphémer votre Saint Nom, desséchez la main de ces Ecrivains assez audacieux, pour attaquer les Dogmes de votre Sainte Religion, & faites que tout le monde vienne reconnoître, & confesser à vos genoux, que vous êtes le seul Roi du Ciel & de la Terre, & le seul Auteur du Christianisme que nous professons.

Nous avons tellement dégéné-

ré de la vertu de nos Peres, que nous ne sommes pas même une ombre de ce qu'ils ont été. Notre langage & nos mœurs contredisent perpétuellement notre foi, & il n'y a qu'un miracle de votre droite qui puisse nous arracher à l'état d'humiliation dans lequel nous sommes descendus.

Si des pierres mêmes, ô mon Dieu, vous suscitez des enfans d'Abraham, ne pouvez vous pas reproduire une génération toute semblable à celle des premiers Chrétiens. Les Saints sont votre ouvrage, & nous serons ce qu'ils étoient quand vous voudrez nous convertir.

Ne permettez pas, Seigneur, que cette lecture nous soit infructueuse, ainsi que tant d'autres que nous avons faites jusqu'ici. La lettre ne sert à rien, mais l'esprit vivifie, & nous vous le de-

mandons cet esprit, comme une semence qui germera dans nos cœurs, & qui produira des fruits de votre amour.

Votre Eglise désolée ne cesse de demander la résurrection de ses enfans, elle vous prie, elle vous sollicite jour & nuit afin de l'obtenir. Ayez pitié Seigneur de ses larmes & de sa consternation, & nous chanterons à jamais des Cantiques d'amour & de reconnoissance, *& psalmos cantabimus cunctis diebus vitæ.*

Vengez-la cette Eglise, ô mon Sauveur, des insultes que lui font journellement les impies; vengez-la des maux que lui causent les mauvais Chrétiens. Souvenez vous qu'elle est une Epouse que vous vous êtes acquise au prix de vôtre sang; que sa gloire est la votre, & qu'on ne peut être son ennemi sans vous être opposé.

Nous ne marchons plus que ſur des ruines, & ſur des débris; les pierres du Sanctuaire ſont diſperſées dans les places publiques, & vos Elus gémiſſent à la vue des malheurs qui menacent Jéruſalem. Montrez vous, Seigneur, tous ces maux finiront, chacun verra revivre en lui-même l'eſprit qui anima les premiers Chrétiens, & les Fideles de ce tems ci égaleront en ferveur ceux qui les ont précédés.

FIN.

OUVRAGES

De M. le Marquis Caraccioli.

La Jouissance de soi-même, 2 l. 10 s.
La Conversation avec soi-même, 2 l. 10 s.
Le Tableau de la Mort, 2 l. 10 s.
Le Véritable Mentor, 2 l. 10 s.
Les Caractères de l'Amitié, 2 l.
L'Univers Enigmatique, 2 l.
La Grandeur d'Ame, 2 l. 10 s.
De la Gaieté, 2 l. 10 s.
Le Langage de la Raison, 2 l. 10 s.
Le Langage de la Religion, 2 l. 10 s.
Le Cri de la Vérité, contre la Séduction du Siécle, 2 l. 10 s.
a Religion de l'Honnête Homme, 2 l. 10 s.
Eloge de Benoît XIV. 1 l. 10 s.
Le Chrétien du tems, confondu par les Chrétiens des premiers Siécles, 2 l. 10 s.
Lettres Récréatives & Morales, *sous Presse.*
La Vie du Cardinal de Berulle, 2 l. 10 s.
La Vie du Révérend Pere de Condren, 2 l. 5 s.

APPROBATION.

J'ai lû, par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un Manuſcrit, qui a pour titre : *le Chrétien du Tems, confondu par les Chrêtiens des premiers ſiécles* : l'Auteur de cet Ouvrage nous a déja donné d'autres Ouvrages très bien écrits & très édifians : j'ai lieu de penſer que celui-ci ne ſera pas moins accueilli par les perſonnes qui deſirent s'entretenir dans la piété.

A Paris ce 21 Mars 1766.

GENET, Docteur de la Maiſon & Société de Sorbonne.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra:

SALUT : notre amé Le ſieur NYON, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Le Chrétien du tems, confondu par les premiers Chrétiens*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait ſous quelque pretexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre audit expoſant, ou à celui qui aura droit de lui ; & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit

Ouvrage, sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément aux Réglements de la Librairie, & notament à celui du 10 Avril 1725, à peine de décheance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique; un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur de MAUPEOU, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par un de nos amés & féaux Conseillers-Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est

notre plaisir. DONNÉ à Paris le trentiéme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil sept cent soixante six, & de notre Regne le cinquante-unieme

Par le Roi en son Conseil.

Signé LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 17, fol. 11, conformément au Réglement de 1723. A Paris ce 19 Août 1766.

GANEAU, Syndic.







